



Guignol tragique

Marc Agapit

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MARC AGAPIT

GUIGNOL TRAGIQUE



ANGOISSE



**Editions
"FLEUVE NOIR"**

Marc Agapit

Guignol tragique

Roman

Collection « Angoisse »

N° 105

Éditions Fleuve Noir - 1964

CHAPITRE PREMIER

Approchez, mesdames et messieurs. Le théâtre est ouvert. Le spectacle va commencer. Asseyez-vous sur les bancs, là devant. Et soyez bien sages. Regardez le théâtre. Vous voyez, il y a : GUIGNOL écrit dessus, en grosses lettres rouges. Aujourd'hui, les petits enfants ne sont pas admis. C'est un spectacle pour grandes personnes. Attention ! je passe de l'autre côté. Je vais dire à mes marionnettes d'entrer en scène. N'ayez pas peur quand vous entendrez un coup de revolver. C'est pour éveiller quelqu'un qui dort.

*

* *

J'ai été réveillé en sursaut par un grand bruit. On dirait que ça vient de la rue. Est-ce un pneu d'auto qui a éclaté ? Une explosion de gaz dans une maison voisine ? Ou un coup de tonnerre ?...

J'ai allumé la petite lampe ; j'ai regardé l'heure à ma montre. Il est deux heures. Deux heures du matin. Bon Dieu ! Je ne vais plus pouvoir me rendormir. Et je vais penser à mon examen toute la nuit. Sûr ! Vous allez voir... Ça y est : j'y pense. C'est une obsession. J'ai dû y penser en dormant. C'est peut-être ça qui m'a donné un coup dans la tête, qui m'a réveillé : l'anxiété de savoir si je serai reçu ou non. Ça me travaille, ça me travaille...

Je ne sais pas si j'ai beaucoup de chances... J'ai raté la version latine. En revanche, en dissertation française, je crois que j'ai pondu quelque chose de bien. Le point noir, c'est l'examineur de français, à l'oral. J'ai voulu être trop brillant, il a froncé le sourcil. Il m'a peut-être donné une mauvaise note ?

Aussi, quelle idée de me demander, à propos de je ne sais quoi :

— Aimez-vous les rêves ?

J'ai éclaté de rire. J'ai répondu :

— Cette question me rappelle un roman de Dickens dans lequel un personnage à demi idiot demande à un jeune homme bien habillé : « Aimez-vous les gilets ? », à propos de rien.

Puis j'ai rougi, comprenant les diverses gaffes incluses dans ma réponse. Le prof a rougi également, en fronçant les sourcils. J'ai cru me rattraper en disant d'une voix ferme :

— D'ailleurs, je ne rêve jamais.

Je lui ai lancé ça comme un défi. Oh ! et puis, zut ! On verra bien...

En tout cas, c'est la dernière fois que je me présente. J'en ai assez de passer mes vacances à potasser mes auteurs. Ça suffit comme ça. Si je ne suis pas reçu, je plaque tout. Au lieu d'être professeur, je me ferai n'importe quoi : marin, charretier, vagabond... je m'en fous !

Avant d'éteindre, j'ai regardé le portrait d'Adeline sur la table de chevet. Je lui ai envoyé un baiser du bout des doigts.

Qu'est-ce qu'elle fait, Adeline, en ce moment ? Elle doit dormir dans son petit lit, dans ce modeste hôtel meublé où elle n'a jamais voulu que je l'accompagne... Drôle de fille !... Blonde, fantasque, jolie, intelligente, comme je les aime, avec des yeux bleus : une vraie poupée.

Est-ce qu'elle sera reçue, celle-là, Adeline ? Nous avons suivi toute l'année les mêmes cours de français-latin-grec à la fac. Nous avons passé le même examen. Si elle est reçue et moi non, je me suicide. L'orgueil du mâle, vous comprenez ? Je n'admettrai jamais que ma copine soit reçue et moi non. Et, comme je ne peux pas la tuer pour ça, naturellement, c'est moi qui ferai le grand saut. J'y suis bien résolu ; c'est juré.

J'ai éteint l'électricité, j'ai fermé les yeux. Est-ce que je dors ? Non, pas encore... « Aimez-vous les rêves ? »... C'est vrai que je ne rêve jamais. Un copain à qui je l'ai dit m'a déclaré :

— C'est parce que tu ne te rappelles pas. Tout le monde rêve. Seulement, il y a des gens qui ne le savent pas, parce qu'au réveil ils ont tout oublié.

Il n'a pas pu me le prouver ; mais je n'ai pas pu non plus lui prouver le contraire. Et d'ailleurs, quelle importance ?

Attention ! je vais dormir. Vous allez voir que je vais dormir. Il paraît que, pour s'endormir, il ne faut pas dire : « Je veux dormir. » On n'arrive à rien comme ça. Eh bien, je ne veux pas dormir, vous entendez ? Je m'en fiche de dormir. Je ne dors pas. Je n'ai pas du tout envie de dormir. Je sens que je ne vais pas dormir, pas dormir, pas dor...

*

* *

Allons, bon ! Il s'est rendormi. Mesdames et messieurs, ne vous en allez pas. Le spectacle ne fait que commencer. Vous allez voir : un petit coup de revolver va le réveiller. Bouchez-vous les oreilles si vous avez peur de la détonation. Voilà, c'est fait, le coup est parti. Le dormeur s'est réveillé. Écoutez-le parler. Il parle.

Zut ! Je me suis encore réveillé, et il n'est que quatre heures. C'est curieux : il me semble que je viens de rêver. Ce serait formidable. Ce serait la première fois de ma vie. Mais j'ai rêvé quoi ? Je ne me rappelle plus. C'est peut-être vrai que je rêve tout le temps, et que j'oublie tout au réveil...

Je ne sais pas pourquoi je pense tout à coup à cette séance de théâtre-guignol à laquelle j'assistai tout petit, dans un jardin public. La première poupée disait :

— Je ne sais pas ce que j'ai fait de mes lunettes.

La deuxième poupée répondait :

— Vous les portez sur votre nez.

Puis :

— Je ne sais pas où j'ai mis mon mouchoir.

L'autre :

— Vous êtes en train de vous moucher avec.

Ça durait longtemps comme ça. Alors, la première poupée se mettait en colère ; elle disait à la seconde :

— Toi qui es si malin, cherche-toi.

— Quoi ?

— Cherche-toi toi-même, et nous verrons si tu te trouveras ; cherche-toi, te dis-je, cherche-toi, cherche-toi.

Alors, la deuxième poupée se mettait à chercher à droite et à gauche, dans tous les coins, et elle regardait par-dessus le bord du théâtre, pour voir si elle n'était pas par hasard tombée par terre, et puis elle fouillait dans ses propres poches, les retournait, sans rien trouver, et puis elle faisait le tour de la première pour voir si elle n'était pas cachée derrière elle. Et ça nous faisait rire, nous les gamins, ça nous faisait rire !...

Pourquoi est-ce que je pense à ça au lieu de dormir ?... Ah ! c'est parce qu'Adeline m'a lancé ça, la dernière fois que je l'ai vue. En me quittant, elle a dit : « Cherchez-vous. » Parce que je venais de lui confier :

— Je ne sais pas ce que je ferai si je ne suis pas reçu à mon examen...

C'est bien des trucs d'Adeline, des réponses comme ça !... « Cherchez-vous. » Ça ne veut rien dire, ou ça veut dire tout ce qu'on veut.

En tout cas, je n'aurai pas besoin de me chercher longtemps si je ne suis pas reçu : j'irai me foutre à l'eau, voilà ce que je ferai. Est-ce que je l'épouserai, un jour, Adeline ? Pourquoi pas, si elle me le demande... je veux dire : si ça se trouve, si la question se pose. Elle

doit m'aimer, puisqu'elle m'a donné son portrait... Pourtant, elle est si froide, si moqueuse...

Et moi, est-ce que je l'aime ? Épouvantablement. Assez pour l'épouser, en tout cas. L'idéal, ce serait si j'étais reçu, et elle collée. Je serais bombardé professeur, et elle ferait la cuisine. Je suis pour la femme au foyer, moi. Mais si elle est reçue et moi non, comme je ne veux plus me présenter, alors là, tout change. J'aurai ma vie à faire d'une autre façon : l'aventure... Je ne veux pas lui faire épouser un aventurier. Et d'ailleurs, elle ne voudrait pas...

Et puis, l'orgueil, vous comprenez ? L'orgueil du mâle. Vous ne voyez pas qu'elle soit professeur, et qu'elle me demande de faire la cuisine à sa place ? Elle en serait capable, Adeline !...

Si je connaissais une formule magique pour la faire échouer ?... Bah ! tout s'arrangera. Nous serons reçus tous les deux. Nous aurons deux traitements, deux autos, deux enfants, deux bonnes. Adeline, je t'aime, tu entends ? Toi aussi, tu m'aimes. Nous nous aimons. Nous nous marierons.

J'ai fait un baiser à mon oreiller, j'ai éteint la veilleuse, j'ai fermé les yeux, et...

*

* *

Ça y est : il s'est rendormi. Attendez un peu, mesdames et messieurs. Laissons-le dormir pendant que je prends son réveille-matin sur sa table de nuit. Il a mis l'aiguille du réveil à sept heures, mais il a oublié de remonter le ressort. C'est bien de lui ! Je vais le faire pour lui. Vous voyez ? Je fais tourner le bouton. Vous entendez le bruit du ressort ?... Et, tant que j'y suis, je vais tricher un peu. Vous voyez, je fais tourner les grandes aiguilles à toute vitesse pour atteindre sept heures. Le temps ne compte pas quand on dort. Voilà. J'ai remis le réveil sur la table. Il va sonner. Il sonne. Vous entendez ? Drrrrring !...

*

* *

Cette fois, c'est le réveille-matin qui m'a réveillé. J'ai donné la lumière. Quelle heure est-il ? Sept heures. Allons, fainéant, lève-toi. Allons à la fac voir les résultats.

J'ai rejeté mon drap, j'ai mis une jambe hors du lit, je me suis frotté les yeux. J'ai jeté un regard sur ma mansarde. J'habite au septième, sous les toits, mais j'ai une petite terrasse découverte située entre deux auvents de zinc qui font saillie au-dehors.

La chambre est miteuse : un lit étroit, une table de toilette avec un

broc et une cuvette (c'est la concierge qui me monte l'eau), une grande table en bois blanc sans tapis dessus, une commode quelconque, une étagère à livres, un placard, un fourneau pour l'hiver, une chaise, et c'est tout. C'est le lit qui me sert de fauteuil. Le plafond est en pente. Le carrelage du sol est en briques rouges, non cirées et le papier de tapisserie absent : les murs sont blanchis à la chaux. Au plafond s'allonge une poutre dans laquelle est vissé un énorme crochet qui étonne ; je ne sais pas qui a mis ça là : on pourrait y pendre un bœuf. Ce crochet ne supporte rien : c'est au-dessus de la table, plus loin, qu'est suspendue par un fil une lampe électrique sans abat-jour. Ce crochet et cette lampe, quand il y a du courant d'air qui la fait bouger, me suggèrent l'idée d'un hippopotame qui jouerait avec une balle de tennis. Mon seul luxe est une petite lampe de chevet, que j'ai installée moi-même sur ma table de nuit, avec une poire en bois pour l'allumer.

Je me suis levé, lavé, rasé, habillé. J'ai mis ma plus jolie cravate, parce que, si je suis reçu, j'emmènerai Adeline au Bois faire un tour de barque sur le lac. Puis nous organiserons une petite bombe. Il me reste une somme sur l'argent que j'ai gagné en coupant du bois de chauffage chez un vieux banlieusard. Adeline, elle, pour se faire des ressources, garde des bébés pendant que les parents vont au théâtre. Chienne de vie !... Si je pouvais trouver un moyen pour gagner beaucoup de galette en peu de temps... Professeur, je gagnerais ma vie, bien sûr, mais je végéteraïs. Si nous avions des gosses, nous tirerions le diable par la queue, malgré les subventions du gouvernement. Je souhaite presque d'être collé pour être obligé de chercher autre chose... prospecteur d'uranium ou quelque chose comme ça... Si j'avais une belle voix, je me ferais ténor d'opéra : ça rapporte.

Avant de partir, j'ai fait bonjour avec la main au portrait d'Adeline. J'ai dit :

— À bientôt !

Comme elle sourit ironiquement ! toi, ma vieille, si jamais je t'épouse, tu ne me feras jamais marcher sur des roulettes, comme un jouet d'enfant qu'on traîne à sa suite. Tu pourras m'appeler tant que tu voudras « ton petit Ulysse chéri », je ne me laisserai jamais enjôler par ta voix de sirène ; tu ne feras jamais de moi ta chose, ton... robot.

Allez, ouste, partons !

Avant de sortir... une idée subite... J'ai couru à mon placard, j'en ai tiré une corde épaisse et solide que j'ai trouvée un jour dans la rue et portée chez moi.

J'ai placé la chaise sous la poutre du plafond, au milieu de la pièce ; je suis monté sur la chaise, et j'ai noué un bout de la corde au crochet mastodonte ; puis j'ai fait un beau nœud coulant, bien large, à

l'autre extrémité. C'est pour me pendre si je suis collé à mon examen. J'ai envoyé la corde en l'air d'un coup de poing. En revenant, elle m'a donné une gifle. J'ai failli me mettre en colère. J'ai sauté de la chaise, puis j'ai montré le poing à la corde en proférant contre elle un mot ordurier.

Je n'oublie rien ? Ça sent le renfermé. Je me suis approché de la fenêtre et j'ai essayé de l'ouvrir ; je n'ai pas pu y parvenir : elle est gonflée par l'humidité et chaque fois, je suis obligé d'exercer des efforts herculéens pour briser la résistance du rebord inférieur qui est coincé contre le chambranle. Mais cette fois-ci, alors, c'est un record ; la salope ne bouge pas d'un pouce. Il faudrait que j'imisce un objet pointu dans la fente, puis que je rabote le dessous du volet. Et quoi plus encore ? Ma parole, on dirait que je retarde le plus possible le moment de savoir si je suis reçu à... Oh ! qu'elle aille se faire fiche ; qu'elle reste fermée ; je m'occuperai de ça une autre fois.

En allant vers la porte pour sortir, j'ai attrapé la lampe qui pendille au-dessus de la grande table, et je l'ai projetée, avec son fil, contre le mur. Ça a fait une petite détonation de bouchon de champagne : une vraie action d'éclat ; les morceaux de verre ont volé partout. Une idée comme ça ; je crois que c'est pour me porter chance à mon examen.

Avant de franchir le seuil, j'ai jeté un dernier regard à la corde qui se projette depuis le plafond, avec son nœud coulant qui la termine dans le bas. On dirait un bras démesuré avec une main grande ouverte qui cherche un cou humain pour le serrer dans un étau mortel. Brr...

J'ai dit : « Bientôt » à la corde, puis je suis sorti et j'ai verrouillé ma porte. J'ai dévalé quatre à quatre mes sept étages et me voilà marchant dans la rue.

J'ai avalé en vitesse un café-crème au bar du coin. J'ai pris le métro.

*

* *

En arrivant à la fac, j'ai vu dehors un attroupement. Je me suis approché. C'étaient les résultats, affichés. J'ai un peu bousculé tout le monde pour m'approcher.

J'ai parcouru rapidement la liste. Mon nom n'y était pas. Recalé, Ulysse Clodolles ! Ça, alors ! Je l'avais bien dit !

Et Adeline ? Elle ne doit pas y être, je l'aurais vue. J'ai relu la liste. Si, elle y est : Adeline Gade ; c'est elle. Elle est reçue. Ça alors ! Reçue et moi non. La garce ! Je sens comme un ongle aigu qui me pince le cœur ; celui-ci rend un son plaintif comme s'il était une corde de mandoline.

Où est-elle, Adeline ? Connaît-elle les résultats ? Si je la vois, je lui

dirai : « Mademoiselle, je laisse tomber l'enseignement, pour faire le tour du monde. Dans quatre ou cinq ans, je serai riche. Alors je viendrai vous épouser. Attendez-moi. »

Oui, mais elle me rira au nez, si je lui propose de m'attendre pendant cinq ans. Je l'entends me répondre :

— Il y en a une qui est restée sept ans sans bouger en haut de sa tour, guettant l'horizon, pour voir si son aimé revenait de la guerre. Ça se passait au Moyen Age.

Évidemment, à notre époque, c'est long, cinq ans. Eh bien, laissons tomber Adeline. Tant pis, j'en trouverai une autre plus tard.

Oh ! et puis, je vais lâcher aussi le tour du monde. Vous ne me voyez pas mourant de soif dans le désert de Gobi, avec un scintillomètre à la main ? Très peu pour moi.

Mais alors, que faire ?... Oh ! je sais ! Je vais épouser une femme riche. Comme ça, d'un seul coup, vlan ! la fortune.

J'ai acheté dans un kiosque le « Journal des Annonces ». Tout en marchant j'ai consulté la liste des femmes à marier. Une « Agence Matrimoniale » a attiré mon attention. Je sens que le Destin, avec son gros doigt, me montre la route à suivre.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour choisir, sur la liste, la femme que je veux épouser.

C'est cette agence qui me fournira son nom, son adresse, qui nous procurera peut-être un rendez-vous.

Avec l'argent du gueuleton que je comptais offrir à Adeline, je me suis payé un taxi, pour aller plus vite.

Tout en roulant, je relis l'annonce :

« 69 ans, bien conservée ; très grosse dot ; désire rencontrer monsieur en vue mariage. »

Et voilà ! J'ai vingt-trois ans. Quand elle me verra, avec ma jolie gueule, elle sautera au plafond. De joie ! De bonheur !

Ah ! Vous allez voir si je vais la faire marcher, ma Future ! Tire mon attelage, ma chérie, mon amour ! Hue, hue, fouette cocher ! Tends le dos, ma vieille ! Tire, tire, crève si tu veux ! Sue ton or, engraisse-moi ! Fais-moi RICHE.

*

* *

Mesdames et messieurs, quelques minutes d'entracte. Restez assis, s'il vous plaît. Le rideau va se relever tout de suite. Voyez, il se lève. Jusqu'ici, vous n'avez vu qu'un seul personnage. Maintenant, il y en aura deux ou trois. Un peu plus tard, il y en aura davantage. Tous des marionnettes, comme vous et moi, avec des bras, des jambes, des vêtements, et QUELQU'UN qui les fait mouvoir. L'action comporte une exposition, un

nœud et un dénouement. Vous allez voir ce qui va arriver. Ouvrez bien vos oreilles pour écouter. Regardez le théâtre.

CHAPITRE II

Par où diable ce taxi me fait-il passer ? Le quartier est sordide. C'est la première fois que je viens par ici. On ne se croirait pas à Paris. Et toutes ces rues ont des noms à coucher dehors.

— C'est le vieux Paris, m'explique le chauffeur, qui me zieute dans son rétro.

Tout à coup, il tourne la tête et me fixe d'un drôle d'air. Est-ce qu'il a peur que je l'agresse ?

Tiens, il stoppe. Nous sommes arrivés ? Je vois des maisons miteuses, qui ont l'air de s'épauler mutuellement pour s'empêcher de dégringoler. Je règle la course. L'homme n'a pas l'air content du pourboire ; il est parti sans dire merci. S'il veut de gros pourboires, il n'a qu'à conduire ses clients aux Champs-Élysées.

Numéro 13. C'est là. Une maison étroite, avec une fenêtre par étage. J'entre. Une grosse commère me barre l'accès du couloir.

— Vous désirez ?

— M^{me} Goulaffe. Quel étage ?

— Nous n'avons pas de nom comme ça ici.

— Ah non ? Pourtant... Tant pis, je vais voir.

— Mais vous n'allez pas monter, puisque je vous dis que...

Elle fait mine de m'empêcher de passer.

— Vous avez peur que j'use l'escalier ?

Je la contourne. Elle vocifère. Quel bouledogue ! Je me retourne pour lui demander :

— Où est l'ascenseur ?

Elle aboie :

— Y en a pas.

— Tant pis.

En montant, je regarde mon journal d'annonces. Ah ! c'est M^{me} Lagouffe ; je m'étais trompé. Mais quand même, la concierge aurait pu comprendre ; elle y a mis de la mauvaise volonté. Elle attendait peut-être que je lui graisse la patte ? Sans blague ! Elle est encore plus puante que sa maison ; celle-ci dégage des relents d'oignon frit.

Au premier, c'est M. Degrain. Je monte encore un étage. C'est là :

Madame Lagouffe

Je sonne.

La porte s'est ouverte tout de suite. J'ai vu devant moi une robe violette en velours fané, et la femme est si grande qu'il m'a fallu lever les yeux pour voir la tête de chouette qui surmonte la robe, reliée à celle-ci par un cou de gallinacé. En baissant les yeux, j'ai vu que tout ça était supporté par deux échasses qui servent de jambes, hissées elles-mêmes sur des talons aiguille démesurés. Le corps a l'air d'une planche. La bouche, large, munie, je crois, d'un râtelier, remue sans cesse, comme si ce squelette était en train de mâcher du chewing-gum. Non, ce sont des boules de gomme qu'elle triture. Elle en tire une d'un sac qu'elle tient à la main et la fourre dans sa bouche.

Les yeux, petits, fureteurs, environnés de rides, sont la seule chose qui rajeunisse cette momie. Ils sont vifs, alertes, et, me semble-t-il, pétillants d'intelligence. Des yeux pleins d'expérience, avec, inscrite au fond des prunelles, une lueur de méfiance et peut-être de cruauté. Pourtant, un sourire professionnel, destiné à me rassurer, me rassure en effet.

J'essaie de lui expliquer l'objet de ma visite.

— Je... vous... je..., ai-je balbutié.

Elle est venue à mon secours :

— Vous avez vu mon adresse dans le journal que vous tenez à la main, a-t-elle dit d'une voix inattendue de petite fille.

— Oui. Je...

— Donnez-vous la peine d'entrer.

Elle m'a introduit dans un salon banal qui sent le moisi. Elle me fait asseoir dans un fauteuil crasseux.

Je suis intimidé. Je rectifie les plis de mon pantalon pour me donner une contenance.

— Vous désirez vous marier ?

— Oui.

— Pourquoi rougissez-vous ?

Je dis en criant presque :

— Je ne rougis pas !

Je sais pourtant que j'ai rougi deux fois : la première fois de confusion ; la deuxième fois de colère. J'ajoute avec hargne :

— D'ailleurs, une femme comme il faut ne devrait pas se permettre des réflexions de ce genre.

J'ai dit ça pour me venger, avec l'intention de la blesser.

C'est raté. Elle sourit, fort à son aise.

— J'ai fait exprès de vous mettre en colère.

Ce disant, elle porte à sa bouche une grosse boule de gomme qui lui gonfle instantanément la joue.

— Pourquoi désiriez-vous me mettre en colère ? demandé-je en ouvrant une bouche stupéfaite.

— Pour découvrir si vous êtes irascible. Vous l'êtes. Donc, il vous faut une femme douce, qui sache supporter vos sautes d'humeur sans se mettre en colère à son tour. Tenez-vous à ce que les assiettes volent en l'air dans votre futur ménage ? Ça coûte cher, les assiettes à la longue si on en casse trop, et ça peut occasionner des blessures.

— Ah ? C'était un test ?

— Précisément.

Je me suis tu, calmé, un peu abruti. Puis je me suis ressaisi.

— Au fait, en venant ici, j'avais déjà choisi, dans votre liste. Je ne sais pas si « elle » est douce, mais...

— Sur qui avez-vous jeté votre dévolu ? Peut-on savoir ?

— Tenez, ici, ai-je dit en ouvrant le journal d'annonces et lui montrant l'endroit. Tenez, là.

Je lui ai désigné du doigt l'entrefilet. L'apparieuse y a jeté un coup d'œil à l'aide d'un face à main qu'elle a pris sur la table. Elle croit que cet instrument fait distingué. Je trouve ça ridicule.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? s'est-elle écriée en crachant dans sa main, de stupeur, sa boule de gomme à moitié fondue.

Elle a respiré un bon coup, puis a expectoré en criant presque :

— Il s'agit d'une femme de soixante-neuf ans !

J'ai cru que ses yeux, désorbités, allaient suivre le chemin de la boule de gomme.

— Eh bien ? ai-je demandé, d'un air innocent.

— Et vous en avez ?

— Vingt-trois.

— Eh bien !

— Eh bien quoi ?

— Mais nous ne faisons ici que des mariages assortis. Nous sommes une maison sérieuse. Nous ne faisons pas de vaudeville.

— Ah non ?

— Non.

Elle réingurgite sa boule de gomme et fait claquer ses fausses dents en fermant sa bouche. Ça donne à son « non » un poids formidable. Je me sens désarçonné. Pourtant, je ne veux pas me rendre si facilement.

— Je l'ai choisie, expliqué-je, parce qu'elle est riche. Elle a...

— Elle a soixante-neuf ans. Je me refuse à accoupler un jeune homme de vingt-trois ans avec une vieille de soixante-neuf ans. Je ne veux pas que plus tard vous veniez me faire des reproches. De plus, j'ai un sens moral qui s'oppose à...

— Mais qu'est-ce que ça peut vous fiche ? dis-je en colère.

— C'est comme ça. Ou vous me laisserez arranger un mariage approprié, ou rien de fait.

« Quel tyran ! » pensé-je.

Puis :

— Je ne demande pas mieux, dis-je à voix haute, que d'épouser une femme jeune, pourvu qu'elle ait de la galette. Mais me voudra-t-elle, elle ? C'est là le hic. Je n'ai pas le sou, moi !

Elle avale ce qui reste de sa boule de gomme. Je vois la chose descendre dans son cou, qui ressemble à un œsophage de volaille.

— Vous êtes étudiant ? demande M^{me} Lagouffe.

— Ça se voit ?

— Oh ! oui. Quelle branche ?

— J'ai préparé jusqu'ici une licence de lettres. J'ai été recalé. Mais c'est fini, tout ça. Je laisse tomber. Je veux m'enrichir par les femmes. Je veux dire...

— Vous n'avez pas l'air d'un gigolo, pourtant.

— C'est une insulte ?

— Au contraire. Vous feriez mieux de persister dans vos études et, quand vous aurez une position, je vous trouverai une femme honnête, qui fera votre bonheur.

— Je la veux riche. Je suis ambitieux, moi ! Je ne veux pas être toute ma vie un gagne-petit et vendre ma cervelle à tant l'heure. Et je n'ai pas assez d'énergie ni d'esprit d'initiative ni assez de sens des affaires pour devenir milliardaire par mes propres moyens, comme font les petits cireurs de bottes en Amérique. C'est pourquoi je désire épouser une femme vieille et riche. Quand elle mourra, je serai encore jeune. Je pourrai profiter de la vie.

— Et vous serez seul. Vous aurez gaspillé votre jeunesse. Vous n'aurez pas connu l'amour, le vrai. À moins de tromper votre conjointe. Mais ça peut faire des drames. Ou bien vous divorcerez : des tracas en perspective. Et elle peut vivre jusqu'à cent ans ou plus. La tuerez-vous ? Croyez-moi, rien ne remplace l'amour conjugal, un foyer uni...

Je me suis levé, indigné.

— Je ne m'attendais pas, en venant ici, à subir un cours de morale.

— Asseyez-vous. J'ai votre affaire. Une femme jolie, jeune, vingt-deux ans, riche de son propre chef, avec, en plus, des... espérances, si vous voyez ce que je veux dire, de bonne famille par surcroît, et qui serait disposée à épouser un jeune homme pas trop mal fait...

J'ai senti que mes yeux s'allumaient comme des étoiles.

— Elle me va, celle-là, je la prends, me suis-je écrié.

— Seulement...

— Seulement quoi ?

L'éclat de ses yeux s'est assombri ; elle baisse ses paupières avec embarras.

— Eh bien voilà, explique-t-elle. Cette jeune personne est un peu...

bossue. C'est pour ça que...

— Vous pouvez la garder, je n'en veux pas ! me suis-je écrié. Je ne veux pas d'une femme bossue.

— En voici une autre encore plus riche que l'autre, immensément riche, a-t-elle poursuivi placidement en consultant ses fiches.

— Qu'est-ce qu'elle a, celle-là ? Elle est borgne, bègue, muette, amputée d'une jambe ou quoi ? Idiote peut-être ? Ou...

— Tenez, regardez son portrait.

— Oh ! qu'elle est jolie ! ai-je dit en contemplant le portrait.

— Et elle n'a aucune tare physique, celle-ci. Seulement...

— Seulement ? ai-je dit en pâlisant.

— Eh bien, voilà... Elle est...

— Quoi ?

— Enceinte. Et son amant ne peut l'épouser, étant lui-même marié. Vous seriez le mari en titre, vous endosseriez l'enfant ; comme ça, le scandale serait évité. Vous feriez trois heureux (quatre en comptant le bébé) et on vous donnerait de l'argent tant que vous en voudriez. Et plus tard...

Je me suis dressé. J'ai dit :

— Si vous étiez un homme, je vous flanquerais une raclée. Pour qui me prenez-vous ?

— Je vous prends pour un jeune homme pauvre qui cherche à s'enrichir par les femmes : ce sont vos propres termes, non ? Or, vous devez comprendre que les jeunes filles riches, belles, sans tare, ne s'adressent pas à des agences pour trouver un parti. Elles se marient par relations, dans leur propre milieu ; elles ne vont pas chercher un inconnu dans la rue.

— C'est bien. J'ai compris. Excusez-moi de vous avoir dérangée. Vous m'avez dégoûté du mariage. Je m'enrichirai d'une autre façon. Je me ferai... valet de chambre.

Elle a poussé un petit gloussement méprisant.

— Parfaitement, ai-je insisté. Je choisirai un patron célibataire. Et je prendrai soin qu'il me laisse sa fortune par testament.

— Vous aurez un monde à soulever, un travail de titan, des déboires, des procès d'héritiers, que sais-je ?... Vous feriez mieux de préparer votre licence.

— Adieu, madame.

— Au revoir, monsieur. Une boule de gomme ?

— Non, merci.

J'ai ouvert la porte pour m'en aller. Soudain, elle m'a retenu par le bras.

— Attendez un instant. Je veux faire quelque chose pour vous ; vous m'êtes sympathique. J'ai votre affaire.

Elle referme la porte, m'entraîne dans son salon. Nous restons

debout.

— Je connais une jeune fille riche, jolie, sérieuse, orpheline ; aucune tare. Elle m'a déclaré (et je vous le répète sous le sceau du secret) qu'elle désirait épouser un jeune homme pauvre, mais elle ne veut pas que son prétendant la sache riche. Elle veut être épousée par amour, vous comprenez ? Et puis, plus tard, faire la surprise de sa fortune à celui qu'elle aura choisi. Le genre romanesque, vous voyez ? Je vais vous mettre en relations avec elle. Vous ferez l'innocent ; vous accepterez de l'épouser sans dot. Vous serez un couple assorti. Mais ne me trahissez pas, hein ? Ne dites jamais que vous saviez à l'avance que... Tout serait perdu.

Une onde de plaisir m'a parcouru le corps. Ce complot m'enthousiasme. Je flaire cette fois-ci la bonne affaire.

— Et où pourrai-je voir ce phénix ? ai-je demandé.

— Ici même. Nous organiserons un rendez-vous. Tenez, voici sa photo.

Elle a tiré le carton d'un dossier et me l'a tendu.

— Oh ! ai-je fait aussitôt d'un air stupéfait.

— Quoi ?

— Mais je la connais !

— Vous la connaissez ? Elle s'appelle...

— Adeline Gade.

— C'est bien ça. Comment se fait-il que... ?

J'ai poussé un éclat de rire qui ressemble à un cri de colère.

— Vous vous foutez de moi, ai-je dit. Elle est pauvre comme Job. Je suis payé pour le savoir.

J'ai haussé les épaules et je suis sorti, furieux. Elle a essayé de me retenir.

— Mais non, attendez, vous vous trompez. Je vous jure que...

J'ai dévalé l'escalier en courant. J'ai les joues en feu. C'était bien la peine de prendre un taxi pour venir m'échouer ici. Oh ! je sens que la vie est mauvaise, rude, difficile, méchante. C'est une marâtre. Eh bien, je la dompterai, moi, la vie ! À coups de fouet encore.

J'ai cherché longtemps une station de métro. Il me tarde de rentrer chez moi, de m'allonger sur mon lit pour réfléchir en pleurant.

Quoi ? Pleurer, moi ? Qui m'a fichu cette poule mouillée ? Si je pleure quand je serai dans ma chambre, je me flanque du septième étage dans la rue : foi d'Ulysse Clodolles. Ou bien je...

Suis-je bête ! Il y a la corde qui m'attend. Pendu : il paraît qu'on ne souffre pas. On meurt tout de suite, les vertèbres brisées...

En sortant du métro, je me suis attendri sur moi-même... Je suis seul au monde, sans le sou, nu comme un ver, sans parents, sans amis, sans rien, avec ma jolie gueule, mes vingt-trois ans, mes espoirs déçus et mon impuissance. Et je vais me pendre...

Navrant ! Une larme est sortie de mon œil. Je l'ai essuyée avec rage.

Je me révolte. Si je me faisais gangster ? Pilleur de banque ? Ça rapporte, ça. Oui, mais après, souvent, il y a la prison, ou même l'échafaud si je tue quelqu'un pendant le hold-up. Non, non, pendons-nous. On n'en parlera plus. Tous mes problèmes seront résolus.

J'ai couru pour aller plus vite. Devant la porte de la maison où je loge, il y avait, arrêtée, une auto de luxe.

Je l'ai vue de loin.

Et, sortant de l'immeuble, j'ai vu Adeline Gade, ma copine de Sorbonne, transformée en princesse de conte de fées : chaussures dorées, robe de soie décolletée, triple rang de perles au cou et cheveux dressés en forme de pyramide.

Elle a traversé le trottoir, s'est dirigée vers l'auto. J'ai compris tout à coup que mon destin était en train de se jouer. Si je la rate, je perds tout. Je ne la verrai plus, jamais.

CHAPITRE III

Elle a franchi le trottoir. Un chauffeur de grande maison en livrée, casquette à la main, lui a ouvert la portière.

Je m'élance, je cours à perdre haleine.

— À la maison, ordonne Adeline au chauffeur.

Elle monte. La portière claque. Le chauffeur grimpe sur le siège avant. La voiture s'ébranle.

— Adeline !

J'ai hurlé ce mot de toutes mes forces comme l'auto passait devant moi.

Elle m'a entendu, a tourné la tête. Elle se penche en avant ; elle parle au chauffeur. L'auto a stoppé.

Adeline a baissé la glace, mis la tête à la fenêtre. Elle a ouvert la bouche pour parler, mais je l'ai prévenue.

— Il me semble, ai-je dit, que je joue pour mon propre compte le conte de Boufflers... vous connaissez ?... Le jeune homme qui connaît une certaine Aline... Tiens, ça ressemble à votre nom, ça : Aline, Adeline... Donc, dans cette histoire, Aline est d'abord laitière ; plus tard, le même jeune homme la rencontre transfigurée en marquise, et plus tard encore il la retrouve quand elle est devenue puissante reine de Golconde. Allez-vous devenir impératrice, Adeline ?

Elle a haussé les épaules. Elle a dit :

— Je suis passée chez vous pour vous dire au revoir, en bons copains. Comme nous ne devons plus nous revoir... j'ai été déçue de ne pas vous trouver. Je comptais vous écrire un mot d'adieu. Mais, puisque vous êtes là, j'en serai dispensée.

Elle m'a tendu sa main, que j'ai serrée.

— Félicitations pour votre succès à l'examen, ai-je dit.

— Condoléances.

Elle m'a fait un signe de tête pour saluer, puis a dit au chauffeur :

— En route !

Je me suis écrié :

— Adeline... attendez... j'ai à vous parler.

— Écoutez, montez ou allez-vous-en. Je n'ai pas de temps à perdre.

En entendant ces mots, j'ai ouvert carrément la portière et je suis monté. L'auto a démarré ; je me suis affalé dans les coussins.

Adeline affecte de regarder la rue, sans me prêter la moindre

attention. Je ne vois que sa nuque. Je me sens intimidé.

J'ai pris mon courage à deux mains. J'ai demandé :

— C'est à vous, cette voiture ?

— C'est à moi, comme vous dites.

Je reprend avec effort :

— Vous avez fait un héritage ?

Pas de réponse. Je reprends :

— Je vous croyais dans la dèche, comme moi-même. Je vous ai toujours vue habillée de façon modeste. Vous aviez prétendu que vous étiez logée dans une misérable maison meublée. Or, tout à l'heure, vous avez ordonné à votre chauffeur : « À la maison. » J'imagine sans peine le genre de maison qu'une telle voiture implique. Pourquoi suiviez-vous des cours à la faculté ?

— Parce que ça me plaisait, parce que j'aime l'étude.

— Vous ne m'avez pas répondu, Adeline. Pourquoi m'avez-vous... menti ?

Elle a gardé longtemps le silence, puis elle a daigné se tourner vers moi.

— Rappelez-moi votre nom, je vous prie.

Elle dit ça pour m'humilier. J'ai envie de la battre.

— Je m'appelle Ulysse... Ulysse Clodolles.

— Ah oui ! Je me rappelle maintenant. Ulysse !... Drôle de prénom. Mais à présent que nos situations sociales respectives nous séparent, permettez-moi de laisser tomber votre prénom... Eh bien, monsieur Clodolles, puisque vous m'interrogez, je vous répondrai ceci : Oui, je suis riche... du moins... je ne possède en propre que cette voiture, qui m'a été offerte par mon tuteur, ainsi que mes vêtements et quelques bijoux. Le chauffeur appartient à mon tuteur.

« Mes parents sont morts sans rien me laisser, quand j'étais encore jeune. Mais mon tuteur, qui m'a élevée et chez qui je loge, et qui est en même temps mon oncle, me laissera probablement sa fortune, qui est immense. De plus, il me donnera, je le sais, une grosse dot quand je me marierai. Je suis donc un parti considérable, comme vous le voyez. Et depuis longtemps, je désire trouver un mari. Ce mari, je le voulais pauvre, et... amoureux. Assez amoureux en tout cas pour qu'il veuille m'épouser sans fortune.

« C'est pourquoi je me suis déguisée en pauvre, comme dans les comédies de Marivaux une femme distinguée se déguise en soubrette, et c'est pourquoi j'ai suivi des cours universitaires. Parce que j'espérais découvrir parmi les étudiants une perle rare : un soupirant instruit, intelligent, délicat et... aimant. Ce rêve ne s'est pas réalisé. Les jeunes gens d'aujourd'hui recherchent avant tout la fortune. L'amour les laisse indifférents. D'ailleurs, je désirais faire un choix parmi tous ces jeunes gens laborieux. À cet effet, j'ai lié connaissance avec tout le

monde. J'ai étudié le caractère de chacun. Finalement, dans cette foule immense, j'ai retenu trois sujets sélectionnés à qui j'ai fait la cour, si j'ose m'exprimer ainsi.

« Deux d'entre eux m'ont déplu à la longue. L'un était trop bavard, l'autre trop taciturne, le premier trop petit, le deuxième trop grand. Le troisième et dernier avait à mes yeux toutes les qualités de cœur requises, du moins en apparence, et c'était le plus beau garçon de la faculté. J'ai longtemps cru qu'il nourrissait à mon égard un sentiment de tendresse. J'ai longtemps attendu qu'il se déclare. Je l'ai en quelque sorte courtoisé, chauffé, émoustillé, afin de lui faire comprendre qu'il n'avait qu'un mot à dire pour que je lui accorde ma main. Je lui ai même donné, par faveur exceptionnelle, ma photographie... Ce mot, il ne l'a pas prononcé. Il a fort bien saisi ce que j'attendais de lui, mais il a fait semblant d'être sourd et aveugle. Si ce jeune homme s'était déclaré hier, je lui aurais servi aujourd'hui ma fortune sur un plateau. Ce jeune homme, c'était vous, monsieur Clodolles.

— Adeline !

Abasourdi par ce long discours, mon cœur battant à se rompre, les yeux pleins de larmes, je me suis emparé de sa main, qu'elle a vivement retirée.

— Trop tard ! a-t-elle dit avec dureté.

Elle a ajouté, en me jetant un regard méprisant :

— Je voulais qu'on m'épouse pour moi et non pour mes sous.

Vaincu, j'ai baissé la tête. Puis j'ai dit :

— Si j'avais été reçu et vous non, j'étais décidé à vous demander votre main. Pouvais-je vous proposer le mariage alors que j'étais sans métier ?

Elle a haussé les épaules, ce qui m'a ulcéré. Croirait-elle que je mens, par hasard ? Je sens naître en moi une folle envie de la blesser.

— Eh bien oui, me suis-je écrié. Eh bien oui, je vous aimais. Eh bien oui, j'avais compris que je vous plaisais. Eh bien oui, je n'ai pas voulu me déclarer parce que je vous croyais sans fortune et que je ne voulais pas unir deux misères. Et savez-vous d'où je viens, maintenant ?

Je lui ai alors raconté mon équipée à l'agence matrimoniale, sans oublier un détail. Je me plais à me ravalier, à me bien faire voir sous mon plus mauvais jour de coureur de dot.

Sa réaction me déconcerte. Je croyais qu'elle allait m'abreuver de sarcasmes. À ma grande surprise, au contraire, elle me contemple avec sympathie, me semble-t-il. Elle me sourit gentiment.

— Un bon point pour vous, a-t-elle dit. Vous avez refusé la boiteuse et la femme enceinte. Et vous êtes parti en claquant la porte. Vous n'êtes pas si pervers que ça, au fond. Un peu fou, peut-être ?

— Adeline !

De nouveau, le cœur débordant d'espoir, j'ai pris sa main, qu'elle a retirée.

— Je suis trop riche pour vous, a-t-elle lancé d'un ton sec.

Cette phrase m'a refroidi ; mon enthousiasme est tombé. Je me suis tassé dans mon coin, la tête appuyée contre le dossier rembourré, et j'ai failli éclater en sanglots. Puis je me suis mis en colère.

— C'est trop injuste à la fin ! me suis-je écrié. L'une est bossue, l'autre est une fille mère, et la troisième, je veux dire vous, me tend des pièges. Si vous m'aimiez, vous n'aviez qu'à dire oui sans faire tant de chichis.

— Je ne pouvais pourtant pas vous demander votre main.

J'ai rétorqué :

— Ah ! vous ne m'aimez pas ; sinon, vous m'épouseriez *maintenant* que tout est éclairci entre nous.

— Ôtez-vous ça de la tête. Je vous dépose où ?

J'ai jeté des regards effarés par la portière. Nous étions à l'Étoile. J'ai dit :

— Je ne sais pas. Je veux rester là, avec vous, toute ma vie.

— Ne faites pas l'enfant. Manquez-vous d'argent ? Voulez-vous que je vous en donne ?

— Vous voulez que je vous donne une gifle ?

— Enfin, que comptez-vous faire si vous ne voulez plus travailler ? Vous m'avez dit...

— Je me ferai valet de chambre ; j'y suis décidé.

— Valet de chambre ? Pourquoi pas ? Mon tuteur a justement besoin d'un valet. Tenez, regardez.

Elle s'est emparée du journal d'annonces qui dépassait de ma poche, l'a feuilleté et m'a montré un passage. Elle a lu :

« Monsieur célibataire cherche jeune valet
stylé. S'adresser à M. Paul Degars, etc. »

— Mais j'y songe : vous n'êtes peut-être pas « stylé » ? Pourtant, sur un mot de moi, mon tuteur, pour me faire plaisir...

Je ne réponds pas. L'humiliation, la rage, m'empêchent de trouver les mots cinglants dont je voudrais la fustiger.

Nous sommes restés longtemps sans parler, regardant chacun par une portière différente le paysage qui se déroule. Nous roulons maintenant en banlieue.

— Nous voici arrivés.

Je vois un long mur d'enceinte, une belle grille ouverte, une allée sablée bordée de grands arbres. La voiture s'engage dans l'allée, et stoppe dans une sorte de cour d'honneur aux proportions majestueuses.

Le chauffeur vient ouvrir la portière. Adeline est descendue de son côté, moi du mien. J'examine un instant la sévère façade de l'immeuble. Celui-ci a l'air d'un petit château, avec deux tourelles d'angle où grimpe le lierre.

J'ai contourné l'auto pour me rapprocher d'Adeline. J'ai dit :

— Il ne me reste plus, mademoiselle, qu'à vous souhaiter beaucoup de bonheur, quand vous aurez trouvé un mari à votre goût.

Je lui tends la main, pour prendre congé.

— Comment ! s'écrie-t-elle. Vous n'entrez pas ? Je vous ai dit que mon tuteur a besoin d'un...

Je la regarde, médusé. Comment ? Ce n'était pas une blague ? Elle veut vraiment que... ?

Mon cerveau fonctionne à toute vitesse. Quelle idée Adeline a-t-elle dans la tête ? Est-ce que tout espoir n'est pas perdu ?... Si je m'en vais, ce sera fini ; je ne la reverrai plus. Si je la suis dans sa maison, si je suis embauché, je la verrai souvent ; je lui ferai ma cour en douce, je rentrerai peut-être en grâce. C'est peut-être ça qu'elle veut ? Oui, mais quand je serai déguisé en larbin, elle me méprisera. Pourtant, sait-on jamais, avec une fille à ce point romanesque ? Elle sera peut-être touchée par mon humilité ? Elle a lu Marivaux, et, dans cet auteur, ça finit toujours par un mariage après que la soubrette est redevenue grande dame ou le valet patron.

Je me décide :

— Mademoiselle, puisque vous insistez, je suis prêt à me faire valet de chambre pour l'amour de vous.

C'est bien tourné, ça, non ?

Elle a poussé un petit éclat de rire qui m'a paru être de bon augure. Elle a dit :

— Suivez-moi.

Nous avons gravi le perron. Un domestique nous a ouvert la porte vitrée d'une rotonde dallée de marbre. Puis nous avons pénétré dans un hall où court un tapis moelleux dans lequel s'enfoncent les pieds. Nous avons défilé devant des palmiers au garde-à-vous dans des urnes en forme de vases.

Devant moi, un escalier à double révolution monte aux étages. J'admire l'éclat dont reluisent les baguettes en cuivre qui retiennent le tapis et escaladent, dans une activité figée, marche après marche.

— Entrez là, monsieur Clodolles, dit Adeline. On viendra vous chercher. Asseyez-vous. Fumez, si vous voulez. Je vais parler de vous à mon oncle.

La porte s'est refermée. Je suis dans un petit salon-boudoir dont une porte ouverte laisse voir une suite de salons dorés où pendent des lustres ; et là-bas, tout au fond, je vois un grand billard.

Je m'enfonce dans mon fauteuil, profond comme un tombeau...

Et soudain, l'aventure que je suis en train de vivre, le confort ouaté qui m'entoure, le regain d'amour que je ressens pour cette extraordinaire jeune fille, l'espérance qui me chatouille le cœur, tout cela me plonge dans une sorte d'extase. Je pense :

« Je vis un rêve. Sûrement je rêve. »

Il y avait à côté de moi une tablette de verre avec un cendrier et un paquet de cigarettes américaines. J'en ai pris une, je l'ai fumée. Je souris en fumant, avec une béatitude qui me fait voir la vie en rose. Je souris comme un enfant malin qui complotte une bonne farce. Je me sens ragaillardi, en forme, fier de moi, aussi satisfait que si j'avais découvert un trésor perdu.

Pour me donner un personnage digne de moi, j'ai serré les poings et froncé les sourcils. J'ai serré les lèvres et tordu la bouche, comme un « dur » de cinéma. Je dois avoir l'air terrible comme ça. Puis, pour parfaire le tout, j'ai essayé de donner à mes yeux un regard irrésistible de bandit sympathique. J'ai parlé tout haut. J'ai dit :

— Adeline, Adeline, tu m'aimes, bien que tu veuilles me le cacher. Tu m'as fait venir ici parce que tu m'aimes, peut-être sans t'en rendre compte. Et je t'aurai.

La porte s'est ouverte, et alors tout mon rêve s'est effondré. Le personnage qui est là sur le seuil, je l'ai déjà vu. C'est le domestique qui nous a ouvert la porte tout à l'heure, et que j'avais à peine regardé. Mais maintenant, j'ai les yeux fixés sur lui et son aspect me bouleverse. Il a un torse trapu et un cou de taureau. Mais ce qui fait mal à voir, c'est sa figure de bouledogue, sa bouche prête à mordre, et surtout ses yeux, des yeux vilains, méchants, qui sentent le meurtre. Un tel domestique, pensé-je, doit être le reflet et comme l'incarnation de cette maison ; sinon, on ne le garderait pas. Que penser du patron, après avoir vu ce serviteur-là ? Que penser d'Adeline ? L'étrangeté de mon aventure, si plaisante le moment d'avant, se change soudain en angoisse. Je sens, oui, je sens, que des choses épouvantables vont m'arriver dans cette demeure inconnue.

— Si Monsieur veut me suivre ? Monsieur attend Monsieur.

La voix, rocailleuse, est à l'image du personnage. Elle dégage sous sa politesse affectée quelque chose de cruel, de menaçant même. Armé d'un couteau, enflammé de colère, cet être-là doit être terrifiant. Est-il en train de m'hypnotiser ? Ses yeux féroces sont dardés sur les miens. Lit-il dans mes pensées ? Ou peut-être simplement sur mon visage ? Car il a dit soudain :

— Vous avez peur ?

Cette phrase m'a galvanisé. Je me suis ressaisi. J'ai dit :

— Peur ? Pourquoi donc ?

— On vous attend.

— C'est bon. Je viens.

Je suis mécontent de moi. Je n'aurais pas dû lui répondre, ou alors le remettre à sa place. Peut-être sait-il déjà que je suis venu ici en solliciteur, pour me « placer » ? Ce qui expliquerait...

J'ai résolu de crâner. J'ai écrasé mon mégot posément dans le cendrier. Je me suis levé, et suis allé me poster devant la glace pour rectifier mon nœud de cravate. Enfin j'ai marché vers le larbin, la tête haute, le regard assuré, la démarche fière.

Il s'est effacé pour me laisser passer, puis a refermé la porte. Je me suis avancé sans l'attendre à travers le hall, pour bien marquer mon indépendance. Mais il m'a rejoint promptement en me bousculant un peu en passant, exprès je crois, ce qui m'a mis dans une rogne folle, mais je n'ai pas fait de remarque. Puis il s'est placé devant moi et je l'ai suivi.

CHAPITRE IV

Le larbin a traversé le hall en diagonale, a enfilé un couloir latéral et est allé frapper à une porte à double battant.

— Entrez ! a dit une voix.

Le domestique a ouvert la porte et s'est retiré aussitôt. Je me suis trouvé sur le seuil d'un vaste bureau luxueusement meublé. Derrière une grande table en acajou sculpté, sur laquelle reposent un téléphone et des paperasses, j'ai vu un homme d'une cinquantaine d'années, mince et long comme une asperge, vêtu de noir. Il est resté assis et ne m'a pas invité à m'asseoir.

— Monsieur Clodolles, sans doute ?

— Oui, monsieur.

J'ai esquissé une révérence un peu raide.

— Vous désirez entrer à mon service en qualité de valet de chambre, m'a dit ma nièce ?

— C'est mon ambition, en effet, ai-je répondu avec une certaine hauteur.

— Malheureusement, la place est prise. Quelqu'un vous a devancé. Je ne puis pas décemment mettre à la porte ma nouvelle recrue, même pour faire plaisir à M^{lle} Gade.

Toute ma superbe artificielle a fondu comme de la glace quand j'ai entendu ces mots. J'ai fait :

— Ah !

J'ai baissé la tête.

— Votre cas me surprend, a repris le personnage. Pourquoi désirez-vous devenir valet ?

— Je ne sais pas, ai-je répondu d'un air embarrassé.

— Vous avez fait des études, je crois ?

— Pas pour être valet de chambre, si c'est ça que vous voulez dire.

Je le regarde d'un air de défi qui ne l'impressionne pas du tout.

— Vous étiez bien le condisciple de ma pupille à la Sorbonne, demande-t-il placidement.

— Pupille ?... Ah oui ! Parfaitement. Je connais fort bien Adeline, je veux dire... M^{lle} Gade... Je crois qu'il ne me reste plus qu'à me retirer.

J'ai salué en inclinant le buste, puis j'ai fait un pas vers la porte.

— Attendez !

Je me suis retourné.

— J'ai des raisons de croire que le jeune homme que je viens d'embaucher ne restera pas longtemps à mon service.

— Ah ?

Où veut-il en venir ? Je me tiens sur l'expectative.

— Je vous propose donc de demeurer ici à titre d'invité jusqu'à ce que « l'autre » s'en aille. Connaissiez-vous la sténo-dactylo ?

— Non.

— C'est dommage. Vous auriez pu me servir de secrétaire. Ce poste se serait mieux harmonisé avec vos études. Oui... je rédige des rapports scientifiques destinés à des revues spécialisées. Mais, puisque vous ne savez ni écrire en sténo ni taper à la machine, n'en parlons plus.

— Je pourrais apprendre, ai-je dit avec espoir.

Il a secoué négativement la tête.

— Vous n'en auriez pas le temps, puisque dans quelques jours vous allez remplacer mon valet.

— Mais...

Il a coupé court à mon objection en se levant.

— Je crois, a-t-il déclaré, que notre entretien est terminé. Je vais faire appeler ma nièce pour qu'elle vous montre votre chambre. Justement la voici.

On a frappé à la porte et Adeline est entrée. J'ai l'impression qu'elle écoutait notre conversation, l'oreille collée à l'huis.

— Alors, vous avez fait connaissance ? a-t-elle lancé d'une voix enjouée. Souffrez quand même que je vous présente les uns aux autres. M. Ulysse Clodolles, étudiant et futur valet... M. Degars, mon oncle et tuteur, homme de science. Et voici M. Fécamp, un ami intime de mon tuteur et homme de science également.

J'aperçois alors un personnage que je n'avais pas encore remarqué, et qui est en train de s'extraire d'un grand fauteuil dans lequel il était comme fondu. M. Fécamp est gros et gras, tout rond, avec une figure de lune et des yeux proéminents. Je remarque que son costume rougeâtre est exactement de la même teinte que le fauteuil d'où il vient de sortir comme un diabolotin d'enfant de sa boîte.

Nous nous saluons tous, sans nous serrer la main. Il s'établit un silence pénible.

— Venez voir votre chambre, s'écrie Adeline.

Elle me tire par le bras. Je m'incline gravement une dernière fois devant les deux hommes (asperge et toupie), et je sors enfin derrière Adeline. J'ai voulu la laisser sortir la première.

— Il ne faut pas confondre, a-t-elle remarqué ; ce n'est pas moi qui suis le valet.

Je suis donc sorti le premier, un peu humilié, mais pas trop, par ce

que je considère comme une simple boutade.

La jeune fille me fait monter trois étages par le grand escalier. Ma chambre, dont elle m'ouvre la porte, est la première à gauche dans le couloir. Elle est située sous les toits, mais pas mansardée et relativement bien meublée. C'est mieux que ma piaule miteuse du Quartier Latin. Il y a un large lit à couverture damassée, une descente moelleuse, deux fauteuils confortables, de jolis rideaux à la fenêtre, un parquet ciré, et, comble de raffinement, un vrai cabinet de toilette séparé avec lavabo et douche, que j'aperçois par une porte vitrée entrouverte.

— Ça vous plaît ? demande Adeline.

— Très.

— Lavez-vous les mains et descendez déjeuner ; il va être midi.

— Où prendrai-je mes repas ?

— N'importe où. Dans la salle à manger, ou même dans votre chambre. Vous n'avez qu'à sonner. À bientôt. N'oubliez pas votre plumeau !

Elle a disparu subitement, comme une fée qui s'éclipse.

Je suis éberlué. Je n'ai qu'à sonner pour qu'on me porte mon déjeuner, comme si j'étais à l'hôtel ! Et je suis venu ici pour être larbin ! Tout cela me fait l'effet d'une mystification. Quel jeu joue Adeline ? Qu'a-t-elle dit à son tuteur ? Veut-elle me mettre à l'épreuve ? Se moque-t-elle de moi ? Que va-t-il advenir de tout ça ? Bah ! nous verrons bien. D'ailleurs, si je suis ici en qualité d'invité en attendant de devenir valet, il est tout naturel qu'on me témoigne des égards, qu'on me traite en ami.

Vais-je descendre à la salle à manger ?... Il y aura du monde, il faudra que je prenne part à la conversation ; et, comme je ne connais personne ici, à part Adeline, qui est elle-même un mystère, ce sera ennuyeux, fatigant. Je ne me sentirais pas à l'aise. Et j'ai l'habitude de manger seul. Eh bien, prenons mon repas ici, dans ma chambre. Plus tard, quand je serai au courant des us et coutumes de la maison, je ferai un effort pour être plus sociable.

Je me suis lavé les mains, puis j'ai sonné : il y a un bouton près de la porte qui doit servir à cet usage ; j'ai pressé dessus, et j'ai attendu.

Avec tout ça, je n'ai rien ici. Il faudra que j'aille chercher ma valise, du linge, mon rasoir, des livres... J'y songerai après le déjeuner.

J'ai fait les cent pas à travers ma chambre en attendant qu'on m'apporte mon déjeuner. Puis, fatigué de marcher, j'ai traîné un fauteuil devant la fenêtre et j'ai regardé au-dehors. La fenêtre a vue sur un beau parc. Je vois un sentier cimenté qui sinue entre les arbres.

Je vois également que ma fenêtre est garnie à l'extérieur de barreaux épais : une véritable grille, à mailles serrées, qui

m'empêcherait de passer la tête si je voulais regarder au-dehors. Ça me paraît étrange qu'on ait éprouvé le besoin de grillager une fenêtre à cette hauteur.

J'ai ouvert les volets vitrés ; et j'ai appuyé mon front contre les barreaux, avec la sensation désagréable d'être en prison.

Et ce déjeuner, est-ce qu'il arrive ? J'ai sonné de nouveau. J'ai attendu encore un quart d'heure, et enfin je me suis décidé à descendre pour aller voir, en me disant que peut-être le bouton d'appel ne fonctionnait pas.

Je me suis retrouvé dans le hall sans avoir rencontré personne, et je me suis dirigé d'instinct vers la première porte près de l'escalier, jouxtant celle, grande ouverte à deux battants, qui laisse voir un grand salon. J'ai mis, avec un peu d'appréhension, ma main sur la poignée, et, avant d'entrer, j'ai prêté l'oreille. Je n'ai pas ouï le moindre bruit de conversation.

Au bout d'un moment, j'ai ouvert la porte, et j'ai vu que mon instinct ne m'avait pas trompé : c'est effectivement la salle à manger. Une immense table rectangulaire d'ébène occupe le centre de la pièce et repose sur un beau tapis ; des chaises sculptées à haut dossier l'entourent. Personne n'occupe les chaises. La surface de la table, sur laquelle ne repose aucune nappe, reluit comme un miroir et soutient une jardinière géante remplie de fleurs fraîches. Au-dessus d'un buffet noir accoté au mur, une tapisserie représente une chasse.

Je me sens pris d'un malaise devant cette salle à manger déserte. Où mangent donc « les autres » ? J'hésite, ne sachant que faire. Adeline m'a dit que je pouvais déjeuner dans ma chambre ou dans la salle à manger. Il n'y a personne ? Eh bien, j'aime mieux ça.

J'ai pris place sur une chaise, attendant qu'on me serve. Puis j'ai réfléchi qu'apparemment personne ne savait que j'étais là. Adeline a peut-être oublié de donner des ordres ? Peut-être y a-t-il une seconde salle à manger à un autre endroit ?

Je suis resté assis un long moment, perplexe, au milieu d'un silence de mort. Si j'allais appeler pour dire que je suis là ? J'allais me lever pour le faire, quand j'ai aperçu un gros timbre, sur le marbre du grand buffet. Je me suis approché, et j'ai appliqué un coup sur le bouton du timbre avec le plat de la main. L'objet a retenti comme une cloche de cathédrale.

Je suis allé me rasseoir à ma place. Presque tout de suite, la porte s'est ouverte et une voix bourrue s'est écriée :

— Qu'est-ce que c'est que ce boucan ?

J'ai reconnu le domestique herculéen qui m'avait conduit au bureau de Degars dans la matinée. Je l'examine de nouveau avec une curiosité craintive. Sa figure de bouledogue est surmontée de cheveux roux taillés en brosse. Il porte un pantalon de toile gris, une chemise

bleue à manches courtes, et, attaché à ses reins, un tablier blanc. Ses bras musculeux, écartés du corps, se terminent par des mains énormes, entrouvertes comme pour étrangler quelqu'un ou briser un obstacle. Ses yeux d'un bleu cru sont braqués sur moi et sa bouche, que la stupéfaction tient ouverte, laisse voir des dents très blanches qui ont l'air d'être prêtes à mordre.

— C'est vous le cuisinier ? dis-je. Veuillez me faire porter mon déjeuner, je vous prie.

— Quoi ?

Les yeux du personnage sont devenus soudain plus méchants que sa bouche. Il a respiré un bon coup, puis a vociféré comme un chien qui aboie :

— Alors, tu t'imagines qu'on va... Non, mais voyez-moi ce petit mec-là qui prétend me donner des ordres !... Cet espèce de larbin à la manque... Tu peux bouffer le bois de la table si tu trouves ça bon. Ou, si tu veux becqueter quelque chose d'un peu moins dur, t'as qu'à descendre à la cuisine, comme tout le monde.

Je me suis dressé dès le début de ce discours. Je m'apprête à lancer une verte réplique, mais déjà l'homme a tourné le dos. Il a haussé ses vastes épaules, puis il est sorti en claquant la porte.

Le rouge de la honte m'échauffe le front et les joues. J'en veux à Adeline de m'avoir mis dans la position de recevoir un pareil camouflet... D'abord, comment ce malotru sait-il que je vais devenir larbin ? Les nouvelles m'ont l'air de courir vite dans cette maison. C'est peut-être Adeline, pour se moquer de moi... Je la vois très bien rigolant avec les gens de l'office en leur parlant de moi, les incitant peut-être à me faire des crasses ?... « N'oubliez pas votre plumeau ! » cette parole qu'elle m'a lancée tout à l'heure en me quittant m'ouvre des horizons...

Je décide aussitôt de m'en aller, de quitter cette demeure où je n'aurais jamais dû mettre les pieds. Non, je n'irai pas à la cuisine endurer les rebuffades de ce majordome de bas étage.

Je me suis levé, j'ai ouvert la porte et je suis passé dans le hall. J'ai franchi celui-ci à grands pas et j'ai atteint la porte d'entrée. J'ai appuyé sur la poignée, mais celle-ci n'a pas voulu s'ouvrir. J'ai examiné la serrure, et j'ai vu que le pêne était engagé dans la gâche. Il aurait fallu tourner la clef pour ouvrir ; seulement la clef est absente.

J'ai hésité un moment, puis j'ai décidé de passer par une fenêtre. Je suis revenu dans la salle à manger, j'ai ouvert les volets vitrés, et j'ai constaté que l'ouverture est barrée à l'extérieur par une grille aux barreaux épais. Comme dans ma chambre au troisième.

Sans blague ! Est-ce que toutes les fenêtres de cette maison sont grillagées ? On se croirait, ma parole, dans une prison. J'ai essayé les fenêtres des salons et de toutes les pièces que j'ai trouvées ouvertes :

partout des barreaux.

Je suis resté un moment immobile, au milieu du hall, perplexe, ne sachant que faire... Je jette des regards autour de moi pour voir si je trouverai la clef de la porte d'entrée pendue à l'un des murs : je ne vois rien.

Finalement, je suis monté au premier. Là, j'ai vu des chambres ouvertes, dans lesquelles j'ai pénétré : grillagées également. D'autres pièces sont fermées à clef. Dans le couloir, j'ai crié à tue-tête :

— Holà ! Y a-t-il quelqu'un ? Hé ! Ho !...

Aucune voix ne m'a répondu. Personne ne s'est montré.

Ça, alors.

Je décide de revenir en bas et de faire du tapage. Je descends, j'entre dans la salle à manger et je donne sur le timbre géant plusieurs coups rageurs. Puis je me suis élancé dans le hall, en laissant la porte de la salle à manger ouverte. Je m'approche de la porte d'entrée.

J'attends l'arrivée du bouledogue en serrant les poings. S'il veut que nous nous battions, eh bien, nous verrons ! Je suis dangereux quand on me pousse à bout.

Quelqu'un s'est présenté dans le hall. C'est un jeune homme de bel aspect, vêtu d'un pantalon rayé et d'un gilet : le vrai type du valet de chambre de grande maison. Il ne lui manque qu'un plumeau à la main. Il tient une serviette de table à la main et s'essuie les lèvres avec. Il devait être en train de manger. Il vient vers moi.

— C'est vous qui avez sonné ? demande-t-il d'une voix douce.

— Je veux sortir, lui dis-je. Ouvrez-moi cette porte.

— Ne pouvez-vous ouvrir vous-même ?

— La clef est absente.

— Ah bon ! Aussi je me disais...

Il reste là planté, et porte ses regards de la serrure à moi et inversement.

J'insiste :

— Où est la clef ?

— Comment se fait-il qu'elle ne soit pas après la serrure ?

— Je vous le demande.

Il réfléchit un moment.

— C'est peut-être Joseph qui l'a emportée. Attendez, je vais voir.

Il sort. Son absence se prolonge. Je perds patience. S'il ne vient pas tout de suite, je vais tambouriner sur le timbre pendant un quart d'heure.

C'est « l'autre » qui est arrivé : l'Ogre. Il s'est avancé jusqu'au centre du hall.

— Vous voulez sortir ? a-t-il demandé.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Ça ne vous regarde pas. Et, si ça vous intéresse de le savoir, une fois sorti, je ne remettrai plus les pieds ici. De plus...

Je m'arrête de parler. Je suis bien bon de lui fournir des explications... Je remarque que l'attitude du personnage est moins agressive que tout à l'heure, sa voix moins rude. Il a peut-être peur que j'aille me plaindre auprès du patron de sa grossièreté ?

— C'est parce que, dit-il d'une voix presque aimable, je vous ai un peu bousculé tantôt ? (Tiens ! il ne me tutoie plus !)... Ça m'avait foutu en rogne de vous voir faire le Monsieur, alors que vous êtes venu pour servir. Mais je ne suis pas le mauvais bougre que vous croyez. Allons, venez vous mettre à table avec nous. Nous venons à peine de commencer.

— Où est cette clef ?

— C'est peut-être le patron qui l'a ? Ça lui arrive des fois de la prendre. Si vous sortez, vous serez obligé de faire des kilomètres pour trouver un bus et vous irez boustifailer dans un mauvais bistrot. Ici c'est gratis et il y a de la sole meunière, du gigot d'agneau avec des pommes nouvelles, de la tarte maison. La cuisinière, Olympe, est un as, bien qu'elle ait la peau noire. Et on débouchera en votre honneur une bouteille... je vous dis que ça.

Il s'est approché de moi et m'a pris par les épaules pour m'entraîner. Je me suis dégagé d'un geste violent. J'ai dit en criant :

— Ouvrez-moi cette porte tout de suite.

Alors il a dit, en criant plus fort que moi :

— Oh ! allez vous faire f... !

Il m'a tourné le dos et s'est éloigné à grands pas. Avant de disparaître, il s'est retourné brusquement et m'a lancé d'une voix mauvaise :

— Mettez-vous bien dans la tête, jeune homme, qu'une fois entré ici, on n'en sort plus, vous comprenez ? Spécialement les petits idiots comme vous qui se laissent emberlificoter par une jolie fille. D'ailleurs, nous n'y sommes pour rien : nous sommes tous des « robots » dans cette maison, Adeline comprise. Oui, nous sommes tous des pantins, des guignols, des marionnettes, et c'est le Vieux qui tient les ficelles. C'est comme ça, que ça vous plaise ou non. Vous vous en seriez aperçu peu à peu, mais puisque vous me forcez à le dire, vous l'aurez su plus tôt, voilà. Donc, ne demandez plus cette clef. Personne ne vous la donnera. Quant au sort qui vous attend ici, vous le connaîtrez toujours trop tôt. J'ai dit.

— Ah oui ? C'est comme ça ? me suis-je écrié, animé d'une rage folle. Eh bien à partir de maintenant, je vais démolir le mobilier jusqu'à ce qu'on m'ouvre la porte. Une fois dehors, j'irai raconter à la police qu'on a essayé de me séquestrer.

Joignant le geste à la parole, j'ai attrapé une chaise dorée et l'ai

balancée autour de moi. J'ai renversé d'un coup de chaise une potiche de porcelaine posée sur un piédestal de porphyre ; la potiche s'est écrasée sur le parquet en petits morceaux avec un bruit cristallin, et je m'apprêtais à poursuivre mes ravages, quand la voix d'Adeline a retenti :

— Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai levé les yeux et j'ai vu la jeune fille : elle était au haut de l'escalier, penchée par-dessus la rampe. J'ai laissé tomber la chaise.

— C'est ce « môssieur », explique Joseph, qui fait des façons pour venir déjeuner avec nous à l'office. Je l'en ai prié poliment et...

— Pardon ! ai-je répliqué avec véhémence, il m'a traité très grossièrement quand j'ai sonné pour me faire servir, comme vous m'aviez dit de le faire, et il a refusé de m'ouvrir la porte quand j'ai voulu m'en aller, la clef de la porte d'entrée étant absente.

— Joseph, dit Adeline sans tenir compte de mes récriminations, faites-moi servir dans ma chambre.

— Mademoiselle ne prend pas son repas avec ces messieurs, comme d'habitude ?

— Non. Je boude. Mon tuteur m'a... Ça ne vous regarde pas. Laissez-nous.

Joseph est sorti. Nous sommes restés seuls, Adeline et moi. La jeune fille appuie ses bras et sa tête sur la rampe et je l'entends qui sanglote.

J'ai gravi l'escalier comme si j'avais des ailes aux talons. J'ai pris Adeline par les épaules et l'ai forcée à me regarder.

— Adeline, qu'avez-vous ? lui ai-je demandé.

— Oh ! que je suis malheureuse !

De grosses larmes coulent sur ses joues.

— Expliquez-moi la cause de votre tourment, voulez-vous ?

— Mon tuteur veut que j'épouse M. Fécamp.

— Quoi ? Ce gros plein de graisse ! Pourquoi ?

— Il dit que ça « l'arrange ». Est-ce que je sais moi ? Il dit qu'il a besoin de lui pour l'aider dans ses recherches scientifiques. Alors, pour se l'attacher, il veut... me sacrifier. Je lui ai dit que je ne l'aimais pas, mais il s'est moqué de moi ; il veut m'obliger... Mais vous l'empêcherez de me forcer la main, n'est-ce pas, Ulysse ? C'est vous que j'aime.

Transporté de bonheur, je l'ai prise dans mes bras et l'ai embrassée sur la bouche.

— Jamais, moi vivant, me suis-je écrié, ce mariage odieux ne se fera ! Je vous le promets. Je provoquerai votre ridicule prétendant, je le giflerai, je le... tuerai.

— Écoutez, a dit Adeline, tandis qu'un sourire radieux transfigure son visage inondé de larmes, c'est mon tuteur qui a la clef. Il l'a

enlevée parce qu'il a peur que je ne m'enfuie pour ne pas épouser son ami. Mais je lui volerai sa clef, et puis nous partirons ensemble, vous et moi, n'est-ce pas, Ulysse ?

— Certainement, et le plus tôt sera le mieux.

— J'ai vingt et un ans révolus. Il ne pourra pas me poursuivre légalement. Mais si je pars...

Elle s'est interrompue pour réfléchir, d'un air soucieux.

— Si je pars, reprend-elle, je serai déshéritée. Nous serons dans la misère. Je ne possède rien en propre.

Cette remarque m'a refroidi. J'ai vu l'abîme sous mes pieds. Tout mon enthousiasme a fondu comme un morceau de glace au soleil.

Adeline s'aperçoit soudain de ma froideur hésitante.

— Oh ! vous ne m'aimez pas ! s'écrie-t-elle en se tordant les mains dans son désespoir. D'ailleurs, vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez, jamais, jamais ! Vous ne savez que m'embrasser sur la bouche pour me faire croire... Oh ! que je suis malheureuse ! Personne ne m'aime !

Elle a tourné le dos, est partie en courant. Je l'appelle :

— Adeline !

Elle s'est retournée au bout du couloir pour me dire :

— Allez manger à l'office. Vous n'êtes bon qu'à faire le valet. Vous n'avez aucune intelligence, aucun héroïsme. Vous êtes un coureur de dot. Je vous déteste, je vous déteste !

Elle s'est retournée encore une fois pour jeter :

— Valet ! Valet de chambre !

Puis elle a disparu définitivement.

J'ai descendu quelques marches le dos voûté, pour me rendre à l'office. Puis je me suis révolté. J'ai rebroussé chemin. J'ai grimpé jusqu'au troisième en courant. Je suis entré dans ma chambre. Je me suis jeté sur le lit en pleurant.

CHAPITRE V

Je suis désespéré, accablé. Adeline a raison, je suis un pauvre type. J'ai envie de me suicider.

Puis j'ai essayé de voir clair dans tout cet éclat. Adeline m'a dit qu'elle m'aimait, je l'ai embrassée, nous nous sommes disputés. Tout cela n'est-il pas normal ? On voit ça tous les jours. Une simple querelle d'amoureux. Nous nous raccommoderons, voilà tout.

Et soudain, j'ai vu dans tout ça quelque chose de bizarre. Car enfin, que s'est-il produit en fin de compte ? Rien, sauf que je suis toujours prisonnier. Cette histoire de clef... Tout se passe comme si Adeline avait voulu escamoter ma colère et mon envie de fuir, par une crise de larmes. Elle a essayé d'attiser mon amour pour que je reste. Il y a des femmes qui versent des larmes sur commande. Et maintenant, je ne puis plus partir sans avoir eu au préalable une explication avec elle, sous peine de paraître goujat... Si j'allais demander cette clef à son tuteur en lui disant que j'aime sa pupille ? Il me rira au nez, me menacera de la déshériter. Et nous en serons revenus au même point.

Et si elle m'avait menti, avec ce prétendu mariage que son tuteur veut, soi-disant, lui imposer ? Pour se faire plaindre, pour se rendre intéressante, et en définitive pour m'empêcher de vouloir m'enfuir ? Si elle faisait semblant de m'aimer ?

Peut-être, en mettant les choses au mieux, a-t-elle fait tout cela pour m'éprouver, pour m'inciter à l'épouser sans dot ? Dans l'auto, elle a dit qu'elle m'aurait offert sa fortune sur un plateau si j'avais commencé par lui demander sa main quand je la croyais sans le sou. Si c'est bien le cas, j'ai eu tort d'hésiter quand elle m'a proposé de m'enfuir avec elle. Pour la seconde fois, je suis tombé dans le piège.

Oh ! puis, j'en ai assez de cette maison, et même d'Adeline ! Je chercherai une scie à métaux, je scierai les barreaux d'une fenêtre et je m'enfuirai. J'en ai marre de tout ça.

En attendant, je la crève... Rien à manger ; c'est gai !... Elle a dit que je n'étais pas héroïque. Mais il faut un certain héroïsme pour faire la grève de la faim. En tout cas, je le jure, foi d'Ulysse Clodolles, je ne mangerai pas un morceau de pain dans cette maison tant que...

Tiens ! on frappe à ma porte. Est-ce Adeline repentante qui vient me demander pardon ?

— Entrez.

La porte s'est ouverte. J'ai vu sur le seuil le jeune valet qui m'a parlé tantôt en bas, suivi d'une négresse qui porte un plateau.

— Nous avons eu pitié de vous à l'office, dit le jeune homme. Alors, on vous apporte quelque chose à manger. J'aurais bien monté le plateau moi-même pour vous obliger, mais il m'est interdit de servir.

— Il vous est interdit de servir ? dis-je, incapable de comprendre sa dernière phrase.

Il fait signe que oui avec la tête.

Tandis que la Négrresse pose sur ma table le plateau chargé de vivres, puis s'en va à pas menus, silencieux, il se campe devant moi et m'explique :

— Je suis le valet que vous devez remplacer. Je m'appelle Eugène... Eugène Aimasse. J'occupe la chambre contiguë à la vôtre, et...

Je l'interromps :

— Comment saviez-vous que j'étais dans ma chambre ?

— Où pouviez-vous être ?

— C'est juste. Vous êtes bien gentil, mais je n'ai pas faim.

— Allons, levez-vous. Ça va refroidir. Ce n'est déjà pas très chaud.

Je me suis jeté à bas du lit d'un coup de reins.

— Dites donc, ai-je demandé. Qu'est-ce qui se passe dans cette maison ? Depuis combien de temps êtes-vous ici ? Est-ce qu'on vous a déjà fait le coup de la clef, à vous ? Quels sont vos rapports avec M^{lle} Adeline ? Pourquoi voulez-vous quitter ? Quand partez-vous ? Et vous laissera-t-on partir ? Enfin, pourquoi n'êtes-vous pas autorisé à porter vous-même un plateau ?

Il a fait :

— Chut !

En mettant un doigt sur sa bouche.

— Ne parlez pas si fort... J'ai à faire en bas.

Il a encore baissé la voix pour dire :

— Mangez tranquillement. Je viendrai vous voir tout à l'heure. Nous bavarderons.

Il s'est retiré sur la pointe des pieds et a fermé doucement la porte. Un vrai valet, bien stylé. Il a la mine rougeaude d'un campagnard, avec une certaine distinction tout de même. Il a dû habiter longtemps la ville. Ça l'a dégrossi. Pourquoi est-il entré comme domestique dans cette maison ? Dans quelles circonstances ? Est-ce Adeline qui l'a séduit ? Il est joli garçon. Je sens un pincement de jalousie au cœur. Mais pourquoi diable fait-il tant de mystères ?

Malgré mon grand serment, je me suis assis à la table et me suis mis à manger. C'est presque froid, mais c'est bon. Il y a là, au complet, le menu annoncé par le bouledogue. Le vin est exquis.

À mesure que je mange, je vois l'avenir sous des couleurs moins

sombres. J'ai haussé les épaules pour me moquer de moi-même, de ma colère récente. Je pense.

Si j'avais du génie, je trouverais le moyen de rester ici et d'épouser Adeline sans qu'on la déshérite. Ça doit être moins dur à résoudre que la quadrature du cercle. Entretenir l'amour de la jeune fille, démasquer ce Fécamp, qui est sûrement une canaille, un être immonde. Me faire bien voir du tuteur, lui rendre service. Ce ne doit pas être la mer à boire.

C'est dit : je reste. Observons, ouvrons l'œil, scrutons, imaginons, osons. La fortune, dit le proverbe, sourit aux audacieux. Eh bien, c'est facile : de l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace. La fortune pleuvra sur moi : je n'aurai qu'à ouvrir la bouche pour l'avaler.

Et si rien ne réussit, si je vois qu'il n'y a rien à faire, il sera toujours temps de partir. Il n'y a pas de porte qui ne puisse s'ouvrir en y mettant de l'obstination. Pourquoi se fâcher ? Jouons le jeu. Ce sera au plus fin, messieurs !

Ce vin est vraiment excellent. Je vois la vie en rose... Qu'est-ce qu'il a dit, Joseph ? Ah ! « Nous sommes tous des pantins, et c'est le Vieux qui tire les fils. » Le « Vieux » ? Parbleu ! Il a voulu dire le bon Dieu. Il y a longtemps que je le savais, que le Monde est un théâtre guignol. Shakespeare l'a dit : « Le Monde entier est une scène de théâtre. » Eh bien, faisons notre office de marionnettes ; laissons-nous tirer par les ficelles du Vieux. Ce n'est pas si désagréable.

Voilà, j'ai fini mon repas. Je me suis laissé tomber dans le grand fauteuil ; j'ai fermé les yeux, et j'ai fait la sieste.

*

* *

Quelqu'un me secoue l'épaule. Je me réveille.

J'ai reconnu Eugène. Il s'excuse de me déranger. Je l'invite à s'asseoir dans l'autre fauteuil. Il m'a offert une cigarette. Il m'a fait voir qu'il y avait du café sur la table, tout fumant dans les tasses.

— C'est vous qui l'avez porté ? ai-je demandé.

— Non. C'est Olympe.

— La Nègresse ?

— Oui.

— C'est elle qui fait la cuisine ?

— Oui.

— Vous la félicitez de ma part ; c'est un vrai cordon bleu.

Il acquiesce d'un signe de tête.

Nous avons bu le café en silence. Chacun de nous attend que l'autre prenne la parole. C'est Eugène qui a parlé le premier :

— Ça fait près d'une semaine que je suis ici.

— Mais, dis-je, l'annonce a paru ce matin dans le journal.
M^{lle} Gade me l'a montrée.

— C'est une autre. C'est parce que, hier, j'ai averti que je désirais m'en aller. Alors, on cherche un remplaçant. C'est vous, apparemment, qui allez prendre la suite.

— Ce n'est pas ce que m'a déclaré M. Degars.

— Oh ! n'accordez aucune créance aux paroles d'un seul des habitants de cette maison. Ils mentent tous comme des arracheurs de dents.

Il a baissé la voix pour me dire ça, en jetant un regard craintif vers la porte.

— Adeline comprise ? ai-je demandé.

— Surtout elle !

Il est resté silencieux un long moment.

— Pourquoi voulez-vous partir ? ai-je demandé.

— Je n'aime pas le genre de cette maison.

— Expliquez-vous.

Il a haussé les épaules d'un air désabusé.

— Je n'aime pas ce qu'on me fait faire... Vous savez, en venant ici, je croyais me mettre au service d'un célibataire : ouvrir les volets de sa chambre, lui porter le petit déjeuner au lit, introduire des visiteurs, accourir quand on sonne, épousseter, faire un peu de ménage, des courses, que sais-je... Voilà un aperçu des attributions que j'avais envisagées. Servir à plein temps, vous comprenez ? Or, je n'ai rien à faire. Je m'ennuie.

— Vous n'avez rien à faire ?

— Mon service consiste uniquement à porter ses repas au Vieux trois fois par jour, et c'est tout. Il m'est interdit, à part ça, de faire la moindre besogne.

— Le Vieux ? me suis-je écrié. Quel Vieux ?

Il a levé le doigt vers le plafond, puis il a dit à voix basse :

— Il habite là-haut, tout seul. Oh ! pas au-dessus de votre chambre. Le chemin est compliqué. Il faut suivre un long couloir au rez-de-chaussée. On trouve une petite porte blindée. C'est Joseph qui garde la clef de cette porte. C'est lui qui m'ouvre la porte, puis qui la referme quand je reviens. La porte ouverte, on se trouve dans une sorte de cage d'ascenseur immense, haute de plusieurs étages. Mais il n'y a pas d'ascenseur. Au centre de la salle il y a un escalier tournant, assez large. Quand on arrive tout en haut, on se trouve dans une seconde salle absolument vide, éclairée par une verrière. Juste en face de l'endroit où débouche l'escalier, on voit appliquée contre le mur, une sorte d'estrade... non, pas une estrade : un petit théâtre... une espèce de guignol pour enfants, si vous voyez ce que je veux dire ; d'ailleurs,

c'est écrit dessus : GUIGNOL, en lettres rouges.

Il s'arrête de parler.

— Oui ? dis-je pour l'engager à continuer.

— Donc, reprend-il, je m'avance dans la salle d'en haut, mon plateau de vivres sur les mains... Ah oui ! j'avais oublié de vous dire que j'avais gravi toutes ces marches pour arriver là, en tenant un grand plateau à deux mains. Et ce n'est pas folichon, croyez-moi, de monter si haut ainsi chargé, car on ne peut pas tenir le plateau d'une seule main : il est trop grand, trop lourd, et on a toujours peur de trébucher et de laisser tomber le plateau. Qu'est-ce que je voulais dire ? Ah ! cette obligation de tenir le plateau à deux mains empêche de se tenir à la rampe, ce qui rend la montée plus difficile. Et les marches en fer sont très hautes, avec des jours entre elles : on voit le vide au-dessous de soi, ainsi que par côté ; ça donne le vertige, et l'escalier tourne, tourne, sans fin, semble-t-il. Où en étais-je ?

— Vous vous avanciez dans la salle d'en haut, avec le plateau.

— Ah oui ! Sur le plateau, il y a toujours des vivres pour au moins quatre personnes, je dirai plutôt pour un ogre, puisque le Vieux vit seul là-haut. Par exemple, à midi, un kilo de viande, un poulet entier, un grand poisson, des hors-d'œuvre variés, des légumes, une bouteille cachetée, des assiettes empilées, des verres, des fromages, des fruits, des gâteaux, de la salade, que sais-je encore... Je me suis encore perdu... Ah ! donc, je m'avance vers le guignol, avec mon plateau ainsi chargé, et je dépose celui-ci sur le rebord plat du théâtre. Puis je redescends, sans oublier d'emporter le plateau vide du dernier repas, ce dernier étant toujours déposé sur le rebord en question quand j'arrive ; et je ne manque jamais de l'enlever avant d'y mettre le plein. Et quand je parle du plateau vide, vous savez, ce n'est pas une façon de parler : tout est ratissé ; il ne reste pas un os, une arête de poisson, une miette de pain. Je me demande où il met tout ça. Si c'est dans son estomac, il faut qu'il ait un estomac d'autruche. Qu'est-ce que je voulais dire ?... Ah ! le lendemain ça recommence. Voilà tout mon service. Vous trouvez ça normal, vous ?

— Comment ! me suis-je écrié, et vous n'avez jamais vu ce « Vieux », comme vous l'appellez ?

— Jamais.

— Il ne vous a jamais parlé ?

— Non. Quand je demande des renseignements en bas, à Joseph, il fait : « Ah ! » d'un air mystérieux, c'est tout ce qu'il me répond. Les autres domestiques ne savent rien ; ils ont l'air aussi intrigués que moi, à moins qu'ils ne jouent la comédie.

— Et vous n'avez jamais essayé de...

— Oh ! si. Une fois, je suis resté un quart d'heure pour voir ; mais le Vieux ne s'est pas manifesté. Quand je suis arrivé en bas, Joseph

m'a attrapé, en me menaçant des pires châtimens s'il m'arrivait de nouveau de m'attarder là-haut.

— Et vous n'avez jamais regardé dans le théâtre guignol, pour voir ce qu'il y avait derrière ?

— Si. Je me suis penché plusieurs fois à l'intérieur, mais il n'y a rien, absolument rien.

Eugène s'est penché vers moi, pour me dire à l'oreille :

— Je crois que le guignol communique avec une autre pièce, dans laquelle vit le Vieux.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— Le mur derrière le théâtre est tapissé, et j'ai vu une petite fente à gauche. Il doit y avoir là une porte, mais il n'y a ni bouton ni poignée pour ouvrir, et le raccord de la tapisserie est si bien fait, que, sans cette petite fente, je n'aurais jamais deviné comment...

— Inouï ! me suis-je écrié. Ainsi, tous les devoirs de votre charge consistent uniquement à porter sa pitance à ce vieux-là ?

— Oui, trois fois par jour. J'ai demandé souvent qu'on m'emploie à faire autre chose, mais Joseph dit que le Vieux ne veut pas ; il exige que je sois exclusivement à son service. Pourtant, il ne m'appelle jamais hors des repas.

— Il appelle ? Vous ne lui portez donc pas ses repas à heure fixe ?

— Non. Il sonne quand il veut manger. La sonnette est dans l'office. Il y a une autre sonnette dans ma chambre. Quant à lui, personne ne semble l'avoir jamais vu. Tout se passe comme s'il n'existait pas, à part cette histoire de plateau de vivres à monter.

— Extravagant. Et que faites-vous ici toute la journée ?

— Je dors, je lis, dans ma chambre. Je rêve.

— Vous n'avez jamais mis les pieds dehors depuis que vous êtes ici ?

— Jamais. J'ai voulu sortir une fois, mais la porte d'entrée du hall était fermée à clef, et il n'y avait pas de clef à la serrure. On m'a dit qu'elle était perdue.

— Ah, ah ! Et vous avez gobé ça ?

— Non, naturellement. J'ai pensé que pour une raison ou pour une autre on voulait m'empêcher de sortir.

— Et vous n'avez pas râlé, tempêté, cassé quelque chose ?

— J'ai pensé que cela ne servirait à rien. Je me suis résigné. J'ai le caractère naturellement doux.

— Ce matin, pourtant, vous avez eu l'air étonné quand je vous ai parlé de cette clef absente.

— Joseph nous épiait. J'ai eu peur de dire la vérité.

— Quels sont vos rapports avec M^{lle} Adeline ?

— Adeline ?

Je le vois rougir jusqu'aux oreilles.

— Oui. Vous a-t-elle jamais cajolé, parlé tendrement ?

Il hésite.

— Si. Elle m'a dit un jour qu'elle m'aimait beaucoup...

— Attention ! Vous a-t-elle dit qu'elle vous aimait beaucoup ou qu'elle vous aimait tout court ?

— Je... ne me... rappelle plus.

Le personnage ne sait où mettre les yeux. Ma figure dure doit l'effrayer. La garce ! Elle lui a fait le même coup qu'à moi. Je décide de scruter le problème.

— Connaissiez-vous Adeline, je veux dire M^{lle} Gade.

Il répond avec effort :

— J'avais fait sa connaissance dans une école de peinture où je faisais des études. Mais je n'ai aucun talent, et...

— Je m'en fous. Elle vous a fait des avances ? Elle a flirté avec vous ?

— Oui.

— Vous n'avez jamais eu l'idée de la demander en mariage ?

— Si, j'en avais envie, mais elle m'avait fait croire qu'elle était une pauvre orpheline sans fortune ; j'ai hésité, et...

— Et, à la fin de l'année scolaire, vous l'avez vue apparaître habillée en princesse de légende, munie d'une voiture de luxe et d'un chauffeur en livrée ?

— Oui. Comment savez-vous ?

— Elle m'a fait le même coup, espèce d'idiot que vous êtes. Elle vous a fait une scène d'amour déçu et a fini par vous embaucher comme valet de chambre de son tuteur. Mon vieux, elle s'est foutue de vous, et de moi aussi. Et nous ne sommes peut-être pas les premiers. Cette garce-là...

Je serre les poings et les dents. Je me lève, et fais des pas rageurs à travers la chambre. Je grommelle en marchant :

— Mais qu'est-ce que tout cela veut dire, bon Dieu ? Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Je m'arrête devant Eugène pour lui demander :

— Quand on vous a dit qu'on acceptait votre congé, c'était avant que j'arrive ici ?

— Oui, oui, mais...

— Quoi ?

— Je ne sais pas si je partirai à la date prévue.

— Ah non ?

Je m'assieds en face de lui et j'attends la suite.

— Expliquez-vous, voulez-vous ?

— Voilà. On m'a fait une... proposition.

— Quelle proposition ?

Il a l'air embarrassé, détourne son regard.

— Eh bien, il paraît que le Vieux désire faire sur moi une... expérience.

— Vraiment ? Quel genre d'expérience ?

— Je ne sais pas au juste. C'est sans danger, sans douleur, m'a dit le patron. Je resterai couché quelques jours, puis on me donnera cent mille francs et après je pourrai partir quand je voudrai.

— Et si vous refusez de vous soumettre à cette expérience ?

Il rougit, détourne son regard.

— C'est la carte forcée, hein ? On vous a menacé ?

Il se décide à parler franchement. Je le comprends en voyant ses yeux braqués sur les miens. J'y lis une certaine détermination mêlée d'angoisse.

— Je ne sortirai pas d'ici tant que je n'aurai pas accepté. D'ailleurs...

— D'ailleurs ?

— Que j'accepte ou non, l'expérience se fera quand même.

Il baisse maintenant la tête, d'un air accablé. Je plains ce pauvre type sans ressort qui se laisse mener à l'abattoir sans se révolter.

— C'est Joseph qui vous a dit tout ça ?

— Non. C'est M. Degars. Il m'a appelé plusieurs fois dans son bureau pour m'en parler.

— Et vous avez fini par accepter ?

— Dame ! Cent mille francs, c'est quelque chose...

— Et si on ne vous les donne pas ? Et si vous claquez pendant cette expérience ? D'abord, en quoi consiste-t-elle, cette expérience ? Vous devez bien le savoir, voyons ! Vous n'auriez pas accepté si on ne vous avait pas dit...

— Je ne sais pas si j'ai le droit de vous dire...

— Écoutez : nous sommes solidaires, vous et moi. Nous sommes en danger tous les deux dans cette maison, je le vois, je le sens. On nous a attirés ici par la ruse pour nous faire servir de cobayes dans je ne sais quelle expérience diabolique. Il faut tirer tout ça au clair. Racontez-moi ce que vous savez. Puis nous discuterons, nous verrons ce que nous devons faire. L'union fait la force.

— Oui, je crois que vous avez raison. Eh bien, voilà...

Il rapproche son fauteuil du mien, et avance sa bouche tout près de mon oreille pour me parler à voix basse.

— Un instant, dis-je. Quand vous êtes arrivé ici, il n'y avait pas déjà un autre domestique que vous deviez remplacer ?

— Si, mais je l'ai à peine entrevu. Je n'ai pas eu le temps de lui parler.

— Et qu'est-il devenu ?

— Je ne sais pas. La première nuit, j'ai entendu des cris...

— Quel genre de cris ?

— Des cris comme si on appelait au secours. Le lendemain, on m'a dit que le valet que je devais remplacer était parti. J'ai parlé des cris, mais personne ne semblait les avoir entendus.

— Votre prédécesseur vous a-t-il confié qu'on devait faire une expérience sur lui ?

— Non, non. La seule fois où je l'ai vu, c'est quand il m'a montré le chemin qu'il fallait suivre pour aller porter ses repas au Vieux ; mais il ne m'a rien dit.

— Bien. Dites-moi maintenant en quoi consiste cette fameuse expérience.

Eugène jette des regards à droite et à gauche et derrière lui pour voir si nous sommes bien seuls dans la pièce, puis il commence à parler si bas, tout près de mon oreille, que je suis obligé de faire bien attention pour capter ses paroles :

— Le Vieux, qui est un savant, paraît-il, veut faire passer tout ce qu'il y a dans mon cerveau sur une substance plastique.

Je le regarde avec effarement.

— Qu'est-ce que ça veut dire : « tout ce qu'il y a dans votre cerveau » ?

— Eh bien, mes pensées, mes souvenirs, tout ce que j'ai appris, tout ce que je sais. Ça s'apparente à un ruban magnétique, vous savez ce que c'est ? Le Vieux piquera des fils sur mon front, sur mes tempes et sur ma nuque. Et mon contenu cérébral passera dans la matière plastique.

— Et votre contenu cérébral désertera définitivement votre crâne ?

— Ah non ! Tout me restera. C'est comme quand on enregistre un disque, vous comprenez ? La musique s'inscrit sur le ruban, mais elle reste quand même gravée sur le disque.

— Ouais, je vois. C'est ce qu'on vous a dit.

— Oui, c'est Degars qui me l'a dit.

— À votre place, je me méfierais. L'opération en question peut vous tuer, ou vous rendre idiot, ou fou... D'abord, ça n'existe pas ; les progrès actuels de la science ne permettent pas encore de...

— Il paraît que si. C'est le Vieux qui a inventé ça.

— Et qu'est-ce qu'il en fera, le Vieux, de cette matière plastique enrichie par votre cerveau ?

— Ça, je ne sais pas.

— Quand aura lieu cette expérience ?

— Après-demain.

— D'ici là, je vous conseille de réfléchir.

— Oui, oui.

Il fixe les lames du parquet, perdu dans un abîme de perplexité.

— L'ennui, fait-il tout à coup en levant la tête, c'est que je sens que ma résistance, qui était forte au début, diminue chaque jour. Il me

semble que quelqu'un... m'hypnotise, si vous voyez ce que je veux dire.

Je me décide :

— Écoutez, le mieux que nous ayons à faire, tous les deux, c'est de foutre le camp hors de cette maison. Tout ça ne me paraît pas très catholique. Je vais demander la clef à ce Degars, et puis nous filerons. Ça va ?

— Il vous demandera pour quelle raison vous voulez sortir.

— Ça ne le regarde pas. S'il lui faut absolument un prétexte, je dirai qu'il faut que j'aille chercher ma valise, ma malle, et avertir ma concierge qu'elle peut louer ma chambre à un autre étudiant.

— Il vous répondra que vous trouverez ici tout ce dont vous pouvez avoir besoin ; il m'a déjà fait le coup. Tenez, venez voir. Je vais vous montrer quelque chose.

*

* *

Il se lève, ouvre la porte, et me fait signe de le suivre. J'obéis, intrigué. Il marche à pas de loup et met un doigt sur sa bouche, d'un air mystérieux.

— Vous voyez ces deux portes à notre gauche ? dit-il à voix basse. Ce sont celles de nos chambres respectives. Là-bas, au bout du couloir, il y a un grenier. Ce n'est pas la peine que je vous le montre : il est vide. À droite, il n'y a qu'une porte à deux battants. Nous allons entrer là.

Il ouvre un des battants et s'efface pour me laisser passer. J'entre. Je vois une grande pièce garnie d'armoires. Il y a des vêtements suspendus à une corde tendue d'un mur à l'autre. Sur une grande table placée contre le mur du fond, j'aperçois des objets de toilette en grand nombre. Dans un coin se trouvent des valises empilées, une malle ou deux.

— Si vous avez besoin de quelque chose, dit Eugène, vous n'avez qu'à vous servir. C'est la consigne que m'a passée le patron. Voici des brosses à dents, des savonnettes, des blaireaux, des crèmes à raser, etc., le tout à l'état de neuf. Vous n'aurez que l'embarras du choix.

— Et je vois ici, jetées pêle-mêle dans cette boîte, des brosses à dents qui ont déjà servi, des tubes entamés. Quant aux articles neufs, ils me paraissent avoir été placés là afin de nous enlever tout prétexte que nous pourrions invoquer pour sortir. Qu'est-ce qu'il y a dans ces armoires ?

— Des chemises, des caleçons, des chaussettes, tout à l'état de neuf. Ça aussi c'est pour nous.

— À condition que ça colle avec notre taille, nos pointures.

J'ouvre une armoire.

J'ai sorti une chemise pliée, bien repassée.

— Du 38. Oui, c'est mon tour de cou.

— C'est le mien aussi.

Je regarde mon compagnon, et je vois qu'il a la même taille, la même carrure que moi.

— Votre prédécesseur aussi, avait le même numéro de chemise ?

— Sans doute, oui. Il était fait à peu près comme vous et moi.

Je hoche la tête, en réfléchissant.

— Qu'est-ce que c'est que ces vêtements pendus ?

— Je ne sais pas. C'est pour nous aussi, probablement.

Je m'approche des vêtements.

— Ces vêtements ne sont pas neufs ! m'écrié-je ; ils ont déjà servi.

Voyez ces taches sur ce veston, ces pantalons froissés, cette chemise sale... Oh ! dites donc ! Regardez. On dirait la dépouille d'un mort. Et les autres vêtements... il y en a cinq. On dirait cinq morts, pendus côte à côte.

Je contemple ce spectacle avec des yeux avides. Sous le cintre qui supporte chaque veston, il y a une barre qui porte le pantalon replié, et, sur chaque pantalon, il y a une chemise, un caleçon, des chaussettes accrochées au caleçon avec des épingles à linge, et, en dessous, par terre, une paire de bottines. Il y a donc en tout cinq complets, cinq chemises, cinq caleçons, cinq paires de chaussettes, cinq paires de chaussures, cinq cravates. Et là...

Ma main s'est portée vivement dans la poche intérieure du premier veston. J'en ai tiré un portefeuille. Dans le portefeuille, j'ai trouvé des billets de banque, des tickets de métro et une carte d'identité au nom de Georges Escave, étudiant, avec une photo collée dessus, représentant un type jeune.

Immédiatement, j'ai fouillé dans les autres vestons. Dans tous, j'ai découvert d'autres portefeuilles avec des photos d'étudiants, tous jeunes, tous beaux garçons. Dans les autres poches, j'ai trouvé des porte-monnaie, des paquets de cigarettes, des clefs, et divers objets.

— Que sont devenus les types qui étaient « là-dedans » ?

Eugène a l'air tout pâle.

— Je n'avais jamais pensé à regarder, dit-il d'une voix faible.

— L'étonnant, c'est qu'on ait laissé tout ça là, à notre portée. Ça prouve que les maîtres de céans se fichent pas mal que nous découvriions le pot aux roses : ils se croient plus forts que nous et assurés de l'impunité. C'est ça qui est grave.

Je bondis vers la table.

— Regardez, comptez les objets contenus dans cette boîte : il y a cinq brosses à dents usagées, cinq tubes entamés... tout marche par cinq. Ces types-là occupaient nos chambres ; et puis, après leur

« départ », on a fourré là-dedans leurs affaires. Mon pauvre vieux, nous sommes ici dans le château de Barbe-Bleue, vous savez... les six femmes pendues et la septième qui a failli y passer. Ici, il y a cinq hommes pendus ou plutôt disparus, vous êtes le sixième, et moi le septième. Le compte y est. Et après nous... Écoutez, je ne veux pas rester une minute de plus dans cette maison. Venez, nous allons demander des explications à ce Degars. Nous allons le sommer de nous ouvrir la porte ; une fois dehors, nous irons avertir la police. S'il refuse de nous ouvrir, nous emploierons la force, nous démolirons la porte, au moyen d'une barre de fer, d'une hache, d'un outil quelconque ; si on nous oppose de la résistance, nous abattons tous ceux qui nous attaqueront. De toute façon, si nous devons y laisser la peau, nous vendrons au moins celle-ci fort cher.

J'ai pris par la main mon compagnon réticent, et je l'ai entraîné dans le couloir. Au fond du couloir, devant l'escalier, il y avait Joseph, l'œil mauvais.

Nous nous sommes arrêtés, et j'ai ouvert la bouche pour déballer mon sac, mais il m'a prévenu.

— Le patron, a-t-il dit, demande à parler à M. Eugène.

— Ah oui ? ai-je dit. Eh bien, justement nous allions descendre pour aller le voir. Venez, Eugène.

— Halte-là ! j'ai dit : Eugène tout seul, réplique Joseph.

Je me suis mis soudain en colère.

— Ta gueule ! ai-je lancé à Joseph. Ôte-toi de là. Laisse-nous passer, sinon...

J'ai fait un geste pour le repousser. J'ai reçu son poing entre les deux yeux. Quelque chose de vague a troublé ma vision. J'ai eu l'impression que je tombais à la renverse dans du coton, et que je m'enfonçais dans du noir...

CHAPITRE VI

Quand je suis revenu de mon évanouissement, j'étais couché sur mon lit, tout habillé. Mes idées, d'abord confuses, sont devenues peu à peu plus nettes. Je me suis remémoré ce qui était arrivé. J'ai porté ma main sur le haut de mon nez et sur mon front, là où j'ai été frappé. Ça me fait mal. Je me suis levé et j'ai passé un peu d'eau sur ma contusion.

Puis j'ai essayé en vain d'ouvrir la porte. J'ai vu qu'il n'y avait pas de serrure : simplement une poignée qui tourne très bien sous mes efforts, mais la porte ne s'ouvre pas. Il doit y avoir un verrou ou un cadenas de l'autre côté. S'il y avait eu une serrure, j'aurais pu essayer d'enlever les vis avec une pièce de monnaie.

Je me suis jeté contre la porte à coups d'épaule, mais je n'ai réussi qu'à me meurtrir. Ça doit être une porte épaisse, et de plus, comme elle s'ouvre en tournant dans la pièce, il est très difficile de l'enfoncer.

Je me suis assis dans le fauteuil, pour méditer. Ainsi, cette fois, c'est très net : je suis prisonnier. Si on veut, on peut me laisser mourir de faim. Personne ne sait que je suis venu ici.

Mais pourquoi m'aurait-on attiré dans ce piège uniquement pour me faire mourir de faim ? Il me paraît évident que j'ai été amené ici dans un autre but, un but précis. Le danger n'est pas immédiat. Je n'ai qu'à attendre. On viendra bien m'ouvrir tôt ou tard.

Naturellement, j'ai échafaudé des plans d'évasion, dont aucun ne m'a paru satisfaisant. Finalement, j'ai décidé de ruser : faisons semblant de me résigner à mon sort, ouvrons l'œil, et saisissons la première occasion qui me permettra de m'enfuir.

Je suis resté plongé dans mes réflexions jusqu'à la tombée de la nuit.

Et puis, j'ai entendu à l'extérieur un bruit de verrou. La porte s'est ouverte. Adeline est entrée.

*

* *

Elle porte un plateau chargé de vivres.

— Je vous apporte votre dîner, dit-elle en s'avancant dans la pièce. Les rôles sont renversés, pas vrai, monsieur le Valet ? Mais Joseph m'a

dit que vous étiez souffrant. Alors, je me suis offerte... Vous savez que les femmes s'émeuvent quand quelqu'un est malade. Qu'est-ce que vous avez sur le front ? Une bosse. Un bleu ? Vous êtes tombé ? Vous vous êtes fait mal ?

Je ne réponds pas. J'ai l'impression qu'elle est parfaitement au courant du coup de poing que j'ai reçu.

Comme elle barre le seuil de la porte, je décide de la repousser brutalement et de m'enfuir. J'allais exécuter mon projet, quand elle a dit :

— J'ai une surprise pour vous. Regardez ce qu'il y a sur le plateau.

J'ai jeté machinalement un coup d'œil sur le plateau, et j'ai vu, au milieu des plats, une énorme clef.

— C'est la clef d'en bas, dit Adeline à voix basse. J'ai réussi à me la procurer pour vous la donner.

— Adeline ! Ça, c'est chic !

Mon cœur a fondu. Toutes mes appréhensions se sont envolées. Je me suis penché sur Adeline pour lui faire un baiser sur la joue.

— Laissez-moi passer, ai-je dit. Je m'en vais tout de suite.

— Ah mais non ! Vous ne pouvez pas. On vient de lâcher les chiens pour la nuit : vous seriez mis en pièces. Attendez qu'il fasse jour. La cuisinière attache les chiens tous les matins, à l'aube. Je viendrai vous chercher quand elle sera occupée dans sa cuisine. Les autres habitants du château se lèvent plus tard.

— Bon, entendu.

En réalité, je suis décidé à tenter ma chance au milieu de la nuit. Je ferai un détour pour éviter les chiens, puis j'essayerai de franchir le mur d'enceinte.

Adeline vient de déposer le plateau sur la table.

— Asseyez-vous, voyons ! Il y a du consommé, du jambon, une omelette, du poisson, du dessert.

Elle enlève le couvercle de la soupière et me sert le potage.

— Mangez avec moi, suggéré-je. Je vous invite. Il y en aura bien pour deux.

— Non, j'ai déjà dîné. D'ailleurs, il ne faut pas qu'on me trouve ici. Je me sauve.

— Attendez un moment, plaidé-je tout en avalant le potage. Comment avez-vous fait pour vous procurer cette clef ?

— Je l'ai prise dans le placard du bureau de mon tuteur.

— Ne s'apercevra-t-il pas qu'elle manque ?

— Non, car mon tuteur et M. Fécamp ont chacun la leur dans un tiroir de leurs bureaux respectifs. Celle-ci est une clef de réserve. J'ai profité d'un moment où...

— Pour quelle raison me l'avez-vous apportée ? Vous m'avez injurié tout à l'heure. J'ai cru, à vous entendre, que vous m'en vouliez

à mort.

— Oui, c'est vrai sur le moment. Mais une femme, c'est changeant, vous savez ? J'ai réfléchi. J'ai reconnu mes torts. J'ai compris votre position.

— Quelle position ?

— Eh bien, vous voulez épouser une femme riche. C'est votre droit, après tout. Pourtant, je ne vous le conseille pas. Si vous ne faites rien, si vous vivez à ses crochets, elle vous méprisera à la longue. De plus, une femme riche est dépensière. Si son mari ne gagne rien, elle aura tôt fait de dépenser sa dot pour sa toilette, ses sorties, que sais-je ? Vous finirez par manquer d'argent, vous aurez des scènes de ménage, vous divorcerez... De mon côté, je désirais épouser un homme qui me prît nue comme un ver, pour l'éblouir plus tard avec ma dot et mes « espérances ». Mais, pour les mêmes raisons que je vous ai dites, ce projet m'a paru tout à coup chimérique. D'ailleurs, de toute façon, mon tuteur m'a fait comprendre qu'il me déshériterait si je me mariaais contre son gré. Dans ces conditions, comme personne ne veut m'épouser si je suis sans le sou, je...

— Que ferez-vous ?

— J'épouserai M. Fécamp, voilà.

Une larme a jailli de son œil, a roulé sur sa joue.

— Adeline !

Je me suis levé, bouleversé, et l'ai prise entre mes bras.

— Adeline, ai-je dit avec passion, si vous voulez encore de moi, je vous épouserai sans dot, sans rien. Je travaillerai, je...

— Vous feriez ça ?

Elle me contemple avec des yeux extasiés.

— Oh ! Ulysse ! Ça fait une éternité que j'attends que quelqu'un me déclare qu'il consent à m'épouser pour moi et non pour ma fortune. Et c'est vous qui me l'avez déclaré. Désormais, vous serez mon dieu et son prophète. Je passerai ma vie à vous chérir, à vous adorer. Je vous...

Je lui ai coupé la parole en la serrant contre moi et en l'embrassant sur la bouche.

Quand je l'ai lâchée, elle a dit :

— Ulysse, je vais penser à vous toute la nuit. Vous êtes sûr que vous voulez m'épouser sans dot ? Vous ne changerez pas d'avis d'ici demain matin ?

— Non, je ne changerai pas d'avis.

— Jurez-le.

— Je le jure.

— Si vous vous parjuriez, si demain vous veniez me dire : « J'ai réfléchi pendant la nuit, et décidément, je ne crois pas que je pourrai prendre sur moi d'épouser une femme pauvre » ; si vous disiez cela, je

ne sais pas ce que je ferais, je me suiciderais, je me jetterais du troisième étage. Peut-être je vous tuerais avant.

— Je ne réfléchirai pas. Demain matin, nous fuirons ensemble, puis nous nous marierons.

— Je viendrai vous chercher dès que les chiens seront rattachés. Vous penserez à moi pendant la nuit ?

— Toute la nuit, Adeline.

— Dites-moi encore que vous m'aimez. Mais que je suis sotte ! Vous ne me l'avez encore jamais dit une seule fois.

— Eh bien, maintenant je vous le dis : je vous aime, Adeline, je vous aime, je vous aime, je vous aime.

— Dites-moi que vous m'aimez pauvre, sans fortune, sans dot.

— Je vous aime pauvre, sans fortune, sans dot.

— Oh ! Ulysse ! Ulysse !

Elle s'est mise à sangloter. Comme je voulais la reprendre dans mes bras, elle m'a échappé. Puis, m'ayant fait un petit baiser sur le nez, elle est partie en disant :

— À demain.

Elle a refermé la porte. J'ai entendu ses pas légers décroître dans l'escalier.

Je me suis assis à la table et j'ai terminé mon repas avec appétit. J'ai vidé la bouteille.

*

* *

Comme je finissais la dernière gorgée, j'ai entendu un tumulte qui semblait provenir du couloir. J'ai prêté l'oreille. Je perçois des piétinements, des exclamations, des cris, des protestations véhémentes.

— Non, je ne veux pas, j'ai réfléchi, j'ai trop peur. Je sais que vous machinez ma perte. Lâchez-moi, lâchez-moi !

Je reconnais la voix de mon « collègue » Eugène, mon voisin de palier. Je me suis précipité vers la porte pour aller voir, j'ai tourné la poignée, mais n'ai pu ouvrir. On a poussé le verrou de l'autre côté ? Est-ce Adeline qui a fait ça ? Absolument désorienté, j'ai donné des coups de poing sur la porte, en criant :

— Qu'est-ce qui se passe ? Ouvrez-moi, ouvrez-moi !

— Au secours ! Venez à mon secours ! crie maintenant Eugène, qui a dû reconnaître ma voix.

J'entends le raclement de pieds d'un homme qui refuse de marcher et qu'on entraîne de vive force. Ils doivent être plusieurs à le tirer, à le pousser. J'entends des halètements, des coups sourds, des jurons. J'entends encore crier plusieurs fois « au secours ! au secours ! », puis

les pas et les cris s'estompent dans le couloir, retentissent encore faiblement et enfin s'éteignent.

Je suis revenu au milieu de la chambre en serrant les poings.

Qu'est-ce qui se passe dans cette maison ? Est-ce qu'on entraîne Eugène par la force pour lui faire subir l'expérience effarante dont il m'a parlé ?

Et voilà qu'on m'a enfermé dans ma chambre. J'ai la clef d'en bas, mais je ne puis pas ouvrir ma porte. Est-ce Adeline qui n'a pas eu confiance en moi, qui a eu peur que je m'en aille sans elle ? Est-ce pour m'empêcher de secourir mon collègue ? Ou bien tout simplement...

J'ai l'impression tout à coup qu'Adeline m'a joué la comédie, afin que je consente à ne pas essayer de m'enfuir. En me faisant croire à son amour, elle a tenté de faire de moi un prisonnier consentant, volontaire. Par surcroît de précaution, elle m'a enfermé dans ma chambre. Oh ! mais, ça ne se passera pas comme ça. Je...

Bon Dieu, comme j'ai sommeil subitement ! Je titube. M'aurait-on drogué ? Il me semble soudain que ce vin que j'ai bu avait un drôle de goût. Je ne tiens plus debout. Ma vision se trouble.

Je ressens une envie irrésistible de me coucher. Je me suis déshabillé rapidement et me suis mis au lit. J'ai éteint l'électricité.

Avant de m'endormir, j'ai pensé à ces vêtements suspendus dans la salle d'en face, avec les portefeuilles contenant des pièces d'identité. Cinq vestons avec pantalons, chemises, chaussettes, caleçons, chaussures. Cinq vêtements vides, comme la dépouille de personnes mortes.

C'est bien joli, ce que me raconte Adeline, ses déclarations d'amour, ses câlineries, ses projets de fuite en ma compagnie.

Mais avant que je consente à l'épouser, il faudra qu'elle m'éclaircisse tout ça, tout ça : Eugène emmené de force, ma séquestration, la chambre de Barbe-Bleue, les vestons pendus. Les vestons des morts...

À moitié endormi, j'ai un cauchemar : les vestons avec tout ce qu'il y a dessous se sont mis à danser une sorte de danse macabre, en s'agitant sur leurs tringles. Tout à coup, ils sont passés à travers les murs et se sont introduits dans ma chambre.

J'ai ouvert les yeux : ils sont là, devant moi ; ils sautent comme des pantins, de haut en bas, de bas en haut, sans aucun ensemble, avec leurs chaussettes dérisoires qui se trémoussent grotesquement.

Puis Adeline a fait son apparition dans la chambre. L'ensorceleuse s'est transformée en Furie des Enfers ; je vois son visage de Gorgone surmonté de serpents entrelacés qui dressent en l'air une chevelure d'horreur. Elle tient à la main une baguette avec laquelle elle bat la mesure d'une musique lugubre qui retentit soudain comme un chant

macabre.

Elle a fait un signal avec sa baguette. Alors, les vestons se sont groupés au plafond et se sont laissés tomber sur mon lit, leurs bras sans mains dressés en avant. Leurs plis m'ont enseveli dans un linceul de mort.

J'ai hurlé en m'agitant sur ma couche, comme un forcené...

CHAPITRE VII

Un bruit m'a réveillé. Je me suis dressé à demi, je me suis frotté les yeux. J'ai vu que le soleil inondait ma chambre. Quelqu'un frappe à ma porte. J'ai dit :

— Entrez.

La porte s'est ouverte : Adeline a paru. Elle tient un plateau à deux mains.

— Bonjour, dit-elle. Bien dormi ? Je vous apporte votre petit déjeuner.

J'ai fait :

— Ah, c'est vous ?

— Quel air vous avez ! s'est-elle écriée. On dirait que ma vue ne vous fait pas plaisir.

— Mademoiselle, ai-je rétorqué, vous vous êtes moquée de moi hier soir. Vous m'avez porté une clef, mais vous m'avez enlevé l'occasion de m'en servir en poussant le verrou extérieur de ma porte.

— Mais puisque nous devons partir ensemble...

— Pourquoi avez-vous poussé le verrou ?

— Mais je n'ai rien poussé du tout. C'est peut-être Joseph qui l'a fait, ou n'importe qui.

— Quelle heure est-il ?

— Neuf heures.

— Il était entendu que nous partirions au lever du jour.

— J'ai changé d'avis.

— Ah oui ?

Je la regarde sévèrement sans rien dire. Puis :

— Quels étaient ces cris que j'ai entendus hier, un peu après votre départ ?

— Des cris ? Vous avez rêvé peut-être.

— Non, je n'ai pas rêvé. Et vous avez mis une drogue soporifique dans ma boisson, deux mesures valant mieux qu'une pour m'empêcher de sortir.

Elle s'écrie :

— Entendez-le ! Il est devenu fou ! Il est fou !

— Adeline, avant de vous épouser, j'exigerai que vous me fournissiez des explications valables sur les choses mystérieuses qui se passent dans cette maison.

Je me suis raclé la gorge pour assurer ma voix, puis j'ai demandé d'un ton énergique :

— Pourquoi a-t-on entraîné cet homme, Eugène, en employant la force ? Est-il vrai qu'un certain « Vieux » désire se livrer sur lui à une expérience dangereuse, nonobstant sa volonté nettement exprimée ? Qui est le « Vieux » ? Pourquoi me retient-on prisonnier ? Que sont ces vêtements que j'ai vus pendus dans la chambre de Barbe-Bleue, et que sont devenus les étudiants à qui appartenaient lesdits vêtements ? Et vous-même, quel rôle jouez-vous dans tout ça ?

Adeline me contemple d'un air suffoqué. Peu à peu elle reprend sa respiration et ouvre la bouche. Si elle n'est pas sincère, c'est la plus grande comédienne de tous les temps. Elle s'écrie :

— Voilà qu'il me parle de Barbe-Bleue maintenant et qu'il me regarde d'un air menaçant, comme si j'étais... Oh ! il ne m'aime plus ! Il ne m'a jamais aimée ! C'est un hypocrite, un vil séducteur, sans foi ni loi. Oh ! que je suis malheureuse ! Moi qui venais pour...

Elle a fait trois pas à l'intérieur de la chambre, a déposé le plateau sur la table, s'est emparée du plateau vide de la veille, et m'a tourné le dos pour sortir.

Soudain elle s'est retournée et m'a crié, en me lançant des regards féroces :

— Oh ! je me vengerai ! Je vous ferai enchaîner dans une cave. Je vous enfoncez des épingles sous les ongles. Je... je ne sais pas ce que je vous ferai. Je vous tuerai peut-être.

Elle est sortie en coup de vent, elle a claqué la porte, elle a poussé le verrou avec rage. Puis elle s'est enfuie en courant. J'entends ses pas précipités dans le couloir, puis dans l'escalier.

Et, naturellement, avec le plateau, elle a emporté la clef qui était dedans. La garce ! Je suis sûr maintenant qu'elle se fout de moi. J'ai la certitude d'être une dupe, une poire, une proie peut-être...

Mes yeux, qui s'étaient portés vers la table, ont aperçu sur le plateau du déjeuner une chose insolite : une lettre, ou plutôt une enveloppe, posée droite contre la grande tasse.

Je me suis jeté hors du lit, et j'ai saisi l'enveloppe. Dedans, il y a effectivement une lettre. Je l'ai sortie de l'enveloppe, je l'ai dépliée ; j'ai lu :

« Mon cher Ulysse,

« Plus n'est besoin de s'enfuir. J'ai provoqué hier, en vous quittant, une grande scène, menaçant de me suicider, et mon tuteur a cédé. Il consent maintenant à notre mariage. Le Fécamp, pressenti, a renoncé à moi gentiment, tout en faisant semblant de boudier. Au fond, je crois qu'il acceptait ma main uniquement pour faire plaisir à mon oncle, et il est bien content d'être débarrassé de moi. Ces hommes de science

sont tous les mêmes : ils ne sont amoureux que de leurs alambics et de leurs cornues. Donc, plus d'obstacle à notre bonheur. Mais il est bien entendu que vous m'épousez sans dot, n'est-ce pas ? Sans cela, rien de fait. Mon tuteur désire vous entretenir et je vous prie de descendre dès que vous aurez terminé votre déjeuner et votre toilette, afin que vous appreniez ce qu'il veut vous dire. On viendra vous chercher au moment voulu. D'ores et déjà, je puis vous annoncer que, lorsque vous serez dans le bureau de mon oncle, vous apprendrez une GRANDE nouvelle, qui vous fera sauter au plafond de joie.

« Mille et un baisers de votre fiancée qui vous aime :

Adeline. »

« Ça continue, ai-je pensé ; ou plutôt, ça recommence : la douche écossaise. »

Cette fille serait adorable si elle était moins fantasque et surtout si cette maison grouillait moins de mystères. On poursuit ici, je le sens, un but qui ne peut que m'être funeste. Je compare Adeline à Dalila, non, pas à Dalila, à Judith, de la Bible. Elle veut couper non pas mes cheveux, mais ma tête. Tantôt elle essaie d'endormir ma méfiance en me portant à manger, en m'enivrant avec son prétendu amour ; tantôt elle me rudoie pour me faire bien voir qu'elle est sincère et sans détours. Et pendant tout ce temps, elle poursuit son but caché, un but qu'elle connaît et moi non. C'est un grand avantage qu'elle a sur moi.

J'ai relu la lettre, et un espoir nouveau est né dans mon cœur. Après tout, ce qu'Adeline écrit dans sa lettre a l'air assez vraisemblable. Il se peut très bien que son tuteur ait cédé à la volonté de cette fille volcanique. Tout à l'heure, devant moi, elle s'est mise en colère, mais c'est moi qui avais commencé ; je l'ai énervée, irritée par mes remarques désobligeantes. Je me mets à sa place, et je me sens tout disposé à l'excuser.

Néanmoins, si je l'épouse, j'aurai là une maîtresse femme, qui m'en fera voir de toutes les couleurs. Oh ! mais... je la dompterai, moi, Adeline ! Si vous croyez que je vais me laisser faire ! C'est moi l'homme, non ?

*

* *

J'ai déjeuné rapidement, puis je me suis débarbouillé ; ensuite j'ai voulu me raser. J'ai trouvé sur ma table de toilette un blaireau qui a l'air neuf, un rasoir mécanique, des lames, de la crème à barbe. Tout cela, j'en suis sûr, n'était pas là hier soir. Quelqu'un m'a apporté ces objets et les a disposés là pendant mon sommeil. On aurait pu m'assassiner... À ce compte-là, je pourrais tout aussi bien être

empoisonné, quand je mange ce qu'on me sert.

J'ai haussé les épaules, puis, ma toilette faite, j'ai voulu m'habiller. J'ai alors constaté que mes vêtements, ceux que je portais sur moi en entrant dans cette maison, et que j'ai placés sur le fauteuil hier soir après m'être déshabillé, avaient disparu. À savoir : mon veston, mon pantalon, ma chemise, ma cravate, mon caleçon, mes chaussettes et mes souliers. Tout a disparu, y compris mon portefeuille, avec la pièce d'identité et les billets de banque qui étaient dedans.

En revanche, je trouve sur le fauteuil un pantalon rayé étriqué, et un gilet sans manches ; j'enlève ces articles l'un après l'autre pour les examiner, et je découvre encore, au-dessous, une chemise de grosse toile, des chaussettes noires et une paire de pantoufles de laine à tige montante. Et, encore au-dessous, ironique symbole, un grand plumeau tout neuf !

J'ai revêtu avec rage l'infamante livrée, en pensant aux rires que pousserait Adeline en me voyant accoutré de la sorte. J'ai envie de lui balayer la figure avec mon plumeau !

*

* *

Ne sachant plus que faire, je me suis assis dans le fauteuil, et j'ai attendu.

Pas longtemps. Un pas a retenti soudain dans le couloir. Un pas d'homme. On a frappé. J'ai espéré un moment que, par miracle, ce pourrait être Eugène. Avant que je dise d'entrer, la porte s'est ouverte. Non, ce n'est pas Eugène. Ce n'est pas non plus Joseph. C'est un type grand, élancé, large d'épaules, âgé d'une quarantaine d'années. Qui ça peut-il être ?... Oh ! j'y suis : c'est le chauffeur qui nous a conduits ici, Adeline et moi, dans la somptueuse voiture de maître. Je ne l'avais d'abord pas reconnu, sans sa casquette et sans sa livrée.

Il a fait une légère inclination de tête. Puis il a dit, d'un ton revêche :

— Le patron t'attend. Grouille-toi.

Comment ! Il me tutoie ? Il me parle argot ?

— Je vous remercie, ai-je répondu en appuyant sur le mot « vous ».

— Sans blague !

Il est parti en haussant les épaules. Encore un qu'il faudra que je mette au pas. Est-ce qu'il me prend pour un domestique par hasard ? Il ne sait pas que je vais épouser la nièce de son patron ?

Au fait, *vais-je* l'épouser ? J'en doute fort tout à coup. Je sens que je cours à un nouvel affront. Je redoute une nouvelle entourloupette de la part d'Adeline.

J'ai laissé s'éloigner le larbin pour ne pas m'exposer à descendre

l'escalier en sa compagnie, puis je me suis regardé dans la glace de l'armoire. J'ai rectifié mon nœud de cravate ; j'ai donné un coup de peigne supplémentaire à mes cheveux ; et je suis sorti, dignement.

J'ai fermé la porte, sans pousser le verrou. En examinant l'extérieur de la porte, je me suis aperçu qu'il y avait non seulement un verrou, mais deux grosses vis dont l'une soutient un cadenas fermé à clef. Il faudra que je me procure des outils pour enlever tout ça ; il est vrai qu'on pourra replacer verrou et cadenas pendant mon sommeil. Bah ! nous verrons, nous verrons. Ne nous énervons pas. Allons voir ce que me veut le patron. Ouvrons l'œil et tendons l'oreille. Et puis, quand il aura fini de parler, je lui poserai quelques questions...

*

* *

Je l'avoue à ma grande honte, c'est en tremblant un peu que j'ai descendu les dernières marches de l'escalier.

Le chauffeur m'attendait en bas. Il m'a désigné une porte.

— Première porte à droite, a-t-il précisé d'un ton sec.

— Je sais. Je suis déjà venu.

Il a de nouveau haussé les épaules et il s'est éloigné en sifflant. Il me tape sur les nerfs, celui-là ! S'il veut boxer un jour... Bah ! est-ce qu'un homme distingué se collette avec une valetaille quelconque ? Traitons ça par le mépris. N'y pensons plus.

J'ai frappé à la porte.

— Entrez.

J'ai poussé l'huis. J'ai embrassé du regard la vaste pièce. Fécamp n'était pas là, Adeline non plus.

M. Degars est assis derrière son bureau, en train d'écrire. Il a posé immédiatement sa plume en me voyant entrer. Cette politesse m'est allée droit au cœur.

— Asseyez-vous, je vous prie, monsieur Clodolles.

Il sourit gentiment.

Je me suis assis dans un confortable fauteuil en face de lui.

— Ainsi, a-t-il dit d'un ton enjoué, vous désirez épouser ma pupille ?

— C'est en effet mon intention.

— Il est entendu que vous l'épousez sans dot ? Adeline se mariant contre ma volonté, j'ai décidé...

— Vous avez décidé de ne pas lui donner un sou. C'est entendu : je l'épouse sans dot.

— Et, permettez-moi de vous demander, de quelles ressources disposerez-vous pour vous mettre en ménage ?

— Je travaillerai. Je préparerai sérieusement mes examens pour

devenir professeur.

— Oui. Mais, en attendant que vous soyez reçu ? S'il vous faut plusieurs années... D'abord, je croyais que vous aviez résolu de laisser tomber vos études ?

— Un homme qui désire fonder un foyer trouve toujours un moyen de gagner de l'argent. Je donnerai des leçons pour commencer.

— Et, pendant que vous donnerez vos leçons, Adeline fera le ménage ?

— Ma foi, pourquoi pas ?

— Pauvre jeune homme !

— Pardon ?

— Ma pupille est habituée au luxe, à dépenser sans compter, à être servie. En admettant qu'elle accepte de vous servir de bonne, elle se lassera vite de faire la souillon. Je ne lui donne pas un an pour demander le divorce.

J'ai pâli. Je me suis tu, consterné, ne sachant qu'objecter. Il a souri d'un air amusé.

— Allons, a-t-il dit, ne faites pas cette tête-là. Je vais arranger tout ça. Je ne suis pas l'oiseau de mauvais augure que vous croyez.

Il a pris un temps, puis il a déclaré :

— Lâchez l'enseignement. Adeline n'aura pas de dot, soit. Mais j'ai promis à ma pupille de fournir les fonds pour vous procurer un commerce de luxe, maroquinerie ou bijouterie, dans un quartier chic de Paris, les environs des Champs-Élysées par exemple. Vous aurez des commis pour la vente. Vous, monsieur Clodolles, vous aurez la haute main sur l'affaire. Ma nièce fera très bien à la caisse. C'est un métier où l'on peut gagner beaucoup d'argent sans trop se fatiguer. Vous posséderez une voiture de maître, un bel appartement tout meublé, une loge à l'Opéra, des salons de réception pour la réclame. Vous acceptez ?

Je n'ai pas répondu tout de suite à cette question si brève concluant si abruptement un si étonnant discours.

— Vous hésitez ? a-t-il demandé en fronçant les sourcils.

— Non, non ! ai-je promptement répondu. Je n'hésite pas. J'étais seulement un peu abasourdi par votre proposition, à laquelle je ne m'attendais pas le moins du monde. Je croyais... Oui, oui, bien sûr que j'accepte. Je ne sais comment vous remercier.

Degars me regarde d'un air bizarre. Je devine qu'il va dire quelque chose qui me fera moins plaisir que ses paroles de tout à l'heure.

— Toutefois, reprend-il en abaissant son regard, je vous prierai de rester à mon service jusqu'à ce que j'aie trouvé un nouveau valet pour vous remplacer, ce qui ne saurait tarder. Acceptez-vous ?

— Soit ! ai-je répondu avec effort.

J'ai ajouté, sur un ton mi-badin, mi-irrité :

— Je comprends maintenant pourquoi on m’a obligé ce matin à m’habiller comme ça.

Je porte un index circulaire sur mon torse revêtu d’un gilet sans manche et sur lequel le veston brille par son absence.

— Ça n’a rien de déshonorant, rétorque Degars vivement. Vous connaissez le proverbe : « Il n’y a pas de sot métier. » Et quantités de milliardaires américains envoient leurs fils dans la rue pour vendre des journaux ou cirer des bottes, afin de leur faire faire l’apprentissage de la vie. Alors, c’est dit ? Vous restez à mon service ?

— Certainement.

J’ai ajouté avec grâce :

— Même en vous servant, je resterai votre obligé.

— C’est joli ce que vous venez de dire. C’est même profond... Ah ! j’oubliais : vous devez prendre votre service ce matin même. Votre prédécesseur, en effet, est parti hier prématurément, mais je n’ai pas essayé de le retenir, puisque je vous avais sous la main. Vous savez en quoi consiste votre service ?

Je suis resté longtemps sans répondre. Un flot de pensées a envahi soudain ma cervelle. Je me suis souvenu de ce que m’avaient signalé Joseph et Eugène : le Vieux là-haut... Puis tous les mystères qui règnent dans cette maison sont venus danser une sarabande devant mes yeux... De nouveau, malgré l’espoir dont vient me leurrer le patron, j’ai l’impression d’être une dupe... En somme, Adeline et son tuteur ont réussi à faire de moi un prisonnier volontaire. Je ne me vois pas marié, non. Je me vois esclave. Esclave consentant et dupé. Voué probablement à un destin tragique, comme Eugène, comme tous les autres qui ont laissé leurs vestons et leurs portefeuilles dans cette maison.

— À quoi pensez-vous ?

Je me suis secoué, et j’ai répondu :

— Pardon ! À mon tour, je voudrais vous poser une question, ou plutôt une série de questions.

— Je vous écoute.

— Pourquoi m’a-t-on enfermé hier soir dans ma chambre, tandis qu’on entraînait Eugène Aimasse, mon prédécesseur, sans tenir compte de ses cris et de sa résistance ? Où l’a-t-on conduit ? Que lui a-t-on fait ? Que sont devenus les cinq jeunes gens dont j’ai vu les vêtements suspendus au grenier, avec leurs pièces d’identité dans leurs poches ?

Degars a poussé un éclat de rire en se renversant dans son fauteuil.

— C’est Adeline, dit-il, qui a comploté tout ça pour rendre votre mariage possible. C’est une petite rouée, vous savez ?

— Je ne comprends pas, dis-je, absolument sidéré.

— Elle prétend que toutes ces manigances vous ont poussé à accepter sa main sans dot, chose qu’elle désirait par-dessus tout.

— C'est elle qui m'a enfermé ?

— Je ne sais pas trop : elle, ou un domestique sur son ordre.

— Et Eugène ?

— Elle l'a payé pour vous jouer la comédie.

— Et les vêtements du grenier ?

— Comédie toujours. Vous devez bien comprendre qu'on ne les aurait pas laissés là à portée de vue si... Les pièces d'identité, fabriquées à votre intention, sont truquées, naturellement. Adeline y a travaillé longtemps ; je l'ai aidée pour lui faire plaisir. Elle m'a présenté ça comme une bonne farce qu'elle voulait faire à son amoureux. Les photos sont celles d'étudiants qu'elle a connus et qu'elle a prises elle-même. Elle m'a cajolé pour que j'entre dans son complot. Voilà, vous savez tout.

Je suis resté un long moment silencieux, un peu abruti par ces révélations inattendues.

— Je ne vois pas du tout, ai-je dit enfin, comment ces « manigances », pour reprendre votre expression, ont pu m'amener à accepter Adeline sans dot.

— Elle prétend qu'elle a voulu créer un climat de mystère et de tragédie susceptible de vous faire perdre de vue la réalité banale de la vie quotidienne et de vous transformer en héros de légende. C'est une jeune fille romanesque, vous savez ? De toute façon, ses efforts dans ce sens semblent avoir brillamment abouti, puisque vous voilà fiancés, ce qu'une année ou deux de fréquentation universitaire n'avaient pas réussi à réaliser. D'ailleurs, vous lui demanderez à elle-même de vous fournir quelques explications supplémentaires, et je suis sûr qu'elle saura vous faire comprendre tout cela mieux que je ne saurais le faire.

Je ne sais si je dois rire ou m'indigner. Finalement, j'ai haussé les épaules en disant :

— Écoutez, si c'est ce que vous dites, je ne peux vraiment pas me fâcher.

J'ai encore réfléchi pendant quelques secondes pour bien me pénétrer de la situation, puis, convaincu de la plausibilité de la chose, qui émoustille mon sens de l'humour, je me suis écrié en riant :

— Oh ! la petite coquine !

— Si vous m'appellez petite coquine, je vous tirerai les oreilles quand nous serons mariés.

J'ai fait un saut dans mon fauteuil, car je viens de reconnaître la voix d'Adeline. J'écarquille les yeux en regardant partout, sans la voir.

— Où... où est-elle ? demandé-je d'un ton effaré.

— Dans sa chambre. C'est un système de micros et de haut-parleurs.

— Elle a donc entendu toute notre conversation ?

— Oui.

— Elle trouve ça drôle ? dis-je avec une certaine irritation.

— Vous n'avez pas encore répondu à ma question.

— Quelle question ? dis-je, mes pensées en déroute.

— Je vous ai demandé si vous saviez en quoi consistait votre service. J'attends toujours la réponse.

— Ah, oui ! fais-je avec effort. Il s'agit, je crois, d'un « Vieux » à qui je dois porter ses repas.

— Exactement.

— Et là se borneront tous les devoirs de ma charge ?

— Oui. « Il » vous veut exclusivement à son service.

— Ah ?... N'y a-t-il pas là quelque chose de... bizarre ?

— Peut-être.

J'ai ensuite fait un effort pour exprimer la question qui me brûle les lèvres.

— *Qui est le Vieux ?*

— Ne le lui dis pas, tonton, crie la voix d'Adeline. Ça ne le regarde pas.

M. Degars essaie de sourire, mais je vois passer dans ses yeux une lueur angoissée.

— Si vous le permettez, dit-il, je ne répondrai pas à cette question.

— Pourquoi ?

— Il faut bien qu'il demeure quelque mystère dans cette intrigue maintenant trop claire. N'aimez-vous pas le mystère ?

— Ça dépend. S'il n'est pas dirigé contre moi, s'il ne me menace pas directement, je réponds : oui. Par exemple, j'aime le mystère dans les romans policiers, quand je suis en train de lire dans mon fauteuil, à l'abri du danger. Mais si je suis en train de vivre personnellement ce mystère dans une maison étrangère, fût-ce celle de ma fiancée...

— Ulysse, m'interrompt la voix d'Adeline renforcée par le haut-parleur, ne dites pas que vous faites de l'éclaircissement de ce mystère une condition « sine qua non » à la célébration de notre mariage. Sinon, je mourrai de douleur. Ou bien, je me suiciderai. Car j'en conclurai que vous ne m'aimez pas. À vous de décider.

— Ça va ! ai-je dit, vaincu. Je me résigne au mystère.

— Oh ! qu'il est chou ! fait la voix d'Adeline.

Et puis, j'ai entendu un bruit de baisers. Des baisers d'Adeline. À mon adresse probablement.

Degars s'est levé.

— Eh bien, mon ami, si vous voulez vous rendre à l'office... Joseph vous attend, je crois.

— Bien, Monsieur.

J'ai incliné le buste. Je m'attendais à un serrement de mains, qui n'est pas venu. Degars s'est assis. Il a dit d'un ton sec :

— Vous pouvez disposer.

J'ai tourné le dos et me suis dirigé vers la porte. En sortant, j'ai entendu les éclats de rire perlés que déverse sur moi, depuis le micro de sa chambre, cette garce d'Adeline.

*
* *

Dans le couloir, tout de suite, j'ai rencontré la boule de suif, Fécamp, qui semblait attendre quelqu'un. J'ai compris que c'est moi qu'il attendait, quand il m'a dit :

— Par ici l'office.

Cette formule, prononcée d'un ton rude, m'a déplu. J'ai l'impression que ces trois-là, Adeline, Degars et Fécamp, me manœuvrent comme une poupée de guignol ou comme un pantin dont on tire les fils. Tout se passe en somme comme si on avait voulu briser ma résistance en m'éblouissant par des promesses mirobolantes qui ne seront peut-être pas tenues. Car enfin, tout compte fait, qu'est-il arrivé ? On m'a enlevé toute raison de m'enfuir, et on a réussi à m'habiller en valet, à me réduire à l'état de valet.

J'étais venu pour ça, bien sûr, mais par la suite je m'étais révolté parce qu'on essayait de me retenir malgré moi. Le tuteur d'Adeline m'a expliqué ma séquestration, la présence des vestons, les cris poussés par Eugène, d'une façon qui n'est peut-être satisfaisante *qu'en apparence*. Mais en réalité, qu'y a-t-il là-dessous ? Un instinct me dit que je ne suis qu'un pauvre moucheron empêtré dans une toile d'araignée.

Un chic mariage ?... Ouais ! Je suis berné, nu comme un ver, dépouillé de tout : de mes vêtements, de mon portefeuille, de mes pièces d'identité, de mon libre arbitre, de ma volonté...

— Un Robot.

— Pardon ?

C'est Fécamp qui vient de dire : « Un Robot », complétant ainsi ma pensée, comme s'il possédait le pouvoir de lire dans ma cervelle.

Après avoir dit : « Pardon ? », je l'ai regardé avec effarement. J'ai insisté :

— Vous dites ?

— Vous savez ce que c'est qu'un Robot ?

— Oui : un automate.

— Eh bien, c'est ce que doit être un domestique bien stylé en accomplissant les devoirs de sa charge.

— Je n'ai pas l'intention de m'y soustraire, si c'est pour moi que vous dites ça ! ai-je répliqué avec hauteur.

— Ça vaudra mieux pour vous.

Comment ! Il me menace, à présent ? Je me suis tourné vers lui en

serrant les poings. À ce moment, il a ouvert une porte.

— Voici l'office. Joseph vous attend.

Naturellement ! Je passe de main en main comme un ballon d'enfant. Fécamp a disparu, et je me suis trouvé en présence de Joseph. Il a l'air plus bouledogue que jamais.

— Vous y avez mis du temps ! a-t-il lancé d'un ton bourru. Le Vieux s'impatiente. Il a sonné trois fois.

J'ouvre la bouche pour répliquer. Avant que je puisse le faire, il m'a mis un plateau dans les mains.

— Tenez, portez-lui ça. Je vais vous montrer le chemin.

CHAPITRE VIII

Nous sommes passés dans le hall, Joseph ouvrant la marche, moi le suivant. Je tiens à deux mains mon plateau, qui est chargé d'une pile de toasts, de deux énormes pots, l'un plein de café, l'autre de lait ; il y a encore du sucre, du beurre, de la confiture, des œufs durs, du jambon, du saucisson, du poulet froid, et des jus de fruit variés, et des fruits frais et une tarte immense.

Quel déjeuner plantureux ! Quel est l'Ogre qui va dévorer tout ça ? Car il s'agit, si je ne me trompe, du petit déjeuner : la matinée est à peine commencée.

Dans le hall, nous sommes passés derrière le grand escalier ; nous avons suivi plusieurs couloirs qui se coupent à angle droit, et enfin Joseph, tirant une clef de sa poche, a ouvert une porte qui m'a paru blindée.

J'ai franchi ce seuil derrière Joseph, et je me suis trouvé dans une espèce de hall de gare absolument vide, à l'exception d'un large escalier en forme de vis dont la première marche est située en face de nous, et qui tourne sur lui-même en s'élançant vers des hauteurs vertigineuses.

J'ai levé les yeux, et j'ai vu que le plafond, aussi élevé que la voûte d'une cathédrale, est fait d'une verrière qui déverse une lumière d'un blanc laiteux. Cette clarté blafarde transforme l'escalier en une spirale de rêve et nous-mêmes en fantômes.

— Voilà, dit Joseph. Vous n'avez qu'à monter. Là-haut vous trouverez...

Je l'interromps et je dis à sa place :

— Un théâtre guignol sur le rebord duquel je poserai le plateau.

Joseph me regarde avec stupéfaction.

— Vous êtes au courant ? Qui vous a dit ?...

— Mon petit doigt.

Je lis de la colère dans ses yeux. Ses poings sont serrés. Va-t-il me frapper ? J'aimerais assez qu'il le fît : on verrait danser tout ce que je porte sur mon plateau.

Pourtant il se maîtrise.

— Quand vous aurez déposé le plateau, vous redescendrez immédiatement sans vous attarder : il y a danger. Je vous attends à la porte. Et ne trébuchez pas ; sinon...

J'ai marché vers l'escalier sans dire un mot, et j'ai commencé mon ascension, en portant mon plateau presque à bout de bras, comme une offrande à je ne sais quel dieu barbare. L'escalier tourne autour d'un pilier central épais comme un tronc d'arbre des forêts tropicales. Il y a une rampe, mais je ne peux pas m'en servir, à cause du plateau que je tiens à deux mains.

Mes pas, sur les marches de fer, résonnent, et un écho les répercute dans des lointains mystérieux. Malgré son apparente solidité, cet immense escalier tremble un peu sous mes pas, ce qui rend la montée difficile. Je fais bien attention en mettant chaque pied sur la marche supérieure, pour ne pas m'accrocher avec la pointe de mes chaussures.

Qu'est-ce qu'il a dit, Joseph ? Qu'il y a danger si je m'attarde là-haut ? Est-ce que le « Vieux » va me mordre ? C'est peut-être un Ogre, ce type-là, mais enfin il fait certainement partie de l'espèce humaine, car si c'était un animal, on ne l'appellerait pas le « Vieux ».

Mais qu'est-ce qu'il manigance là-haut, dans sa tour d'ivoire, sans jamais descendre ? À quoi s'occupe-t-il ? Un savant, comme Degars et Fécamp ? Un bandit peut-être ? Un type qui se cache, un criminel qui a peur de la police ? Il est sûrement de mèche avec les autres occupants de cette maison. Dans ce cas, qu'est-ce qui se trame céans ? Quel but monstrueux poursuit-on ? Quel complot ténébreux ?...

À mesure que je monte, la conviction se renforce en moi que cette demeure renferme un mystère que l'esprit le plus délié serait incapable d'imaginer et encore moins d'élucider. J'essaie de comprendre, de « situer » tout ça sur le plan rationnel, sans y parvenir...

« Ne trébuchez pas, sinon... », a dit Joseph. Qu'est-ce qui m'arrivera si je trébuche ?...

Ce qu'elles sont hautes, ces marches ! Il faut lever le pied chaque fois très haut. Ça et la giration constante, ainsi que l'effort déployé pour ne pas basculer le plateau, c'est très fatigant à la longue. Les jambes me font mal, et les bras aussi. La tête me tourne.

Je me suis arrêté pour souffler. J'ai eu tort de regarder en bas à travers les marches : ça m'a donné le vertige. J'ai posé le plateau sur une marche, et j'ai jeté un coup d'œil en haut et en bas par-dessus la rampe. Bon Dieu ! Je n'ai pas encore fait la moitié du chemin.

J'ai passé ma main sur mon front, non pas tant pour essuyer ma sueur, mais pour dissiper mon vertige. À ce moment, j'ai entendu une sorte de bruit rocailleux, semblable à une clameur ricanante, ou plutôt à un hennissement de cheval, que l'écho répercute en l'affaiblissant jusqu'à ce que la rumeur s'éteigne.

Je me suis senti terrorisé. Le bruit résonne encore quelque temps dans mon cerveau, comme un grondement menaçant qui fait penser à la mer en furie quand elle s'abat sur les galets d'une grève. Ou à un

tonnerre assourdi. Ou à une voix furieuse. Est-ce le Vieux qui s'impatiente ? Ou bien un orage au-dehors ? Ou tout simplement mes oreilles qui bourdonnent sous l'effet de la fatigue ?

J'ai vite repris mon plateau et me suis remis à grimper.

Je remarque que j'éprouve maintenant une sorte de respect mêlé de crainte. Oui, tout à coup, je me sens veule et pleutre comme un chien battu qui s'en vient lécher la main de son maître. J'ai beau me révolter contre ce sentiment, plus je monte en tournant, plus je suis dominé par une sensation d'angoisse. De peur, plutôt.

Oui, c'est ça : j'ai peur. Je voudrais m'enfuir, mais je n'en ai pas le courage. Je monte, je monte... Une sorte de souffrance physique et morale m'agrippe les tempes, qui battent très fort. Je monte, je monte, et je me sens devenir je ne sais quelle chose passive et molle qui pourrait fondre, semble-t-il, comme du beurre qu'on fait chauffer. Vais-je m'évanouir ? Tomber à la renverse ?

Je fais encore un effort, et j'arrive enfin sur la dernière marche. Je prends pied avec soulagement sur un sol uni, j'allais dire sur la terre ferme. L'expression est exacte, car c'est un genre de mal de mer que je viens d'éprouver : j'ai fait un jour une traversée en bateau ; je sais ce que c'est.

Je me trouve maintenant dans une salle immense, pareille à celle d'en bas, mais la verrière, cette fois, est très basse, comme si elle voulait m'écraser. Et la lumière ambiante, au lieu d'être laiteuse, est verdâtre. En levant les yeux, je vois que la verrière, qui est à deux pentes comme un toit, est faite de carreaux de verre dont la plupart ont une couleur crème et dont quelques-uns seulement ont une teinte émeraude. De chaque côté de la salle, dans le mur de droite et dans celui de gauche, il y a des multitudes de petites ouvertures grillagées qui doivent être des bouches d'aération.

Et tout à coup j'ai aperçu le théâtre guignol, là-bas, en face, plaqué contre le mur. Il paraît minuscule dans cette immensité. Quand j'ai été plus près, j'ai vu GUIGNOL écrit dessus, comme me l'avait dit Eugène.

Je me suis avancé, les yeux braqués sur cet objet insolite. J'ai stoppé devant le guignol. J'ai été étonné par le naturel avec lequel j'ai déposé le plateau sur le rebord du théâtre. J'ai même eu le temps de jeter un coup d'œil sur la paroi tapissée située derrière, et d'entrapercevoir dans la tapisserie la fissure qu'Eugène m'avait signalée.

Ce n'est qu'après cet instant d'inspection rapide que j'ai ressenti une sorte de terreur m'envahir. Un respect mêlé de crainte. Comme si l'Être qui se cache là, quelque part, m'avait laissé le temps de tout examiner, puis avait soudain décidé d'intervenir.

Oui, je sens une Présence, un je ne sais quoi, un Œil peut-être, qui me regarde, une Intelligence qui scrute la mienne.

Un tremblement m'a saisi. Spontanément, ou peut-être sous l'influence d'une Force occulte, j'ai tout à coup plié le genou, comme un fidèle devant l'autel, puis, m'étant redressé, j'ai fait quelques pas à reculons ; puis, stoppant de nouveau, j'ai ébauché une révérence maladroite. Enfin je me suis retourné et je suis parti, la tête basse, mon corps et mon esprit battus par une sorte de sainte horreur qui m'accable.

J'ai descendu lentement l'escalier, et c'est au milieu de ma descente que j'ai entendu, comme à la montée, cette clameur ricanante qui ressemble à un hennissement. Je me suis arrêté, effrayé, puis je me suis mis à descendre en courant, comme un écolier content de se sentir loin de la férule du maître.

En bas, j'ai vu Joseph qui m'attendait près de la porte. Immédiatement, j'ai ralenti et me suis avancé vers lui avec une démarche normale.

— Ç'a été ? m'a-t-il demandé.

— Très bien.

J'ai vu soudain son regard se durcir et ses poings se serrer.

— Et le plateau vide ? aboie-t-il.

J'ai rougi, consterné.

— J'ai oublié de le prendre, dis-je comme un enfant pris en faute.

Alors il m'a menacé de tous les châtiments, et m'a ordonné d'aller le chercher immédiatement.

Je me suis tourné vers l'escalier, et, devant toutes ces marches à gravir de nouveau, j'ai senti mes forces m'abandonner. Pourtant, fustigé par les ordres mêlés d'injures que me lance Joseph, je me suis exécuté.

Cette seconde ascension a été un véritable martyre. Le sentiment de ma culpabilité, mélangé à une sorte de colère sourde se marient au tournoiement de mon corps et accentuent le vertige de la montée.

Une fois là-haut, je me suis approché, haletant, du guignol, avec la vague crainte d'être châtié par le Vieux. Mon seul châtiment, pourtant, a été d'apercevoir le plateau vide de la veille par terre devant le théâtre, spectacle qui m'a rempli de honte, comme un affront que j'aurais reçu. Quant au plateau plein que j'avais apporté tout à l'heure, il a disparu.

Je n'éprouve pas le sentiment d'horreur sacrée que j'ai ressenti la première fois. C'est peut-être parce que le Vieux est en train de dévorer son repas, dans sa retraite cachée, et que je ne perçois plus sa Présence proche.

J'ai ramassé le plateau dans lequel j'ai rassemblé tous les débris de vaisselle cassée que j'ai pu ramasser et j'ai dévalé toutes les marches en courant, afin d'en avoir fini plus vite. Quand j'ai été de nouveau devant Joseph, une faiblesse m'a pris, la tête m'a tourné, et je me suis

senti défaillir.

Mon malaise n'a pas duré longtemps, et j'ai repris conscience dans les bras de Joseph, qui me tient solidement par les épaules.

J'ai tourné mes regards vers lui. Il me contemple avec une lueur douce dans les yeux, qui donne quelque chose d'humain à sa figure de bouledogue.

— C'est le métier qui rentre, petit, m'a-t-il dit d'une voix bienveillante.

Je lui ai souri. J'ai dit :

— Vous êtes moins méchant que vous n'en avez l'air.

Il a souri à son tour sans répondre.

Après ça, il m'a fait sortir, a refermé la porte, a remis la clef dans sa poche. Il m'a pris le plateau des mains pour le porter lui-même.

— Qui est le Vieux ? ai-je questionné en marchant.

Il a haussé les épaules.

— Je voudrais bien le savoir, répond-il.

Il s'est arrêté et m'a regardé du coin de l'œil.

— Tout ce que je sais, ajoute-t-il, c'est que c'est Lui qui fait tout marcher dans cette maison, y compris le patron. Rien n'arrive sans son ordre exprès. C'est lui le cerveau, vous comprenez ?

— Un cerveau qui a bon appétit ! remarqué-je.

— Tu parles ! Il nous tient comme ça, dans son poing, et nous fait agir, parler, tous tant que nous sommes. Et impossible de lui désobéir ou de s'en aller. Sans quoi, il y a longtemps que j'aurais quitté cette boîte.

À ce moment, d'une façon tout à fait inattendue, un ricanement assourdi, semblable à celui que j'avais entendu dans l'escalier la première fois, mais moins terrifiant, m'a figé sur place. Joseph aussi s'est arrêté, comme effrayé.

— Il entend tout, dit-il en pointant son doigt vers le plafond.

Il ajoute d'un air convaincu :

— Faut pas trop parler... ni même... trop penser, car il lit dans notre cervelle.

J'ai demandé, pour en apprendre davantage :

— Vous prétendez que le Vieux nous manœuvre comme des pantins ou des marionnettes ?

— Exactement. Je te l'ai déjà dit hier, tu te souviens ?

Je me demande s'il se moque de moi ou si tout cela fait partie d'un plan préétabli. Car, maintenant que je suis soustrait à l'horreur sacrée que j'ai ressentie là-haut, je suis porté à voir dans tout ça, non plus de la magie, mais des trucs de passe-passe comme en font les prestidigitateurs dans certaines salles de spectacle.

— Peut-être me révélez-vous un jour le secret du mystère qui plane sur cette maison ? dis-je d'un ton badin.

— Je te répète que je voudrais bien le connaître moi-même. Toutefois, je pourrai t'apprendre un jour ou te faire voir pas mal de choses que tu ignores, petit. Mais encore là j'ai bien peur que ce ne soit le Vieux qui m'oblige à le faire, car il poursuit des buts que nous ignorons.

Il a stoppé brusquement dans sa marche. Quelque chose dans son attitude m'a incité à le regarder en face. J'ai vu ses yeux vitreux, j'ai entendu sa respiration oppressée. Il remue les lèvres, mais aucun son ne sort de sa bouche.

Tout à coup son regard est redevenu normal, avec toutefois une lueur apeurée, comme s'il sortait d'un sommeil troublé.

— Ai-je dit quelque chose ? m'a-t-il demandé.

— Non, rien.

— Le Vieux m'a parlé. Il m'a dit de faire une certaine chose, je ne me rappelle plus quoi, tel jour à telle heure ; j'ai oublié l'heure et le jour. Mais je *sais* que je ferai cette chose-là au jour fixé et à l'heure dite.

J'ai failli éclater de rire, bien que ses paroles me bouleversent. Joseph est-il un illuminé, ou bien entend-il réellement des voix comme Jeanne d'Arc ?

— Qu'est-ce que je fais maintenant ? ai-je demandé en pénétrant avec lui dans l'office... Tiens ! qu'est-ce que c'est que toutes ces chaussures ?

— Ce sont celles du patron, de Fécamp et de mademoiselle.

J'ai saisi les fines bottines de ma « fiancée » et j'ai vu qu'elles étaient un peu crottées.

— Voulez-vous que je les cire ? ai-je proposé ; ça m'empêchera de m'ennuyer.

Il m'a arraché les bottines des mains.

— Non. Le Vieux ne veut pas. Il vous veut exclusivement à son service.

— Alors, je ne peux *rien* faire ? Voilà un esclavage d'un nouveau genre !

J'ai ramassé vivement les bottines, me suis emparé de la boîte contenant brosses et cirage et me suis enfui en criant :

— Je les cirerai dans ma chambre.

Joseph, contre toute attente, ne m'a pas poursuivi. Mais tout à coup j'ai senti *que je n'avais plus envie de cirer ces chaussures*.

Je les ai rapportées tristement à l'office. Joseph me regarde d'un air goguenard.

— Vous n'avez rien à lire ? ai-je demandé. Eugène m'avait dit qu'il lisait dans sa chambre. Ce n'est pas défendu, ça, non ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas du service, ça. Ça vous regarde.

— Il y a peut-être une bibliothèque quelque part ?

— Le patron n'a que des bouquins scientifiques. Demandez-lui.

J'ai fait la grimace. Je faisais mine de m'en aller, quand Joseph m'a rappelé :

— À propos, a-t-il dit, à partir de maintenant, vous occupez au troisième étage la chambre de votre prédécesseur qui nous a quittés ; vous savez... Eugène.

— Pourquoi ce changement ?

— Parce que cette chambre renferme une sonnette qui vous avertira quand vous devrez porter ses repas au Vieux. Et aussi parce qu'il ne faut pas bousculer les traditions établies. Et parce que le Vieux le veut comme ça. Inutile de discuter. D'ailleurs votre chambre sera bientôt occupée par celui qui vous remplacera quand vous serez parti ou plus tôt même... Ah ! autre chose : les devoirs de votre charge vous obligent à demeurer dans votre nouvelle chambre de six heures du matin jusqu'à minuit tous les jours, sans désespérer.

— Pourquoi cette exigence ?

— Parce que le Vieux sonne à des heures irrégulières. C'est pourquoi il veut vous avoir sous la main pour que vous puissiez le servir dès qu'il sonne. Toutefois, à huit heures, à midi et à dix-neuf heures, vous pouvez descendre pour prendre à l'office vos propres repas. Nous avons aussi une sonnette en bas.

*

* *

J'ai tourné le dos et j'ai quitté Joseph. Je suis monté au troisième. J'ai trouvé ma chambre barricadée avec un cadenas dont la clef est absente. Je suis allé dans la chambre contiguë, celle qu'occupait Eugène avant sa disparition.

C'est exactement la même que la mienne. Au-dessus de la porte, à l'intérieur, j'ai vu un gros timbre électrique : ça doit être ça, la « sonnette ».

Zut ! on a oublié de transporter ma brosse à dents ainsi que tout ce qui me sert pour ma toilette. Je suis sorti pour me rendre dans la pièce en face, celle où se trouvent « les dépouilles des morts ». J'ai laissé les deux portes ouvertes ; comme ça, j'entendrai la sonnette si elle sonne.

Je me suis emparé sur la table d'une brosse neuve dans son étui inviolé de matière plastique transparente, d'un rasoir, d'un blaireau, d'une crème à raser, d'un savon, d'un dentifrice, d'un peigne, de serviettes ; et j'ai porté le tout dans ma chambre. Puis, je suis revenu dans la grande pièce.

Tout de suite, mon regard a été attiré par une malle en osier sur le couvercle de laquelle un nom est écrit. Je me suis penché ; j'ai lu : EUGENE ALMASSE.

J'ai soulevé le couvercle, et j'ai vu que la malle était pleine de livres : des bouquins de droit, d'art et quelques romans. J'ai choisi un roman policier que j'ai fourré dans la poche de mon pantalon.

En me relevant, j'ai jeté un coup d'œil machinal sur les vêtements suspendus à la corde. Alors j'ai vu qu'au lieu de cinq vestons, il y en avait six. Je me suis approché vivement et j'ai plongé ma main dans la poche intérieure droite du sixième veston. J'y ai trouvé, comme je m'y attendais, un portefeuille contenant de l'argent ainsi qu'une pièce d'identité avec photo au nom d'Eugène Almasse. J'ai contemplé longtemps le visage du disparu. J'ai remis le portefeuille en place, puis j'ai examiné la « dépouille » d'Eugène : le veston, le pantalon, la chemise, le caleçon avec les chaussettes qui pendent, et au-dessous, par terre, les souliers bien cirés.

Et mes vêtements à moi, qui me les a fauchés ? Où les a-t-on rangés ? Je m'attendais vaguement à les trouver là, pendus avec les autres. On les y mettra sans doute après mon... départ.

Je suis resté là longtemps, plongé dans un abîme de réflexions. Soudain j'ai entendu une voix qui disait :

— Où êtes-vous, Ulysse ?

J'ai reconnu la voix d'Adeline. Je me suis montré sur le seuil.

— Ah ! vous êtes là ?

Elle s'est jetée dans mes bras et m'a tendu ses lèvres. Je l'ai embrassée mollement, mais elle n'a pas eu l'air de s'en apercevoir.

— Ulysse, a-t-elle dit, je comptais vous féliciter pour la façon dont vous vous êtes comporté tout à l'heure pendant votre entrevue avec mon tuteur, mais je n'en ai pas le temps. Il faut que je prenne le train pour aller voir une tante malade et je resterai plusieurs jours absente. Quel contretemps pour deux fiancés qui s'aiment ! J'en suis navrée. Mais qu'avez-vous ? Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Il y a dans cette pièce, ai-je répondu d'un ton tragique, les affaires complètes, je veux dire non seulement la malle mais encore tous les vêtements d'Eugène Aimasse, mon prédécesseur, que votre tuteur m'a dit avoir quitté la maison. Vous ne me ferez pas croire qu'il s'est en allé tout nu !

— Tout nu ? Mais il avait peut-être deux complets. Il a dû oublier le reste de ses affaires ici. On les lui enverra ou bien il reviendra les chercher.

— Il a également laissé son portefeuille avec sa pièce d'identité et d'autres papiers. N'est-ce pas étrange ? Êtes-vous prête à me jurer que vous avez fabriqué également ces pièces de vos propres mains à seule fin de vous moquer de moi, ce qui serait absurde maintenant que je suis dans la combine, je veux dire dans votre *prétendue* combine ?... Tenez, venez voir.

J'ai essayé de l'entraîner à l'intérieur de la pièce, mais elle a

résisté, et s'est mise à crier :

— Je lui ai dit que je n'avais que cinq minutes, et voilà qu'au lieu de m'embrasser, il vient me parler de vêtements, de portefeuilles, de malles et de fantômes. Il veut me faire manquer le train. Il ne m'aime plus. Oh ! que je suis malheureuse !

Elle a fondu en larmes et, me tournant soudain le dos, s'est enfuie vers l'escalier.

— Adeline !

Je me suis élancé à sa poursuite. Je l'ai rattrapée, l'ai enlacée et l'ai embrassée sur la bouche.

— Vous m'aimez donc ? a-t-elle dit à travers ses larmes. Nous sommes toujours fiancés ?

— Bien sûr !

— Oh ! je sens mon cœur renaître. Il était presque brisé. Vous m'attendrez, Ulysse ? Vous serez là quand je reviendrai ?

— Certainement.

— Jurez-le.

— Je le jure.

— Quoi qu'il arrive ?

— Quoi qu'il arrive.

— Oh ! que je suis heureuse !

Elle a fait rouler sa tête sur ma poitrine, puis a descendu l'escalier en courant. Je me suis penché sur la rampe. Elle s'est retournée et m'a lancé un baiser avec la main.

Une voix dans ma tête m'a chuchoté que j'étais une dupe. J'ai acquiescé. Cette fille me fait tourner comme une toupie. Comment toute cette aventure finira-t-elle pour moi ? Adeline a dit que je devais l'attendre « quoi qu'il arrive ». Qu'arrivera-t-il ? Sait-elle qu'il arrivera quelque chose ?

Je suis revenu dans ma chambre, j'ai fermé ma porte, et, assis dans un fauteuil, j'ai tiré de ma poche le roman policier que j'ai chipé dans la malle d'Eugène.

Je ne parviens pas à fixer mon attention. J'ai fermé le livre et j'ai réfléchi. Les auteurs policiers ont la partie belle : ils connaissent à l'avance le mot de l'énigme. Mais si je posais à l'un d'eux « mon » problème, comment le résoudre-t-il ?

En ce qui me concerne, je ne vois rien. Mon avenir est bouché, et me voilà prisonnier sur parole. Les divers mystères tapis dans cette maison m'oppressent. Je sens que j'ai peur. Oui, j'ai peur.

CHAPITRE IX

Trois fois par jour, depuis une semaine, je porte au « Vieux » des repas pantagruéliques. Chaque fois, au milieu de la montée et de la descente, j'entends ce ricanement diabolique qui me glace le sang dans les veines. Quand je suis arrivé là-haut, la même terreur sacrée m'accable.

*

* *

Je prends désormais mes propres repas à l'office, avec les autres domestiques. Joseph, pendant le repas, met en marche la radio, ce qui fait que nous n'avons pas l'occasion de parler. Il y a à table Joseph, Victor (le chauffeur) et moi. Olympe, la Nègresse, est une excellente cuisinière. Elle nous sert, mais ne s'assoit jamais avec nous. J'ai appris que c'est Victor, qui, tous les matins, va acheter les vivres. C'est le seul individu qui ait l'air de sortir régulièrement de cette maison. Il va faire le marché en se servant d'une petite camionnette qui, avec l'auto de luxe, se trouve dans le garage.

Degars et Fécamp, à ce que j'ai pu comprendre, ne s'arrêtent pas de faire des expériences physiques ou chimiques dans un laboratoire mystérieux situé dans un coin ignoré de la maison, laboratoire qu'ils ne quittent pour ainsi dire jamais, car ils y prennent même leurs repas, en compagnie d'Adeline, quand celle-ci ne mange pas dans sa chambre. C'est Joseph qui leur porte les plats.

Adeline est absente depuis huit jours, et je n'ai d'elle aucune nouvelle. Je m'ennuie à mourir. Je reste toute la journée dans ma chambre, à faire les cent pas de long en large, ou à sommeiller dans mon fauteuil. Une sorte de torpeur me paralyse de plus en plus.

La porte d'entrée est toujours fermée à clef, mais je ne songe même pas à m'enfuir. Je sens que je me mécanise, me « robotise ».

Nous sommes tous des robots, avait dit Joseph. Et qu'avait dit Eugène ? « Il me semble qu'on m'hypnotise. » Oui, c'est bien ce qui m'arrive. Je crois que quelqu'un (le Vieux peut-être ?) me lance ses ondes engourdissantes qui s'abattent sur moi comme ces fils visqueux que projette une araignée sur sa proie, afin de pouvoir la ligoter facilement, la réduire à merci.

Je crois que, si ça continue comme ça, je finirai même par ne plus pouvoir m'ennuyer. Est-ce qu'un automate s'ennuie ? Je ne désire même plus voir Adeline. On dirait que mon amour lui-même s'éteint par degrés. Est-ce qu'un automate a un cœur pour aimer ?

*

* *

Cette nuit, je me suis réveillé en sursaut. Quelqu'un me secouait par l'épaule. La lumière du plafond était allumée. J'ai reconnu Joseph.

— Venez avec moi, a-t-il dit. Je vais vous faire voir quelque chose.

Je me suis habillé et j'ai suivi Joseph jusqu'en bas. Je lui ai posé quelques questions, auxquelles il n'a pas répondu. Il m'a fait passer par l'office, a ouvert une porte avec la clef qu'il tenait à la main, m'a fait suivre un dédale de couloirs, et enfin m'a introduit dans une pièce grande comme un placard, dont il a refermé la porte derrière nous, sans bruit.

Nous sommes plongés dans l'obscurité. Mais il y a, percées dans la paroi qui nous fait face, deux ouvertures larges comme la main, barrées chacune par une grille en fer très fine, recouverte elle-même par une étoffe à mailles serrées qui laisse percer une sourde clarté.

— Regardez par là, m'a dit Joseph à l'oreille. C'est le laboratoire du patron. Surtout, pas un bruit, pas un mot.

Il a avancé sa tête vers la grille de gauche. J'en ai fait autant à celle de droite. J'ai appliqué mes yeux contre l'étoffe.

J'ai vu une grande salle aux murs ripolinés, brillamment éclairée, remplie d'instruments de physique et de chimie disposés sur des tables.

Au bout d'un moment, Fécamp est entré. Il s'est approché d'un bureau rectangulaire placé au milieu de la pièce et qui supporte une boîte semblable à un poste de radio.

Il a jeté un coup d'œil sur la boîte, puis il s'est précipité vers un coin de la salle. Il a saisi un appareil téléphonique et s'est mis à vociférer :

— Patron, venez vite ! Il a ouvert les yeux. Je crois que cette fois-ci, nous tenons le bon bout. Je m'en suis douté quand j'ai vu qu'il n'avait pas grillé comme les autres. Non, non, je ne lui ai pas encore parlé ; je préfère que vous soyez là. Venez vite ! Je vous dis qu'il est vivant, vous comprenez ? *Vivant !* C'est le Vieux qui va être content, je veux dire qui doit être content, naturellement.

Une porte, presque aussitôt, s'est ouverte. J'ai vu apparaître un M. Degars rayonnant de joie. Ses yeux se sont braqués immédiatement sur la boîte, qu'il a considérée un moment en silence. Puis :

— C'est vrai ! a-t-il dit d'une voix enthousiaste. Il a ouvert les

yeux. Il nous regarde. Sa conscience s'est éveillée. Nous allons le faire parler.

Les deux hommes sont allés chercher chacun une chaise, et, pendant qu'ils s'éloignaient, j'ai eu le temps de voir qu'il y avait, sur le devant de la boîte, deux yeux bleus grands ouverts qui semblent inspecter la salle en bougeant, et surmontés de longs cils. Au-dessous des yeux, une ouverture en forme de bouche.

Fécamp et Degars sont venus s'asseoir devant la boîte, que leurs dos m'ont cachée.

— Parlez-lui, patron.

— Sais-tu *qui* nous sommes ? a demandé Degars à la boîte.

Une voix métallique s'est fait entendre, avec un débit très lent :

— Vous... êtes... des hommes.

En entendant cette réponse, Degars et son aide ont poussé une exclamation d'étonnement ravi.

— Et toi, *qui* es-tu ?

— Je suis un Robot fabriqué par les hommes.

— Dis-moi ce que tu sais, ce que tu vois ; raconte-moi tout ce qui te passera par la tête.

La réponse a été lente à venir, mais enfin la voix métallique s'est fait entendre, avec, au commencement, une élocution hésitante, qui s'est raffermie peu à peu, jusqu'à acquérir une grande aisance :

— Je viens... de naître. Je repose dans... une boîte cubique. Je suis composé d'une... cervelle en matière plastique, dans laquelle on a... imprimé des circuits... pensants. Je suis relié par des fils à des générateurs de courant qui me donnent la vie. La boîte où je suis est percée d'un trou sur le devant pour laisser passer ma voix qui provient d'un haut-parleur, car mes lèvres, qui sont peintes, sont immobiles. Il y a sur la boîte deux trous latéraux qui me servent d'oreilles, et il y a deux autres trous devant, au-dessus de ma bouche, face au public, afin que je puisse voir. Ces trous ont la forme ovale de mes yeux, qui s'y encastrent parfaitement. Je possède des paupières mobiles ornées de longs cils ; mes yeux, qui sont également mobiles, sont en verre, tout bleu.

« Voilà les choses qui m'appartiennent en propre : je n'ai ni corps ni membres... Avec mes yeux, je vois une grande salle pleine d'instruments en fer et des tables chargées d'objets en verre. Je vois aussi des « tabourets », des « chaises »... Je sais beaucoup de choses, qu'on m'a inculquées avant que je naisse. Par exemple, je sais que deux fois six font douze. La racine carrée de 16 est 4. Le participe passé s'accorde en genre et en nombre avec le complément si celui-ci est placé avant lui. La France s'appelait autrefois la Gaule. Mais je ne sais pas tout.

Un long silence s'est établi, quand le Robot s'est arrêté de parler.

Puis j'ai vu Fécamp donner un coup de coude dans le bras de son ami. En même temps, il lui a chuchoté quelque chose à l'oreille.

Degars a pris la parole :

— Dis-nous maintenant ce que tu ne sais pas.

Le Robot a réfléchi longtemps. Puis il a dit :

— J'ignore beaucoup de choses, que je voudrais savoir. Par exemple, je sais que je suis un Robot créé par les hommes. *Mais j'ignore QUI a créé les hommes créateurs de Robots.*

— Formidable ! s'est écrié Degars. Une beauté ! Une beauté ! Du premier coup, crac ! il a tapé dans le mille.

Puis, répondant au Robot :

— On s'occupera de cette question plus tard. Pour l'instant, je désire que tu me dises encore autre chose : par quel procédé a-t-on imprimé dans ta cervelle tout ce que tu sais ?

— On a imprimé dans ma cervelle tout le contenu du cerveau d'un être humain.

— Qu'est devenu cet être humain ?

— Il est mort pendant l'opération. On a jeté son corps aux ordures. Cette information a été imprimée dans mes circuits un peu plus tard. C'est la dernière information qui m'ait été transmise, en même temps que le nom du défunt.

— Comment s'appelait-il ?

— Eugène... Eugène Almasse.

— Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Comme lui : Eugène... Eugène Almasse. C'est moi qui ai pris la place de cet homme.

— Cet homme que tu as remplacé a souffert. Souffres-tu ?

— On m'a conditionné pour que je ne connaisse pas la souffrance. Je suis un cerveau pensant et pas autre chose.

— Préfères-tu être un homme ou bien un Robot ?

— Un Robot.

— Pourquoi ?

— En tant qu'homme, j'étais destiné à mourir un jour. En tant que Robot, je suis immortel.

— Parfait. Maintenant tu vas faire dodo.

— Mais, patron, a protesté Fécamp, laissez-le parler encore un peu.

— Bah ! bah ! bah ! Il ne faut pas qu'il attrape une méningite, intelligent comme il est. Il faut ménager sa substance pensante.

Puis Degars a dit au Robot :

— Dors, Eugène.

— Je ne veux pas dormir.

— Comment ! tu ne veux pas dormir ! En voilà une prétention ! On ne t'a pas inculqué la notion que tu dois obéir aux hommes ?

— Oui.

— Eh bien, dors.

— Je n'ai pas sommeil.

— Ferme les yeux, et ne pense à rien. Dors, dors, dors, dors !

Au bout d'un moment, j'ai vu Degars et Fécamp se lever doucement, s'écarter sur la pointe des pieds et je me suis rendu compte alors que le Robot avait les paupières baissées.

Arrivés sur le seuil, Degars et Fécamp se sont retournés pour contempler la boîte, dont les yeux sont restés fermés. Ils se sont chuchoté quelque chose de bouche à oreille, puis le patron a tourné le commutateur électrique. La pièce est plongée dans l'obscurité.

Joseph m'a tiré par la manche ; je l'ai suivi. Nous sommes revenus dans le hall.

— Pourquoi m'avez-vous montré ça ? ai-je demandé à Joseph. Et comment saviez-vous que ça allait arriver ?

— Tu m'en demandes trop, petit. Ou alors... tu te souviens, il y a quelques jours, je suis entré en transes, et je t'ai dit que le Vieux m'avait ordonné de faire quelque chose, je ne savais quoi, tel jour à telle heure, mais j'avais oublié le jour et l'heure. Eh bien, ça doit être ça. Le moment venu, j'ai exécuté l'ordre, voilà.

— Mon œil ! ai-je répliqué. J'ai l'impression que tout ça est truqué et que vous le savez. Je crois qu'il y avait dans cette boîte un disque de phono ou un ruban magnétique enregistré à l'avance, et non pas une cervelle plastique pensante.

— Pourquoi crois-tu qu'on te joue une comédie ?

— Parce que, si ce n'est pas une comédie, je suis obligé de croire qu'Eugène Almasse et les cinq autres qui l'ont précédé sont tous morts, assassinés dans cette maison.

— Eh bien, s'ils sont morts, on les a enterrés.

— Où ?

— Je ne sais pas. Dans le parc, peut-être.

— M'aideriez-vous à m'enfuir de cette maison ?

— Je voudrais bien m'enfuir moi-même, si je pouvais.

— Dites-moi qui est le Vieux, et pour quelle raison il se livre à ces expériences. J'ai parfois l'impression que le Vieux n'existe pas, et que Degars et son compère sont seuls responsables de ce qui se passe ici.

— Je ne sais rien de tout ça, rien, rien.

Il a haussé la voix en un crescendo hurlant ; puis, haussant les épaules, il est parti à grands pas et s'est fondu dans les profondeurs du couloir.

Je suis remonté dans ma chambre. Dieu ! que j'ai sommeil ! Mes yeux se ferment malgré moi comme ceux du Robot. J'ai tellement sommeil que j'en oublie d'avoir peur.

Je me suis jeté sur le lit après m'être déshabillé, et j'ai sombré immédiatement dans un sommeil de plomb.

J'ai été éveillé par Joseph.

— Venez, a-t-il chuchoté. Il va y avoir du nouveau.

— C'est... la même nuit que tout à l'heure ? ai-je questionné, un peu hagard.

— Oui, oui ; il est trois heures du matin. Dépêchez-vous.

— Vous ne pourriez pas me laisser dormir ?

— Pas question. Habillez-vous vite. Ou restez en pyjama. Comme vous voudrez.

Je me suis habillé sommairement. Joseph m'a conduit de nouveau dans le laboratoire, ou plutôt dans le réduit contigu. La lumière est éteinte dans la grande pièce ; on ne voit rien.

— Qu'est-ce que nous sommes censés faire ici ? demandé-je.

— Attends un moment. Patience.

Tout à coup, j'ai entendu le déclic d'un commutateur. Le plafond s'est illuminé, et une jeune fille est entrée dans la salle. Instinctivement, je me suis exclamé :

— Adel...

Joseph, pour me faire taire, m'a envoyé un coup de coude dans les côtes.

Adeline a dû percevoir mon interjection, car elle regarde autour d'elle d'un air étonné. Puis elle a haussé les épaules ; et, sur la pointe des pieds, s'est avancée jusqu'au milieu de la pièce.

— Hello ! a-t-elle dit d'une voix forte.

Elle a frappé à petits coups, avec son index recourbé, sur le côté de la boîte.

— Ah ! il a ouvert les yeux et s'est réveillé. Oh ! quels beaux yeux bleus il a ! On les croirait vivants. Avec de vrais cils encore !

Elle s'est tue un moment, puis a repris de la sorte :

— Regarde-moi bien, Robot, Sais-tu qui je suis ?

La voix venue de la boîte a répondu :

— Vous êtes un homme. Je veux dire que vous faites partie de la race appelée « hommes ».

— Oui, seulement moi, je suis du sexe féminin. Je suis une femme, entends-tu ? Il ne faut pas confondre, Répète : une femme.

— Une femme.

— Bien. Je m'appelle Adeline. Répète.

— Adeline.

— Je reviens du bal. Regarde la jolie robe que je porte. C'est mon tuteur, quand je suis passée devant sa chambre pour aller me coucher, qui m'a appelée pour m'annoncer que l'expérience avait réussi.

Immédiatement, poussée par la curiosité, je suis descendue pour venir te voir. C'est pas gentil, ça, de ma part ?

Le Robot n'a rien répondu.

— Je t'ai dit mon nom, reprend Adeline. Mais toi, comment t'appelles-tu ? Dis-moi le premier nom seulement.

— Je m'appelle Eugène.

— Tu te souviens de moi ?

— Il me semble vous avoir déjà vue.

— Quand ?

— Avant de naître.

— Et c'est tout l'effet que ma vue produit sur toi ? Tu m'aimais autrefois ; du moins, tu le disais.

Le Robot est resté muet.

— Tu n'es guère loquace. Je te plais ?

Le Robot a hésité un moment, puis il a déclaré :

— Je ne comprends pas.

— Comment ! tu ne comprends pas ? Dis-moi tout de suite que tu m'aimes.

Et, comme le Robot restait silencieux :

— Dis : « je vous aime ».

— Je vous aime.

— Oh ! la Beauté ! Oh ! le chéri ! Il est adorable.

Elle s'est penchée, a posé sa bouche sur l'œil droit du Robot, et j'ai entendu un bruit de baisers.

— Maintenant, je vais dormir, j'ai sommeil. Toi aussi tu vas dormir. Ferme les yeux. Là, c'est bien. Au revoir, Eugène.

Elle est partie sur la pointe des pieds, s'est retournée pour contempler une dernière fois le Robot dont les paupières se sont abaissées, puis elle a éteint la lumière, et elle a dû fermer la porte très doucement, car je n'ai entendu aucun bruit.

*

* *

Joseph ne m'a pas donné cette fois le loisir de l'interroger longtemps. Il m'a conduit jusqu'au bas de mon escalier. Je lui ai demandé :

— Ainsi, M^{lle} Adeline est revenue. Elle a dit au Robot qu'elle était allée au bal. Je la croyais chez sa tante malade.

Il a coupé net :

— J'ai sommeil.

Il s'est éloigné d'un pas rapide. J'ai gravi les marches, enseveli dans mes réflexions. Au troisième étage, j'ai vu un rai de lumière filtrer sous la porte de la chambre qui précède la mienne. Surpris, je

me suis arrêté de marcher.

Brusquement, la porte s'est ouverte, et j'ai vu sur le seuil un beau jeune homme qui me contemple en souriant. Il s'est avancé vers moi, la main tendue.

— Il m'avait bien semblé entendre un pas dans le couloir, a-t-il déclaré. Vous êtes, je crois, le domestique que je dois remplacer bientôt. On m'a dit que vous logiez sur le même palier et que nous y sommes seuls. Permettez-moi de me présenter : je m'appelle Lucien Ramis.

— Ah ? fais-je. Moi, Ulysse Clodolles.

Il s'est mis à rire.

— Ulysse ? Drôle de nom !

— Il ne vous plaît pas ?

— Si, si, au contraire. Dites-moi, avez-vous déjà vu la jeune fille de cette maison, une certaine... Adeline ?

— Oui. Après ?

— Figurez-vous que j'ai fait sa connaissance dans un bal du Quartier Latin, il y a quelques jours. Elle était vêtue pauvrement. Elle a prétendu qu'elle était une étudiante, orpheline. Je lui ai répondu que je préparais un doctorat de médecine, mais que je n'obtiendrais mes diplômes que dans plusieurs années. J'ai flirté avec elle, puis je lui ai déclaré que je l'aimais. Elle m'a demandé si j'avais l'intention de l'épouser. Je me suis récusé, en disant que je craignais d'unir ma misère à la sienne. Or, ce soir, je la revois au même bal, habillée comme une princesse. J'ai cru qu'elle s'était endettée pour se payer une belle robe. J'ai dansé avec elle toute la soirée. Puis, quand elle a pris congé, je l'ai accompagnée jusque sur le trottoir.

« Et là, j'ai vu une auto de maître avec chauffeur qui attendait, et Adeline est montée dedans. À ce coup, j'ai cru qu'elle avait fait un héritage ou qu'alors elle m'avait menti la première fois. J'ai couru vers l'auto pour demander des explications. Adeline m'a demandé si je désirais qu'elle me dépose quelque part. Je suis monté avec elle dans la voiture et en route, je lui ai fait la cour. Pour la rassurer, j'ai parlé de mariage.

« Elle m'a ri au nez et m'a dit : « Trop tard ! » Puis elle m'a déclaré qu'elle m'aurait volontiers accordé sa main si je la lui avais demandée plus tôt, car je lui plaisais beaucoup, mais qu'elle voulait être épousée pour elle-même et non pour sa fortune. Enfin, elle a ajouté que tout ce qu'elle pouvait faire pour moi, c'était de m'offrir une place de valet chez son tuteur, qui l'hébergeait sous son toit. J'ai dit : « Chiche ! » en croyant que c'était une blague. Mais, à peine arrivés ici, elle m'a fait conduire dans cette chambre de domestique par le chauffeur, et me voilà. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Je dis que vous êtes le huitième.

— Pardon ?

— Pour moi, vous êtes un numéro. Le numéro huit. Retenez bien ça : numéro huit. Vous vous appellerez ? Je dis : huit. *Huit*. HUIT.

Je l'ai planté là, et suis entré dans ma chambre, dont j'ai claqué la porte. Sa stupéfaction doit être sans bornes. Il doit se demander si je ne suis pas fou. Je me suis jeté sur le lit tout habillé et me suis endormi instantanément.

CHAPITRE X

Ce matin, en allant porter son petit déjeuner au Vieux, j'ai rencontré Adeline dans le hall. Elle a dépouillé sa toilette de bal ; elle est en tailleur gris.

Elle m'a tendu les bras en criant :

— Ulysse ! Embrassez-moi vite ou je meurs ! Loin de vous, j'ai failli tomber malade.

Elle s'aperçoit de mon air embarrassé.

— Posez ce plateau par terre et embrassez-moi, voyons !

— Que va dire le Vieux ?

— Il attendra.

J'ai déposé le plateau sur la première marche de l'escalier et j'ai pris la jeune fille dans mes bras.

— Oh ! s'est-elle exclamée, comme vous m'embrassez mollement ! Est-ce que par hasard votre cœur se serait envolé pendant mon absence ?

J'ai demandé d'un ton sévère :

— Vous vous êtes bien amusée au bal, hier soir ?

— Quel bal ?... Qui vous a dit ?... Ah ! j'y suis : c'est votre remplaçant qui vous a renseigné. Ce... comment s'appelle-t-il déjà ? Lucien.

— Votre tante va mieux ?

— Oui ; je l'ai bien soignée ; elle est rétablie.

— Et, en rentrant de voyage, vous avez eu l'idée de vous arrêter à Paris pour danser ?

— Oui.

— Et là vous avez racolé un nouvel esclave ?

— Racolé ? Esclave ? Non, mais écoutez comme il s'exprime ! Il emploie maintenant des mots orduriers. Il est en colère. Il ne m'aime plus. Moi qui venais lui dire que mon tuteur avait déniché pour nous une jolie boutique près des Champs-Élysées !

— Si la boutique est trouvée, publions les bans, marions-nous et partons d'ici.

— Que je suis sotté ! C'est par jalousie qu'il m'a dit tout ça ! Il est jaloux de son remplaçant qui a dansé avec moi. Donc, il m'aime. Quand on aime, on est jaloux, chacun sait ça. Oh ! Ulysse ! vous me faites une scène de jalousie, une scène d'amour. Moi qui croyais que

vous ne m'aimiez plus ! Embrassez-moi de nouveau, mon amour.

Elle s'est jetée dans mes bras, puis s'est dégagée brusquement en disant :

— Oh ! Quelqu'un ! Je vais dire à tonton de faire publier les bans.

Elle est partie en courant. J'ai vu soudain Joseph à côté de moi. Ses yeux de bouledogue ont l'air méchant.

— Grouille-toi ! a-t-il grondé. Le Vieux est en train de râler.

— Oh ! pardon.

J'avais presque oublié le Vieux. J'ai ramassé le plateau. Je me suis dirigé vers la porte secrète. Joseph l'avait déjà ouverte. J'ai commencé l'ascension...

Un peu avant d'arriver à mi-hauteur dans la vis tournante, j'ai décidé de trébucher exprès et de projeter le plateau sur les marches, pour voir ce que ça donnera. Si je suis puni pour ça, tant mieux. Ça me fera une diversion.

Mais, quand j'ai atteint l'endroit voulu, j'ai entendu le ricanement menaçant ; et, au lieu de lancer le plateau dans le vide, je l'ai au contraire tenu comme si je portais un objet précieux.

Quand j'ai pris pied sur le palier d'en haut... ce n'est pas la première fois que j'ai cette idée : repousser par le côté le théâtre guignol, qui n'a pas l'air bien lourd, et essayer d'ouvrir la porte située derrière. Mais, chaque fois que j'ai voulu le faire, une force occulte, et une terreur impossible à réprimer m'en ont empêché.

J'ai mis le plateau sur le bord du guignol, et, une fois de plus, j'ai ressenti la tentation de m'enfuir à toutes jambes, comme si j'avais le diable à mes trousses. Mais je n'ai pas pu m'enfuir. Je me suis incliné dévotieusement. Puis je m'en suis allé comme d'habitude : en marchant à reculons.

*

* *

Quand, un moment plus tard, je suis arrivé sur le palier du troisième étage où je loge, j'ai entendu le nouveau qui chantonnait. Sa porte est ouverte. Il a dû ouïr le bruit de mes pas, car il est apparu sur le seuil de sa chambre. Il est en pantalon et en chemise.

— Dites donc, m'a-t-il lancé, vous ne trouvez pas que c'est une maison rigolote ici ?

— Rigolote ?

— Écoutez : J'ai vu le patron ce matin, dans son bureau. Il m'accepte comme valet de chambre. Moi, j'avais cru que c'était une bonne blague ; mais non, il paraît que c'est sérieux. Mais ce qui me dépasse, c'est qu'il a spécifié que je n'aurais rien à faire, vous entendez bien, jusqu'à ce que vous soyez parti. Ça alors ! C'est le plus marrant

de tout !

— Ah oui ? Marrant ?

— Oui. Je me sens comme un coq en pâte. Mais quelle tête vous faites ! Quelque chose qui ne va pas ?

Je n'ai pas répondu. Il a repris :

— Je voulais aller chez moi, pour prendre mes affaires en vue d'un long séjour ici... après tout, je suis en vacances, et j'ai déjà travaillé dans une ferme en été pour rentrer des récoltes et gagner quelques sous et c'est pas ça qui me dérange de faire le domestique ici ou ailleurs... Qu'est-ce que je voulais dire ? Ah ! Alors figurez-vous que j'ai pas pu sortir parce qu'on avait perdu la clef de la porte d'entrée. Et le majordome en bas... comment il s'appelle ? Joseph, je crois, m'a dit que je trouverais en haut tout ce dont j'ai besoin. Vous pourriez pas m'indiquer ?...

Je lui ai montré la porte d'en face.

— Vous trouverez là-dedans des brosses, des savons, des rasoirs, des peignes, des serviettes et aussi des vêtements de rechange... et peut-être même des cadavres sous le plancher.

Il me regarde d'un air interloqué. Je l'ai planté là et je suis rentré dans ma chambre.

Je n'ai pas envie de le renseigner. Il n'a qu'à faire ses découvertes lui-même. J'ai somnolé dans un fauteuil, que j'ai poussé contre la porte. Mon voisin, au bout d'un moment, est venu frapper. Je n'ai pas répondu. Il a essayé d'ouvrir, mais j'ai résisté, en m'appuyant des pieds sur le parquet, et il a renoncé.

*

* *

À midi, Lucien (le nouveau) est venu manger avec nous à l'office. Pendant que la radio tonitruait et que tout le monde mastiquait, j'ai remarqué que Lucien commence à devenir anxieux. Il jette de temps en temps un regard furtif sur chacun de nous, puis baisse de nouveau le nez sur son assiette. On dirait que toute sa verve l'a quitté.

Comme nous en étions au rôti, la sonnerie a retenti. Joseph m'a dit :

— C'est le Vieux qui appelle.

— Zut ! ai-je fait, mécontent d'être interrompu au milieu du repas.

— Rouspète pas, il pourrait t'en cuire.

Je me suis levé, et j'ai pris à deux mains le grand plateau garni que me tend Joseph. J'ai entendu Lucien qui demandait :

— Qui c'est, le Vieux ?

Personne ne lui a répondu. J'ai vu du coin de l'œil que Joseph tourne le bouton du poste pour renforcer le son.

J'ai accompli ma mission, qui a été sans histoires, puis j'ai repris ma place à table. Ma viande est froide. Irrité, je n'ai pas attendu le dessert et je suis parti.

Lucien m'a emboîté le pas. Il va me poser des questions, j'en suis sûr.

— Permettez-moi de vous demander... Vous êtes resté tout ce matin dans votre chambre ?

— Oui.

— Et vous y retournez ?

— Oui.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'à dix-neuf heures.

— Quelles sont vos attributions ?

— Je porte ses repas au Vieux.

— C'est tout ?

— Oui.

— Qui est le Vieux ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne voulez rien me dire ?

— Si, je vais vous dire quelque chose. Partez d'ici le plus vite possible, si vous en trouvez le moyen. Il y a partout des barreaux aux fenêtres. Procurez-vous un outil pour scier un barreau ou deux, puis filez, fuyez, et ne vous retournez jamais. Voilà ce que j'ai à vous dire.

— Et vous, pourquoi ne partez-vous pas ?

— Moi, je suis conditionné.

— Conditionné ? Je ne comprends pas.

— Conditionné. Mécanisé. Robotisé. C'est l'atmosphère de cette maison qui veut ça. Au début, je voulais tout casser, mais on m'a mis au pas, et je n'ai plus envie de partir. Avant que ça vous arrive, tant que vous avez votre libre arbitre, faites ce que je vous dis.

— Je ne veux pas partir. À cause d'Adeline... je peux bien vous le dire... vous comprenez... elle m'a embrassé.

— Quand ?

— Ce matin.

— Ça ne m'étonne pas. Moi aussi, elle m'a embrassé ce matin. Elle embrasse tout le monde.

Je lui ai lancé cette flèche du Parthe en franchissant les dernières marches. Je me suis dirigé à grands pas vers ma chambre. Il m'a rejoint en courant. Il m'a attrapé par le bras.

Je me suis dégagé vivement ; il m'a regardé fixement, les poings serrés ; j'ai cru qu'il allait se jeter sur moi. J'ai soutenu son regard. Il a fini par détourner le sien. Il a laissé tomber ses bras.

— Pourquoi avez-vous dit cette nuit que j'étais le huitième ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je l'ai dit parce que c'est la vérité. Avez-vous compté les vestons qui se trouvent dans la pièce d'en face ?

— Non.

— Eh bien, comptez-les. Et regardez ce qu'il y a dans les poches. Vous comprendrez peut-être.

Ayant dit, j'ai fait un salut avec la tête et je suis rentré dans ma chambre. Je me suis allongé sur le lit et j'ai fait la sieste.

*

* *

Je commençais à m'assoupir, quand on a frappé à ma porte. J'ai cru que c'était mon voisin, et je n'ai pas répondu. La porte s'est ouverte, repoussant le fauteuil que j'avais plaqué contre.

C'était Joseph.

— Venez, a-t-il dit.

J'ai sauté du lit, et je l'ai suivi. En marchant dans le couloir, j'ai entendu Lucien tambouriner sur sa porte.

— Ouvrez-moi, crie-t-il. Pourquoi m'a-t-on enfermé ? Je veux sortir.

J'ai vu, en passant devant sa porte, que le verrou était poussé. Nous sommes descendus dans le hall, Joseph et moi, et de là nous sommes allés à l'endroit où je m'attendais à être conduit, c'est-à-dire dans la cachette contiguë au laboratoire.

La boîte mystérieuse est toujours là, sur la table, au milieu de la salle. Les yeux du Robot sont ouverts. Ils remuent de droite à gauche et de bas en haut, et semblent inspecter les objets qui meublent la pièce.

Derrière le Robot, un peu sur la droite, il y a, assis dans un fauteuil, un homme que je ne connais pas. Ou plutôt... Quand j'ai compris ce que c'était, j'ai eu un haut-le-corps. Ce n'est pas un être vivant. C'est un homme en fer. En fer bruni, luisant.

Les formes du corps sont viriles et gracieuses à la fois, réalisant une harmonie parfaite. La poitrine est large, bombée, les épaules solides sans être massives. Les bras ont l'air musculeux ; l'artisan qui les a modelés a donné à ces muscles de fer l'aspect de la vie. Les mains fines sont posées à plat sur les bras du fauteuil. Les jambes sont longues, belles ; les pieds, forts et mignons, sont chaussés de cothurnes bien imités.

Le corps est tout nu, asexué, et paré de sa seule beauté. Mais la grande merveille, c'est, au-dessus du cou long et puissant, la tête. On la croirait sculptée par Phidias. Le menton volontaire et doux avec sa tendre fossette, la bouche suave aux lèvres roses en forme de cœur, le nez droit, les oreilles finement ourlées, le beau front, et les yeux bleus

qui semblent vivants, munis de paupières aux longs cils et qui doivent être mobiles, comme ceux de la boîte... enfin les cheveux bouclés en bronze doré, qu'on dirait peignés, pommadés. Un chef-d'œuvre.

Ce corps splendide est absolument immobile, comme figé dans une attitude hiératique pour l'éternité.

*

* *

La lumière de l'après-midi entre à flots par les fenêtres ouvertes. Je remarque que celles-ci, qui donnent sur une grande cour, ne sont pas munies de barreaux, comme les autres pièces de la maison.

Degars et son acolyte sont entrés. Ils se sont arrêtés pour contempler de loin le Robot.

— Tiens ! Il est réveillé ! dit Degars. Parfait. Parfait.

Ils se sont approchés de la table. Degars s'est penché sur la boîte.

— Tu me reconnais ? a-t-il demandé.

— Oui, je vous reconnais tous les deux. Vous êtes les hommes qui sont déjà venus me voir plusieurs fois.

— Tu as bien dormi ?

— Oui, je viens de me réveiller.

— Eh bien, aujourd'hui, nous allons t'apprendre une grande nouvelle. Nous allons te donner un corps ; comme ça, tu ressembleras à un homme.

Degars a tourné la boîte, de façon que les yeux du Robot puissent voir la forme assise dans le fauteuil.

— Tu sais ce que c'est que ça ? demande Degars, le doigt tendu.

— Oui, c'est un homme, répond la boîte.

— Non. Ou du moins, ce n'est pas un homme en chair et en os. C'est un homme en fer, dont la poitrine creuse est remplie de rouages. Je vais te faire voir.

Il a ouvert la poitrine métallique au moyen d'une clef pour montrer les rouages.

— Dans son ventre, il a une pile atomique qui peut durer mille ans. Tu sais ce que c'est qu'une pile atomique ?

— Oui.

— La tête est creuse. Nous allons te mettre dedans.

— Pourquoi ?

— Parce que nous voulons te donner un corps. Comme ça, tu pourras bouger, marcher, t'asseoir, te lever, comme un homme. Tu n'as pas peur ?

— Je ne sais pas ce que c'est que la peur.

— Très bien. Je vais te sortir de ta boîte, pendant que mon ami ouvrira le couvercle de la tête de l'homme en fer.

Je vois Fécamp s'affairer après la tête de l'homme en fer, tandis que Degars s'occupe à dévisser quelques vis de la boîte.

Au bout d'un moment, Degars, plongeant sa main dans la boîte, en extirpe une masse ovale, grisâtre, qui ressemble à un cerveau humain, et d'où pendent des fils de contact.

Il a vivement fourré la cervelle dans le crâne du Robot en fer, est resté longtemps à établir des liaisons. Et, quand ç'a été fini, Fécamp a refermé le couvercle de la tête.

— Voilà, c'est fait, a dit Degars. Maintenant, tu vas faire le geste que je fais devant toi. Tu vois ? Je lève le bras. Commande à ton bras de se lever.

— Lève-toi ! dit le Robot en regardant son bras.

Je remarque que ses lèvres bougent faiblement quand il parle. Cependant, le bras reste inerte.

— Mais non ! s'écrie Degars. Pas la peine de parler. C'est ta cervelle qui doit donner l'ordre aux leviers du bras qui remplacent les muscles d'un homme ; ta cervelle doit donner l'ordre par l'intermédiaire des fils où passe un courant et qui représentent les nerfs d'un être humain.

Un long silence s'est écoulé.

— Eh bien ! tu le lèves, ce bras ? dit Degars impatienté. Lève ton bras droit.

Tout à coup le bras droit du Robot a jailli vers le haut avec une force et une rapidité qui rappellent un piston de machine. Quelque chose a craqué dans le mécanisme.

— Pas si haut, voyons ! Pas si fort ! Remets ton bras en place.

Comme le Robot ne bougeait pas, Degars s'est penché pour l'aider.

— Ne résiste pas. Laisse aller ton bras. Là. Maintenant lève tout seul ton bras très doucement.

Le Robot a levé le bras par saccades successives.

— C'est mieux. Maintenant, l'autre.

Au bout de plusieurs essais, le Robot a réussi à faire mouvoir ses deux bras avec une certaine aisance.

— Parfait. Maintenant, nous allons t'apprendre à marcher.

Degars a fait signe à son second. Ils se sont placés chacun d'un côté du Robot et l'ont attrapé aux aisselles.

— Suis le mouvement. Lève-toi.

Le Robot s'est levé par petites secousses.

— Oh ! qu'il est lourd ! se plaint Fécamp.

Quand il a été bien droit, le Robot a vacillé.

— Empêchons-le de tomber. Maintenant, faisons-le marcher.

Ils tiennent le Robot chacun par une épaule et par un bras et le poussent en avant, tandis qu'il penche dangereusement.

Soudain, le Robot a avancé une jambe d'un élan brusque qui a

failli envoyer les deux hommes au plancher. Puis il a avancé l'autre pied de la même façon. On dirait un pantin tiré par des fils.

Cependant, après de nombreux essais, le Robot a réussi à marcher sans trop de raideur. Puis on l'a laissé marcher seul. Ils le suivent pas à pas, les bras en avant, prêt à le secourir en cas de défaillance. Puis on l'a fait s'asseoir, se lever, marcher, gesticuler, pendant une heure.

— Somme toute, dit Degars, pour quelqu'un qui vient de naître, le résultat est magnifique. Dans quelques jours, tu feras tout exactement comme un homme.

— Un homme, ajoute Fécamp, qui ne connaîtra ni l'ennui, ni les maux de tête, ni la lassitude. Il pourrait travailler pendant mille ans, nuit et jour, sans se fatiguer.

— Halte-là ! rétorque Degars. Sa cervelle pourrait brûler à la suite d'un trop gros effort. D'ailleurs, voici le programme.

Alors le patron a inculqué au Robot ce qu'on attendait de lui : Travail assis, douze heures par jour, entrecoupées de cinq minutes de marche de long en large toutes les heures pour se dégourdir les jambes. Après le travail, douze heures de sommeil.

— Ton boulot consistera à lire des livres scientifiques en tout genre. Au bout de quelques années, tu deviendras le plus grand savant de la terre. Après quelques générations, tu seras le maître du monde. Tu sais te servir d'une machine à écrire ?

— Non.

— Mlle Adeline t'enseignera. Plus tard, à tes moments perdus, tu dactylographieras des documents et tu résumeras des bouquins.

*

* *

À ce moment, la porte s'est ouverte ; Adeline est entrée. Elle s'est figée sur le seuil.

— Oh ! qu'il est beau ! s'est-elle écriée.

Elle contemple le Robot avec des yeux où se lit l'extase.

— Quand une personne entre, spécialement une femme, il faut se lever, dit Degars. Lève-toi.

Le Robot s'est levé lentement.

— Baisse la tête pour saluer. Comme ça : regarde.

Le Robot a incliné la tête avec assez de grâce.

— Je vais lui serrer la main, a dit Adeline.

Elle a couru vers le Robot, lui a pris la main en disant :

— Serre ma main, veux-tu ?

Le Robot a serré, Adeline a poussé un grand cri.

— Oh ! il m'a écrasé la main ! Dites-lui de me lâcher. Il me fait mal.

Elle est tombée assise sur le parquet, en se tordant de douleur.

Les autres se sont portés à son secours en criant des ordres au Robot. Celui-ci a fini par lâcher la main d'Adeline.

On a grondé le Robot et on lui a fait voir comment il convenait de serrer la main délicate des personnes en chair et en os. Le Robot a promis de faire attention à l'avenir. Ce qui est impressionnant en cette circonstance, c'est de voir son maintien placide, qui fait contraste avec la nervosité de ses créateurs, et surtout la sérénité imperturbable de ses traits figés et la froideur de ses yeux, dont aucune émotion humaine ne vient troubler l'inaltérable éclat. On croirait voir une force de la nature, ou quelque habitant inouï venu d'une lointaine planète.

— Pour te punir de m'avoir fait mal, donne-toi une gifle, crie Adeline d'un ton hargneux.

— Non, c'est idiot ! Eugène, n'obéis pas, dit Degars consterné.

— Si. Je veux qu'il se gifle.

— Non.

Pour la première fois, j'ai vu le Robot faire un mouvement convulsif qui a fait tressaillir tout son corps.

— Si nous lui donnons des ordre contradictoires, il deviendra fou. Allons, c'est assez pour aujourd'hui.

Et, se tournant vers le Robot, Degars lui a dit :

— Allonge-toi sur ce lit et dors jusqu'à ce qu'on vienne te réveiller.

Le Robot s'est dirigé lentement vers un lit en fer sans matelas qui se trouve placé dans un coin de la salle. On l'a aidé à s'y coucher.

— Ferme les yeux. Là. Partons.

Les trois personnes se sont dirigées vers la porte. Avant que l'électricité s'éteigne, j'ai vu Adeline jeter un long regard énigmatique sur la forme endormie.

CHAPITRE XI

Aujourd'hui, dans le cagibi d'en bas, j'ai assisté à un spectacle extraordinaire. J'étais à côté de Joseph en train de regarder par le judas grillagé.

Dans le laboratoire, le Robot, était assis, puissant comme un dieu, devant une table qui supporte une machine à écrire. Adeline, appuyée sur son épaule robuste, lui apprend à taper à la machine. Le Robot fait merveille avec ses doigts longs et nerveux. Tout a bien marché pendant un certain temps. Puis j'ai vu soudain une lueur malicieuse ou plutôt méchante enlaidir le regard de la jeune fille. La maîtresse et l'élève me font face.

— Tu es un bon élève, Eugène, a dit Adeline. Maintenant, il faut que tu saches que la lettre A doit être frappée avec une grande force. Frappe. Plus fort. Plus fort, te dis-je !

Le Robot a frappé avec tant de force que j'ai entendu un craquement sinistre.

— Pauvre idiot ! s'est écriée Adeline. Tu as cassé la touche et la lettre est faussée. J'espère que tu ne vas pas raconter à M. Degars que c'est moi qui t'ai donné l'ordre de frapper fort. Tu ne le lui diras pas, n'est-ce pas ?

— Non.

— Jure-le.

— Je le jure.

— Et que diras-tu si on te demande pourquoi tu as frappé si fort ? Réponds.

— Je dirai que c'est M^{lle} Adeline qui m'a donné l'ordre.

— Oh ! qu'il est bête !

Elle lui a donné des coups de poing sur l'épaule et s'est fait mal. Puis elle s'est mise à rire. Elle a dit :

— Prends-moi dans tes bras, Eugène. Lève-toi d'abord.

Le Robot s'est levé, lent et massif. Il a ouvert ses bras et les a resserrés autour de la jeune fille.

— Maintenant serre-moi de plus en plus fort jusqu'à ce que je dise assez.

« Encore plus fort. Assez. Tu me fais mal. Lâche-moi. Garde tes bras autour de ma taille.

Le Robot a obéi. Adeline a caressé sa poitrine.

— Tu es tiède. Il doit y avoir un courant qui réchauffe ta chair. Ta chair... c'est une façon de parler... Comme tu es beau, et fort, et viril ! C'est dommage que tu ne sois pas un homme, un vrai. Maintenant, serre-moi dans tes bras et soulève-moi en l'air.

Le Robot a obéi. Il tient la jeune fille dans ses bras. Celle-ci a passé les siens autour de son cou et elle laisse reposer sa tête sur son épaule.

— Marche. Va vers le lit.

Le Robot s'est approché du lit, avec son fardeau dans ses bras.

— Mets-moi sur le lit. Lâche-moi.

Le Robot a ouvert ses bras et Adeline est tombée sur le lit de fer comme un paquet.

— Oh ! le vilain ! Je me suis fait mal.

Elle a bondi hors du lit, s'est collée contre le corps du Robot, en entourant sa taille avec ses bras. Elle a approché ses lèvres des siennes et lui a fait un petit baiser.

— Tu m'aimes ?

Le Robot n'a pas répondu.

— Dis : Je vous aime.

— Je vous aime.

Elle est restée longtemps contre lui, la tête sur sa poitrine, la respiration haletante.

— Maintenant, fais bien attention. Dis : « je ne vous aime pas ». Mais dis-toi que c'est une épreuve. Parle.

— Je ne vous aime pas, a dit le Robot de sa voix métallique.

— Oh ! la brute ! s'est écriée Adeline. Il est tombé dans le piège. Il ne comprend rien à rien. Il ne veut pas créer l'illusion. Je te déteste, tu entends ? Je te déteste. Oh ! je me vengerai !

Elle se sépare vivement de lui. Ses yeux brillent d'un éclat féroce.

Elle s'est mise à déambuler à travers la salle, en proie à de sombres pensées. Soudain elle a eu un sourire mauvais.

Elle a exhibé un mouchoir qu'elle a tiré de son corsage.

— Tu vois ce mouchoir ? a-t-elle dit au Robot. Je le place dans ce tiroir. Cherche-le.

Le Robot, le plus simplement du monde, a ouvert le tiroir et lui a rendu le mouchoir.

— Eh bien, a poursuivi Adeline, maintenant que tu as bien compris ce que veut dire le mot « chercher », je t'ordonne de te chercher toi-même. Tu saisis ce que je veux dire ? Les hommes, quand ils se cherchent profondément, n'échappent à la folie que par le rire. Mais toi, tu ne sais pas rire ; on t'a privé du sens de l'humour. Alors, je te dis : CHERCHE-TOI. Cherche-toi toi-même. Quand tu te seras trouvé, tu me le diras. Cherche-toi, te dis-je. Cherche-toi.

Le Robot s'est mis aussitôt en branle. Il a ouvert un tiroir, puis un autre. Ne se trouvant pas, il a porté ses regards à droite et à gauche,

avec quelque chose de désespéré dans son attitude.

Adeline est sortie, en égrenant un rire qui ressemble à une cascade de perles.

Et le Robot s'est cherché partout, sous la table, derrière les meubles. Finalement, n'arrivant pas à se trouver, il est entré dans une grande colère. Il s'est mis à tout démolir. J'ai vu les meubles sauter en l'air, les fauteuils s'écraser contre les murs, les tables se fracasser sous ses pieds. Il agit avec une rapidité déconcertante. On dirait qu'il est partout à la fois. Ses mouvements deviennent frénétiques. Il tombe, se relève, retombe encore. Sa tête a dû heurter un objet dur ou l'angle d'un meuble : je vois son œil droit, désorbité, qui pend au bout d'un long fil de contact qui relie cet œil au cerveau.

Adeline a pénétré en coup de vent dans la salle.

— Quel boucan ! s'écrie-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?... Ma parole ! Il est devenu fou. Arrête-toi, Robot ! Ne bouge plus.

Eugène, obéissant, s'est figé sur place. Il est encore tout frémissant. Tout son corps est agité de mouvements convulsifs.

— Comment oses-tu faire tous ces dégâts ? Tu seras puni ! hurle Adeline.

Elle a couru à la fenêtre, qu'elle a ouverte, et a fait signe au Robot de s'approcher d'elle.

Le Robot s'est avancé lentement.

— Monte sur le rebord de la fenêtre. Tiens-toi debout là-dessus.

Le Robot s'est exécuté, non sans peine. Le voilà debout sur le rebord étroit, son grand corps vacillant avec un mouvement de pendule.

— Maintenant, ordonne Adeline, jette-toi dans le vide, de l'autre côté.

Avant d'obéir, le Robot, pour la première fois de sa « vie », a fait un geste qui ne lui avait pas été ordonné. Ou peut-être fut-ce le souvenir d'avoir pris tantôt la jeune fille dans ses bras ? Toujours est-il que, se penchant vers elle, il a attrapé sa persécutrice par la taille d'un geste vif, puis, se redressant, l'a soulevée jusqu'à lui, sans tenir compte de ses appels au secours ni de ses cris de terreur.

Adeline essaie de se retenir avec ses mains agrippées au montant du chambranle, mais ses doigts glissent sur la pierre, et finalement ont lâché prise.

J'ai fait un mouvement pour m'élancer au secours de la jeune fille, mais Joseph m'a retenu par le bras. Puis le Robot a sauté avec son fardeau hurlant par la fenêtre.

Joseph m'a entraîné au-dehors. Il m'a dit de ne pas le suivre. Je suis allé l'attendre dans le hall. Il est bientôt revenu, tenant dans ses bras le corps inanimé d'Adeline.

— Elle est... ? ai-je interrogé.

— Je ne crois pas qu'elle soit morte, répond Joseph : la fenêtre est située au rez-de-chaussée. Mais elle est tombée sous lui et il l'a écrasée sous son poids. Elle a un coup à la tête et sans doute quelques côtes cassées.

— Pauvre Adeline !

— Ah ! vous la plaignez ? Eh bien, moi je préfère plaindre ce Robot, qui est mort à cause d'une femme.

— Il est mort ?

— Sa cervelle est en train de brûler. Court-circuit, ou quelque chose comme ça. Il y a une fumée qui lui sort par les yeux et par la bouche, avec une forte odeur de roussi qui se dégage.

— Au fait, dis-je d'un ton pensif, vous avez peut-être raison. Cette Adeline est une vraie garce.

— Ne l'accusez pas trop vite. C'est sûrement le Vieux qui lui a dicté sa conduite en la suggestionnant à distance, comme il fait toujours.

— Et, ce faisant, il a détruit par la même occasion le premier Robot qu'il avait réussi à rendre viable. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi il a agi de la sorte ?

— Pour se payer le plaisir d'en construire un nouveau, peut-être.

En disant ces mots, il me regarde d'un drôle d'air. J'ai frémi en comprenant sa pensée.

Après ça, Joseph s'est éloigné. J'ai vu qu'il portait le corps d'Adeline vers le bureau du patron.

Je suis remonté à ma chambre, en méditant sur ce qui vient de se passer. Je découvre enfin le vrai caractère d'Adeline : une femme extravagante, volage, sans cœur. Il est vrai que si, comme le prétend Joseph, elle agissait par ordre, hypnotisée, privée de son libre arbitre... Oh ! après tout, je m'en fiche. Ces problèmes me dépassent. J'ai sommeil.

*

* *

Je somnolais depuis quelque temps dans mon fauteuil, quand on a frappé à ma porte. Lucien est entré.

— Tiens ! ai-je dit, vous n'êtes plus prisonnier ?

— Non. Le patron vous appelle.

— Qui ? Moi ?

— Oui. Il veut vous parler.

— Bon. J'y vais.

Il m'a retenu par la manche.

— Dites donc, vous connaissez la nouvelle ? Il y a promesse de mariage entre Adeline et moi. Je nage dans le bonheur. Je lui avais déclaré que j'étais disposé à l'épouser sans dot, et alors...

— Alors son tuteur vous a annoncé qu'il vous achèterait un joli magasin aux Champs-Élysées, et il vous a aussi expliqué d'une façon qui vous a paru satisfaisante les mystères qui règnent dans cette maison. C'est ça, non ?

— Oui. Comment savez-vous ?

— Je vous ai déjà dit que vous êtes le huitième à qui tout ça arrive. Vous n'avez pas voulu me croire. Tant pis pour vous.

*

* *

En bas, dans le bureau, il y avait Degars et Fécamp. Le patron m'a dit :

— Adeline est entrée en clinique ; elle a été victime d'un accident. J'ai feint l'étonnement et la compassion.

— Son état exigera de longs mois de soins. En attendant qu'elle soit rétablie, j'ai une proposition à vous faire. Il s'agit d'une expérience...

— Je sais. Vous voulez que le Vieux imprime le contenu de mon cerveau dans une cervelle en matière plastique.

— Comment savez-vous ?

— Mon prédécesseur m'avait averti.

— Alors, puisque vous le savez, point n'est besoin de s'appesantir là-dessus. Voici mes conditions : si Adeline se rétablit, je lui donnerai une grosse dot en plus du magasin promis ; et c'est vous qui l'épouserez. Si elle meurt, vous quitterez cette maison avec cent mille francs dans la poche. L'expérience en question, je me hâte de vous le dire, est indolore et sans danger.

— Sans danger pour qui ?

— Que signifient vos paroles ?

— Qu'avez-vous fait des cadavres des six premiers sur lesquels le Vieux s'est livré à des expériences ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Mais si, vous comprenez fort bien : les vestons, là-haut, avec les pièces d'identité...

— Ah ! ça... Je vous avais expliqué que c'était une plaisanterie d'Adeline.

— Oui, mais à l'heure actuelle, il y a aussi les effets d'Eugène au complet, et de plus le Robot a dit qu'Eugène était mort.

Degars s'est dressé.

— Vous avez vu le Robot ?

— Plusieurs fois.

— Qui vous l'a montré ?

— Joseph.

Il a respiré d'un air soulagé.

— Alors, si c'est Joseph, c'est un ordre du Vieux. Je craignais que vous n'ayez forcé des portes.

Il a médité un moment, puis :

— Dans ces conditions, je suis obligé de lever le masque. L'expérience aura lieu ce soir à huit heures, monsieur Clodolles, *que ça vous plaise ou non*. Vous pouvez vous retirer. Allez dans votre chambre. On ira vous chercher.

Je me suis révolté. J'ai crié :

— Assassin ! Vous ne m'aurez pas comme ça.

J'ai saisi un gros encrier en bronze sur le bureau et le lui ai lancé à la figure. Il a esquivé le projectile, puis, faisant le tour de la table, s'est jeté sur moi. Nous nous sommes battus.

Son aspect mince et long m'avait fait sous-estimer sa vigueur physique. Néanmoins, je crois que j'aurais fini par avoir le dessus, si Fécamp n'était venu à la rescousse.

À eux deux, ils m'ont maîtrisé. Je me suis trouvé allongé sous Fécamp, qui m'écrase avec son poids de graisse. En même temps, il me martèle la figure de coups de poing, tandis que l'autre me tient les bras, pour m'empêcher de rendre les coups.

Quand ils ont vu que je n'opposais plus aucune résistance, ils m'ont lâché. Degars a sonné. Joseph est apparu.

— Conduisez monsieur dans sa chambre, a ordonné le patron.

Je me suis mis debout, maté, et je suis sorti. J'ai monté l'escalier en m'appuyant sur l'épaule du majordome.

Joseph m'a dit sur le seuil :

— Vous êtes dispensé, à partir de maintenant, de votre service. Le nouveau va vous remplacer. Restez dans votre chambre jusqu'à ce qu'on vienne vous chercher pour vous conduire au... supplice.

Une fois dans ma chambre, je me suis allongé sur le lit. J'ai entendu que Joseph poussait le verrou extérieur, et qu'il accrochait le cadenas aux vis de soutien.

Je sais que je n'ai aucun moyen de me soustraire au sort qui m'attend. Je suis un condamné à mort qui n'a plus rien à faire que compter les heures, puis les minutes.

J'ai pensé à mon examen raté, à mon amour déçu... Puis je me suis remémoré ma vie passée... mes joies, mes douleurs d'enfant, mes parents morts, l'adolescence... mes ambitions de jeune homme... tout cela a défilé devant les yeux du souvenir en un galop hallucinant.

Un pauvre type... un raté... un médiocre... aucun ressort. Et maintenant... Bientôt je serai un cadavre. Ma dépouille sera jetée aux ordures. Et le contenu de mon cerveau sera transvasé dans un bloc de matière inerte. Je revivrai dans le corps du Robot, mais j'aurai perdu mon âme.

CHAPITRE XII

Ils sont quatre à essayer de me maîtriser, à me pousser en avant, à me tirer. Il y a Degars, Fécamp, Joseph et Victor.

Ils m'ont tiré du lit, m'ont entraîné hors de ma chambre. D'abord, à moitié endormi, je n'ai presque pas résisté.

Une fois dans le couloir, je me suis éveillé tout à fait. Je me suis débattu. Le sentiment du danger me donne des forces ; mais ils me tiennent solidement par les bras, par le cou, et je reçois des coups de genou dans les reins.

Maintenant qu'ils ont bien assuré leur prise, ils me font avancer malgré l'inertie que je leur oppose. Mes pieds récalcitrants raclent le sol, patinent sur le parquet glissant.

Je crie :

— Lâchez-moi ! Vous ne m'aurez pas !

En réponse à ce cri, j'entends la voix de mon remplaçant à travers la porte de sa chambre :

— Que se passe-t-il ? Ouvrez-moi !

Il frappe à coups redoublés sur sa porte.

Je hurle :

— Au secours ! Venez à mon secours. On veut me...

Nous voici dans l'escalier. Ils me portent presque. Nous descendons de plus en plus vite. L'un de mes bourreaux a trébuché ; il s'est retenu à la rampe.

J'en ai profité pour faire un effort désespéré, et j'ai réussi à me dégager. Mais ils reviennent tous à la charge. Sous leur impact, nous dégringolons tous jusqu'au palier du deuxième étage. Nous nous retrouvons immobiles, emmêlés en une sorte de nœud de serpents.

Je me suis fait mal, je ne sais où. J'ai le corps meurtri.

Les forces m'abandonnent. Je sens que le découragement, peu à peu, me gagne. Que faire contre le nombre ? Je n'en peux plus. C'est fait, je ne résiste plus...

Nous voici au rez-de-chaussée. Voici la porte secrète qui s'ouvre. C'est Joseph qui l'ouvre. Les trois autres me serrent très fort, avec leurs mains acharnées.

J'ai encore fait une dernière tentative sans espoir, pour me libérer. J'ai poussé un inutile :

— Salauds !

Puis je me suis senti poussé en avant par huit bras avec tant de brutalité que j'ai été envoyé au-delà du seuil comme un bolide, et que je suis allé m'affaler sur le sol dallé.

La porte s'est refermée derrière moi. Après le claquement de la porte, j'ai entendu le bruit de la clef qui tourne dans la serrure.

Je suis resté un long moment allongé, haletant, à plat ventre. En tombant, je me suis fait mal aux coudes et au front, mais je n'ai, je crois, rien de cassé. Et qu'importe que j'aie ou non quelque chose de cassé ? Bientôt je serai...

J'ai levé ma tête endolorie pour regarder. Je suis dans la grande salle où s'amorce l'escalier géant en tire-bouchon qui conduit à l'antre du Vieux.

Je n'en suis pas étonné, mais j'avais cru qu'ils me feraient gravir cet escalier en employant la force... Ils peuvent toujours courir s'ils croient que je vais, de mon propre gré, monter toutes ces marches pour me livrer au monstre !

*

* *

Je suis resté allongé longtemps. Le froid du pavé m'a forcé à me relever. J'ai jeté des regards éperdus autour de moi, puis je me suis précipité vers la porte. J'ai essayé de l'enfoncer, sans y parvenir. J'ai frappé dessus avec mes poings.

J'ai cherché vainement un objet quelconque pour la démolir. J'ai secoué la rampe dans l'espoir qu'un morceau resterait entre mes mains, mais je n'ai pas pu l'ébranler. J'ai cherché partout, pour voir si je découvrais une autre porte, sans rien trouver.

Alors, je me suis mis à marcher de long en large, les bras croisés, en me demandant comment je pourrais faire pour me sortir de là. Mais j'ai bientôt compris que la situation était désespérée.

Si je reste là plusieurs jours, je mourrai de faim. Ou bien je deviendrai fou. Je sens que ma cervelle est déjà dérangée. Une angoisse m'étreint. La folie...

C'est cette peur de devenir fou qui m'a fait envisager le pire : monter cet escalier de malheur afin de faire quelque chose. Quelque chose qui m'empêche de devenir fou.

Et soudain, une sorte d'attirance mêlée de curiosité m'a poussé à mettre un pied sur la première marche de fer.

Si j'allais voir ce qui se passe là-haut ? Voir ce « Vieux » ? Il doit m'attendre. Voir comment il est fait ? Savoir ce qu'il me veut exactement ? M'entretenir avec lui. Si c'est un savant, il doit y avoir moyen de converser avec lui. Peut-être pourrai-je lui faire comprendre... parvenir à un arrangement... ou qui sait... l'avoir par la

ruse... lui inspirer confiance par ma soumission et brusquement m'emparer d'un objet lourd, lui fracasser le crâne. S'il est si vieux que ça, il doit avoir des gestes lents, des réflexes insuffisants. Je suis jeune, j'agirai plus vite que lui... Puis, trouver une issue dérobée, m'enfuir au-dehors vers la liberté...

Cette pensée me réconforte, me donne des ailes. J'ai commencé à gravir les marches, très vite.

Je sais que je fais le jeu de mes ennemis. Je sais qu'ils *savaient* que j'agirais de la sorte. Et pourtant je monte, de plus en plus vite. Pour en finir le plus tôt possible, pour mettre un terme à mon angoisse. Pour tuer le Vieux.

C'est ma seule chance. Je monte, je monte... Tout à coup, j'ai entendu ce ricanement hennissant qui retentit vers le milieu de l'ascension.

J'ai crié très fort en réponse :

— Me voici ! C'est moi ! Ulysse Clodolles ! J'arrive !

C'est avec une sorte d'extase furieuse, de délire voluptueux que j'ai gravi les derniers degrés.

Me voici sur le palier d'en haut. Je fais deux pas en avant, puis je m'arrête net.

Pour la première fois, je vois le guignol légèrement déplacé ; il n'est plus appliqué contre le mur, mais de guingois, l'un de ses côtés plus avancé que l'autre. Et, derrière le guignol, j'aperçois une ouverture béante, noire. C'est la fameuse porte tapissée qui est ouverte. La porte qui laissait voir une fente.

Je crie.

— O-o-o-o-oh !... Je suis là !

L'écho répercute ma voix, mais nulle autre voix ne répond à la mienne. Personne ne se montre dans l'ouverture.

Je me tiens absolument immobile, sur mes gardes, les poings serrés, prêt à la lutte. Et je me sens déconcerté par l'absence de tout adversaire.

Soudain j'ai entendu... non, ce n'est pas mon oreille qui a perçu le moindre son... C'est une voix qui a retenti à l'intérieur de moi-même. C'est dans mon esprit que ça se passe. Des mots... des mots persuasifs :

— Allons, viens, petit, je t'attends. Ce sera vite fait, sans douleur. Et *peut-être* tu resteras vivant. Les autres sont morts par leur faute. Ils avaient trop peur ; leur cœur a flanché. Aie confiance. Tu reverras le monde, les fleurs, la lumière, les femmes...

Qui me parle ?

Parbleu ! C'est moi-même qui m'hypnotise. C'est mon propre cerveau qui me conseille. C'est ma propre curiosité qui me pousse à aller voir ce qu'il y a derrière cette porte mystérieuse.

Pourtant je ne bouge pas. Je sens qu'il y a derrière cette porte un

piège tendu. Ma chair se révolte. Un instinct précis m'avertit d'un danger. Un danger mortel.

— Allons, petit, viens, ne me fais pas attendre. Je suis vieux et faible. Que risques-tu ?

Non, non, n'écoutons pas cette voix de sirène.

Mon attente figée a duré longtemps. Mes yeux sont braqués sur cette porte qui m'attire.

Soudain, je me suis entendu crier :

— Ah ! finissons-en !

Comme un oiseau fasciné par les yeux d'un serpent, je me suis élancé en avant pour me précipiter dans la gueule du monstre. J'ai contourné rapidement le guignol et j'ai franchi le seuil innommable, tandis qu'un ricanement géant retentissait comme un gong et que la porte, claquant violemment dans mon dos, scellait mon sort à jamais, comme la dalle d'un tombeau se referme sur l'éternité.

*

* *

Je suis dans le noir absolu, le dos et les mains appuyés contre la porte fatale.

Je ne vois rien, n'entends rien. Mon cœur bondit comme doit le faire le cœur d'un oiseau pris au piège. Je suis dans l'ancre du « Vieux », dans le repaire de l'Ogre.

J'ai eu quand même la force de crier :

— Y a-t-il quelqu'un ici ?

Aucune réponse n'est venue me procurer un soulagement. Ce silence complet, ces ténèbres compactes sont pires que tout ce que j'avais pu imaginer.

La peur fait trembler mes membres.

À un moment donné, pour me rassurer, j'ai essayé de croire que toute cette aventure était une épreuve à laquelle on me soumettait, une farce qui allait bientôt recevoir son dénouement et son explication. L'électricité allait s'allumer, je verrais autour de moi les gens d'en bas me tendant un verre, me tapant sur l'épaule en riant :

— On vous a eu, hein ? Tout ça, c'était un coup monté, pour blaguer.

Ou peut-être, s'ils voulaient faire durer la plaisanterie, ils me palperaient avant d'allumer, je sentirais des doigts frôler mon visage, comme des tentacules. Non, non, surtout pas ça, qu'ils ne fassent pas ça ; je ne pourrais pas le supporter !

Mais suis-je bête ! Il n'y a personne ici, c'est trop calme, trop silencieux. S'il y avait du monde, je percevrais des chuchotements, des rires étouffés. Et si le Vieux lui-même était là, il y aurait longtemps

que... Non, il n'y a rien ici sauf la peur. Rien que la Peur.

*

* *

Soudain, ma bouche s'est ouverte pour laisser passer une exclamation d'horreur qui s'est figée dans ma gorge.

Là-bas, devant moi, j'ai vu quelque chose-une chose qui bouge... Mais non, ce sont mes yeux qui... c'est mon imagination qui est en train d'enfanter un phantasme. Non, rien ne bouge. Pourtant, je vois quelque chose de vaguement lumineux, comme... un fantôme.

Mes yeux, s'habituant à l'obscurité, commencent à distinguer un objet qui n'a pas de contours définis. Qu'est-ce que ça peut être ?

Je me suis retourné à demi pour tâter le mur derrière moi, afin de voir si je pourrais trouver un contact pour donner la lumière.

Ma main chercheuse a rencontré le commutateur, elle l'a manœuvré. La lumière n'a pas jailli.

Soudain, j'ai compris ce que c'était que ce... fantôme, au loin : une fenêtre ! Dehors sans doute, la nuit, une nuit presque opaque, des nuages épais, pas de lune.

Une impulsion irrésistible m'a poussé en avant. J'ai marché à pas lents, me dirigeant vers cette fenêtre. C'est le salut, peut-être-un espoir de fuite, une issue vers le dehors.

À mi-chemin, je me suis heurté à quelque chose de dur qui a raclé le parquet en glissant. J'ai fait un saut en arrière. Je suis resté un long moment immobile, respirant fort, le cœur battant.

Puis, m'enhardissant, j'ai projeté en avant une main hardie et prudente. J'ai tâté l'objet : ça a l'air d'être une chaise, rien qu'une chaise. À la clarté avare de la fenêtre, j'ai cru discerner les contours de la chaise.

Passant à côté de la chaise, je me suis approché de la fenêtre. Je l'ai touchée ; j'ai collé mes yeux à la vitre. Je ne vois rien qu'une lueur diffuse, presque spectrale. J'ai trouvé l'espagnolette en tâtonnant. J'ai voulu la tourner, la soulever : elle a résisté à tous mes efforts.

Si je fracassais un carreau ? Pas avec les poings en tout cas ; j'ai peur de me blesser. Avec la chaise peut-être.

Tout à coup, j'ai cru entendre un bruit. Je me suis retourné tout d'une pièce, le corps tendu comme un arc. Je tends l'oreille, je ne perçois rien. C'est peut-être mon imagination qui m'a joué un mauvais tour. Ou peut-être un bruit dans la rue, si toutefois il existe bien une rue dans ces parages ensorcelés.

Si je n'entends rien, par contre mon œil distingue quelque chose, car il s'adapte de plus en plus à l'obscurité.

C'est un objet long, plat, qui borde le mur à ma droite. Je me suis

approché précautionneusement, et j'ai promené des doigts peureux sur l'objet ; d'abord un doigt, puis toute la main.

C'est indiscutablement un lit, ou plutôt une couchette. Je palpe l'oreiller, les couvertures.

Est-ce le lit du Vieux ? Où est le Vieux ?

J'ai osé m'asseoir sur le lit, qui est très bas, et j'ai regardé.

Là-bas, en face, plus loin que la chaise, il y a un meuble trapu : je crois que c'est une commode.

En faisant aller ma tête de tous côtés, j'ai fini par lever les yeux vers le plafond, et alors j'ai aperçu quelque chose d'extraordinaire.

*

* *

Un bras, un long bras mince, squelettique, qui semble sortir du plafond et pendre dans le vide. Un bras démesuré.

Et, au bout de ce bras, une main énorme en forme de serre d'oiseau de proie.

La main et le bras sont absolument immobiles, juste au-dessus de la chaise.

J'ai longtemps contemplé cet incroyable spectacle. Est-ce le bras du Vieux qui cherche à saisir... Saisir quoi ? Et « lui », où est-il ? Vautré tout de son long à l'étage au-dessus ? Quel est cet Être qui a un bras si long et une main si grande ? Comment est-il fait ?

Que veut-il ? Quel est son but ? Et quels sont ses moyens ?

De toute façon, c'est là le seul objet dangereux que je distingue dans cette pièce. Cet objet précis me rassure en un sens, parce qu'il me paraît moins menaçant que tout ce que j'avais imaginé, et en même temps il m'effraie davantage, parce qu'il pourrait n'être qu'une partie d'un vrai danger qui me guette.

Si ce bras allait s'allonger, si cette main allait s'ouvrir pour me saisir, me poursuivre partout où j'irai et finalement m'agripper, me...

Ou si l'Être tout entier allait tomber du plafond pour s'abattre sur moi...

J'ai décidé d'aller voir. Je suis résolu à affronter n'importe quel péril pour mettre fin à cette incertitude qui me torture.

Je me suis avancé à pas de loup. Je suis monté sur la chaise ; j'ai touché la main : un coup sec.

Soudain celle-ci s'est mise à bouger ; elle a frôlé mon visage.

J'ai poussé un cri sauvage ; j'ai sauté de la chaise et suis allé me réfugier au bout de la pièce, face à la fenêtre. De nouveau, j'ai la porte derrière moi.

J'ai essayé de l'ouvrir, mais je n'ai pas trouvé la poignée.

Je me suis retourné, et je regarde le bras qui se balance, avec sa

grosse main qui pendille. Je vois la main s'ouvrir toute grande. Elle parle, on dirait qu'elle parle : « Viens, viens, laisse-toi saisir. »

Tout à coup... est-ce ma volonté qui me commande d'agir, ou celle d'un autre ?... est-ce ma voix qui s'est fait entendre, ou une voix plus puissante que la mienne ? J'ai ouï ceci :

— Allons, il faut en finir !

Et alors, je me suis précipité en avant. Je suis monté sur la chaise. J'ai passé ma tête dans le creux de la main.

Immédiatement, les doigts puissants se sont refermés sur mon cou. En me débattant, j'ai fait tomber la chaise.

Maintenant, je pends dans le vide, comme un pantin désarticulé. Le bras du Vieux me tient en l'air solidement et ne cède pas. Je tourne lentement sur moi-même. J'entrevois encore un instant la clarté laiteuse de la fenêtre, puis tout devient noir...

*

* *

Voilà, mesdames et messieurs. Le spectacle est terminé. Demain, si vous apprenez dans les journaux qu'un étudiant un peu fou a été trouvé pendu à une corde dans sa mansarde du septième étage, ne soyez pas trop étonnés : ce sont des choses qui arrivent...

Par ici la sortie. Si vous trouvez en passant un pantin tombé, ne marchez pas dessus, s'il vous plaît. Il ne faut pas piétiner les morts.

FIN